

**CARLO SUARÈS  
CRITIQUE  
DE LA  
RAISON IMPURE**

**et les paralipomènes de la COMÉDIE PSYCHOLOGIQUE  
composés sous forme de dialogues avec**

**JOË BOUSQUET et RENÉ DAUMAL  
(Textes inédits)**

**Édition Stock 1955**

## Les Paralipomènes de la Comédie Psychologique (Joë BOUSQUET, René DAUMAL, Carlo SUARÈS)

*(Ou bien êtes-vous tout entier partout, et n'est-il rien qui vous contienne tout entier ? Saint Augustin, Conf., ch. III.)*

### INTRODUCTION

*En 1952, à vingt années de distance, SUARÈS trouva au fond d'un placard quelques centaines de pages dactylographiées, parcourues dans tous les sens – et souvent aux versos – par trois écritures : en bleu celle de Joë BOUSQUET (la plus abondante), en noir celle de René DAUMAL (la plus retenue) et en rouge la sienne, auxquelles s'ajoutent des traits et des flèches de formes variées, des ratures, des rappels. Entre ces pages, intercalés en désordre, des feuillets manuscrits se rapportent au texte dactylographié. Sur l'un d'eux, au milieu de traits et de ratures, on lit, de la main de DAUMAL : « Ire tentative de chapeau : à la réflexion impossible. Je ne veux pas parler ainsi, en ces termes, dans un court préambule. Ce langage n'est possible que dans un volume long et explicite comme le vôtre. Même si vous trouvez cela bien comme introduction, je vous assure que c'est faux ». Puis deux paragraphes raturés mais non effacés : cette tentative de présentation de « La Comédie Psychologique » [1].*

*« Notre programme idéologique ne se réalisera que peu à peu, par un travail continu et assez long. Aujourd'hui, voici, avec la « Comédie Psychologique » le développement du paragraphe Psychologie.*

*« La confusion inextricable du langage philosophique contemporain nous oblige à préciser le sens de quelques expressions employées par SUARÈS. »*

*Plus loin, on lit, toujours de la main de DAUMAL : « La soi-conscience, c'est la partie de temps en temps consciente du moi. » Puis, de la même écriture, en marge : « soi-conscience, mot définitivement impossible (relent théosophicard) ». Au-dessous, de l'écriture de SUARÈS : « DAUMAL a raison : soi-conscience » est illisible, irritant, et, ce qui est pire, n'a pas de sens ; s'agit-il du « sentiment de soi dont parle Joë ? »*

*Il s'agissait, en vérité, pour chacun des trois, de chercher à exprimer comment et par quoi leurs états de conscience, frappés de réalité, s'étaient mutuellement reconnus. Car ce qu'il est d'usage d'appeler expérience spirituelle transcende en fait l'expérience (et la pensée même) lorsque ne s'y insèrent pas des imageries confessionnelles, des préfabriques philosophiques, métaphysiques, religieuses ou autres, et échappe par conséquent aux représentations et aux rationalisations, mais imprime des stigmates visibles aux seuls initiés, lesquels se reconnaissent entre eux là où leur déconditionnement se transforme en faculté latente, disponible, neuve, prénatale et créatrice.*

---

1 *La Comédie Psychologique*, par Carlo SUARÈS. José Corti, éditeur, Paris, 1932 (épuisé). (Cet ouvrage contient des notes signées de BOUSQUET, et d'autres de DAUMAL, non signées.) *La majeure partie du livre a été reproduite sur le site de 3<sup>e</sup> Millénaire.*

*D'où la difficulté verbale, les tâtonnements et les résistances des mots, lesquels sont toujours âgés. Ces résistances, il fallut les poursuivre jusqu'aux trois quarts de l'ouvrage pour qu'elles s'offrent enfin à des évidences : « Voici quelques définitions (écrivait SUARÈS) qui résultent de notre exposé : Nous appelons inconscient l'état où se trouve le « moi » lorsqu'il s'identifie si bien aux rôles qu'il joue, qu'il ne met pas en doute leur réalité. » Ce passage est souligné. « Enfin ! commentait BOUSQUET : A mettre au début, cette définition ».*

*Page 173 du manuscrit, en marge, de l'écriture de BOUSQUET : « Ma conviction est faite, cher Joë (Joë est le second prénom de SUARÈS, BOUSQUET aimait à y voir une coïncidence) 1° le livre est un des plus forts que j'aie jamais lus; 2° Personne ne le lira... »*

*BOUSQUET aurait dû dire ... ce livre est à peu près illisible. C'est ce que SUARÈS en pense aujourd'hui. Certes, il leur avait donné du mal. Entre les mots conscient, inconscient, sous-conscient, surconscient, conscience de soi, soi-conscience et d'autres, l'on naviguait avec difficulté...*

### **NOTE DE SUARÈS (1953)**

*À la faveur d'une absence de mémoire, redevenant à une époque récente lecteur objectif de « La Comédie Psychologique », j'ai jugé cet ouvrage avec une rigueur qui m'a interdit d'en conserver ne fut-ce qu'un seul paragraphe dans la nouvelle version qui m'était demandée. Celle-ci sitôt écrite (sous le titre « Critique de la Raison Impure »), je pensais avoir pour toujours tourné le dos à l'ouvrage primitif, lequel, gravitant autour de la conscience philosophique telle qu'elle avait été exprimée par Hegel et Marx, me semblait périmé, surtout après la lecture que je venais de faire d'ouvrages philosophiques cherchant à intégrer une connaissance du monde telle qu'elle pouvait résulter, pour des profanes des sciences mathématiques, des travaux d'Einstein et de Louis de Broglie, entre autres. En outre, je ne suis plus d'accord avec l'adhésion que nous exprimions en ce temps-là à un système politique, ni puis-je souscrire à l'investiture révolutionnaire d'une classe plutôt que d'une autre. L'idée de révolution s'est élargie à mon sens jusqu'à tourner le dos à tout ce qui l'engendre. Un cadre étant nécessairement préfabriqué aura toujours pour fonction de transformer l'imprévisible en connu, la révolution en replâtrage. Enfin, nous pataugions à la recherche de synthèses que la psychosomatique devrait connaître aujourd'hui, pour peu qu'elle soit avertie des travaux de Wilhem Reich et en particulier de ceux concernant la découverte de l'orgone.*

*Mais au fond d'un placard attendait une œuvre, l'œuvre véritable, commune, élaborée avec passion en marge de l'ouvrage proprement dit, lequel ne m'apparaît plus que comme la trame des entretiens qu'il avait suscités. Ces feuillets d'où se dégagent encore les vibrations de nos écritures entremêlées font plus qu'exister : ils s'offrent au grand jour et précisément sous la forme qu'il n'appartient qu'à moi de restituer, non dans leur intention immédiate : dans leur vérité intime. « Plus j'avance dans la lecture de ce texte et plus je me persuade qu'il faut donner un coup de poing au lecteur et non pas l'assommer avec un sac de sable. Il faut publier parfaitement présentées les 80 pages les plus significatives et annoncer des Paralipomènes détaillées : on publiera en deux volumes à la fois... » Tel est le conseil judicieux que nous (se) (me) donne BOUSQUET, en marge de la page 258 [1].*

*L'on ne trouvera dans les pages qui suivent que les fragments de « La Comédie Psychologique » qui se*

---

1 Ces deux ouvrages, prévus, imaginés par BOUSQUET, paraissent ensemble grâce à Robert Linssen auquel j'exprime ici ma vive reconnaissance. C. S., 1955.

*prêtèrent à nos entretiens. Je pense que La Critique de la Raison Impure ne pourra que bénéficier de ces dialogues, car ces deux ouvrages ne traitent que de l'essentiel, lequel est entier dans ses parties, et jamais révélé. Évidemment, il a été impossible d'empêcher qu'à ces entretiens entre trois morts : BOUSQUET, DAUMAL et SUARÈS 1932, intervienne en Maître de l'œuvre, auto-investi du pouvoir terrible qu'ont les vivants, un SUARÈS 1953, attentif à n'opérer que le sauvetage de ce qui a su résister aux flots de deux décades. Il y a donc choix et engagement et responsabilité, non en fonction de ceux qui furent ni de ce qu'ils dirent, mais de ce qui est et sera la lumière de leur rencontre, que SUARÈS 1953 est le seul à pouvoir trahir ou recréer.*

*J'ajoute que la forme dialoguée s'est présentée à moi de façon si immédiate que je n'ai mis en doute son caractère spontané qu'en tombant, au cours de mon travail (p. 130 du manuscrit) sur ces mots de BOUSQUET qui remplissent la marge et le dos de la feuille : « Si je me trouvais en ce moment-ci à ta place, je me soumettrais à la rude discipline d'où est sortie la Monadologie de Leibnitz, un des monuments de la philosophie. Je ne sais qui, un prince, je crois, lui avait demandé de lui exposer son système sous une forme très réduite. Et Leibnitz, en quelques pages, dressa un magnifique résumé. Voilà ce qu'il faudrait faire, après la publication de ceci. Tu devrais, exactement comme si tu te pliais à la volonté d'un éditeur, résumer en vingt pages l'essentiel de ce que ton présent texte enveloppe. Ou bien le reprendre et le rédiger tout entier sous forme de dialogue, un interlocuteur supposé coupant de répliques-explications : – Pardon, mais qu'entends-tu par conscient ? – Ce n'est pas tout à fait la définition de l'école... etc. »*

*Et ce dialogue que voulait BOUSQUET était celui-là même que j'étais en train de composer !*

*Plus loin ces mots prophétiques, ces mots de BOUSQUET qui me décrivent aujourd'hui même, dans ce que je suis en train de faire, je les ai découverts alors que mon travail était à peu près achevé : « Je ne te dirais jamais assez combien ton activité actuelle me passionne. Tu auras, toi, quarante ans, puis cinquante, puis soixante, et tu écriras encore. Tu devrais rendre à ton activité philosophique sa véritable qualité de dialogue ». Je transcris ces mots avec une émotion extraordinaire : j'ai soixante ans et sens tout près de moi, me touchant de sa présence, l'ombre de BOUSQUET sur mes épaules...*

*Certes, je puis me dire que la conscience n'oublie rien, que j'avais eu connaissance de ces mots, que peut-être, tout en croyant les avoir oubliés, ils subsistaient quelque part en moi... Il n'empêche que ce télescopage de la durée dépasse l'expérience individuelle et la notion même que l'on pourrait avoir d'une existence personnelle.*

## **« LES TACHES IMMÉDIATES DE LA PENSÉE RÉVOLUTIONNAIRE »**

DAUMAL

Conscience révolutionnaire est un pléonasme.

SUARÈS

Toute conscience naît d'un doute, et le doute s'attaque à toute foi, à tout dogme, à toute institution morte...

DAUMAL

... à toute prétention d'organiser la pensée et le sentiment. Elle renie le moi individuel égocentrique

(nous disons le plus souvent le moi tout court) que trop souvent l'on nomme à tort la conscience.

BOUSQUET

Oui. Parfait.

SUARÈS

La fonction de la conscience doit donc être identique à celle de la Révolution.

BOUSQUET

Oui, Révolution : prise de conscience à quoi peut se résoudre toute étape d'un devenir individuel. Guerre de 1914 donnant à ceux qui y ont pris part le droit de ne plus se considérer comme des Français, comme je l'écrivais dans un article pour les Cahier du Sud qui a été étouffé.

DAUMAL

Conscience : libérer l'homme du moi individuel. Révolution : libérer le social des moi-individuels.

SUARÈS

Conscience : briser le moi qui est une contradiction intérieure.

Révolution : briser les institutions nées sur la même contradiction intérieure.

Conscience : détruire, en l'absorbant, l'inconscient, qui est le passé.

Révolution : détruire, en les absorbant, les œuvres fondées sur le passé, qui était inconscient.

DAUMAL

Conscience : amener à la surface consciente les couches profondes de l'inconscient.

Révolution : amener au pouvoir les couches profondes de la société.

SUARÈS

Conscience : libérer l'homme de son passé pour lui permettre d'adhérer au présent.

DAUMAL

Révolution : donner à la collectivité le pouvoir d'adapter sans cesse les formes sociales au présent...

SUARÈS

... dans un état d'auto-crédation constante.

(SUARÈS 1953)

*Il manquait aux mots surface consciente, inconscient, d'avoir été définis dès le début. BOUSQUET le fit observer plus tard ; DAUMAL tenta d'amorcer un glossaire ; pour SUARÈS les définitions ne pouvaient résulter que de l'exposé même, ou plutôt l'exposé dans son ensemble était une tentative de définir à la fois la conscience (l'homme) et la révolution totale. Depuis, Jung et d'autres ont rendu familières les notions d'inconscient collectif, et il est devenu banal de distinguer dans l'homme son personnage. Toutefois ces idées n'ont pas franchi le seuil de la révolution. Le mot inconscient n'est pas dit proprement, mais désigne un conscient empêtré de mythes (collectifs) et de symboles (individuels) de telle façon que les problèmes immédiats et évidents ne lui apparaissent que déformés et insolubles. Le 65 % de l'humanité a faim, est logé et vêtu de façon pitoyable, est en friche intellectuellement et psychologiquement. Le 35 % qui reste est mené par l'inconscient : peurs, angoisses, propagandes, mythes en ismes, religions, resserrements, contractions, systèmes de défenses, (donc d'attaques) ; et la*

*profonde hypocrisie des bien-pensants ; on se ruine, on se suicide pour ruiner et massacrer des Coréens en Corée, des Indochinois en Indochine, des Arabes chez eux. Chacun le sait. Le tableau n'est plus à faire. Ni le choix qui est fait. L'inconscient : virus de décomposition.*

DAUMAL

L'égoïsme est aussi bien l'ennemi de la conscience que celui de la révolution. En effet, dans la société, le moi individuel naît avec le désir de posséder, il devient vite accapareur puis exploiteur...

SUARÈS

... et l'attitude de celui qui exploite, comme de celui qui accepte de se laisser exploiter...

DAUMAL

reflétée dans l'individu, donne naissance au moi égoïste.

(SUARÈS 1953)

*Je ne connais pas de moi qui ne soit égoïste. Mais il y avait chez DAUMAL une sorte de dédoublement qui échappait au contrôle d'une volonté dont nous avons vu plus tard qu'elle était trop tendue. « J'ai besoin de René DAUMAL, me disait-il, très grand besoin de lui et c'est une entité (comme vous dites) peu maniable entre mes propres mains. S'il se met à verser dans le confusionnisme, je ne puis plus rien attendre de lui... En fait – ajoutait-il – René DAUMAL, Carlo SUARÈS, etc... sont des instruments qu'il faut manier avec prudence, et dans un but que vous savez, bien plus grave que les comportements des outils en question... »*

*Cette prudence faite de scrupules, d'engagements et de dégagements, d'élan et de reculs, d'ardeurs et de doutes, était, évidemment le signe de sa vulnérabilité. Le mal était dans le langage : dans la confusion de Babel. DAUMAL en souffrait alors plus que BOUSQUET ou SUARÈS. C'est pour cela que son nom n'apparut point dans cette « Comédie Psychologique » si confuse encore dans son expression. Mais une longue maturation, une mise au point en ce qui concerne la raison impure, et une prudence apprise m'autorisent à dégager les traces communes de nos pas vers le but que je sais, que je sais indicible. « Il y a des choses très bien dites dans ce livre... me disait DAUMAL en manière de conclusion, beaucoup d'autres confuses ou que je ne comprends pas sûrement, mais je n'ai pas le courage de reprendre chaque phrase l'une après l'autre, alors je m'en tire en disant : foutez-vous du contenu de ce livre, et cherchez vous-même. »*

*À aucun moment, SUARÈS n'aurait pu indiquer mieux le principe didactique qui le guidait... mais en ajoutant : après l'avoir lu. Cependant on ne peut douter du sentiment de DAUMAL à ce sujet : « Si j'avais voulu réellement faire ce que je croyais vouloir », me disait-il, dans ce langage qui lui était propre, « j'aurais publié cette préface, non pas en tête de votre livre, mais de la Bible, par exemple... Voyez-vous ça ? »*

## PHILOSOPHIE GÉNÉRALE

(SUARÈS 1953)

*En philosophie, nous voulions dresser l'arme de la dialectique matérialiste contre toutes les philosophies antérieures. Je ne suis plus d'accord sur ces mots que des systèmes de gouvernement ont figés dans la désignation d'une économie politique basée sur les rapports des moyens de production. Il ne s'agit plus de malentendus : ces mots n'étant plus actuels n'ont plus de contenu, si ce n'est,*

*précisément, celui autour duquel ils se sont figés historiquement, qui les limite et de ce fait les condamne. j'eusse voulu proposer, pour critiquer et les philosophies et la notion de matière, de dresser plutôt l'arme de la psychologie dialectique – et c'est ce que nous avons fait.*

DAUMAL

Critique de la notion de « matière considérée comme une substance, donc un être métaphysique ». Pour éviter de tomber dans cette erreur, nous précisons la formule de Engels « le mouvement est le mode d'existence de la matière » par celle-ci : « la matière est du mouvement qui se meut ». Le mouvement, dans la nature, est un tout donné avant ses parties ; pour la pensée, le mouvement est la solution d'une antinomie, suggérée elle-même par l'expérience du mouvement. Entre la pensée et la nature, il n'y a donc pas de différence « substantielle » mais seulement de point de vue.

BOUSQUET

Oui. Parfait. Réincorporer la pensée. C'est ainsi que l'homme a toute la hauteur de la vague qui le porte. C'est ici-même que je sous-entends une critique définitive de l'homme pensé par Pascal, une critique de l'idée de suicide, la seule admissible dans l'univers pascalien.

DAUMAL

... Cette position n'est pas celle du « vieux matérialisme » autrement la conscience serait une substance hypothétique dans laquelle les mouvements matériels se refléteraient passivement. Au contraire, la conscience est un acte : elle réfléchit activement, elle s'efforce de reproduire par son activité le mouvement que la nature lui propose.

La connaissance réelle ne peut naître que de cette harmonie volontaire, elle est toujours la réflexion dialectique de la conscience sur un objet concret, présent, actuel.

SUARÈS

... harmonie voulue, dirais-je...

BOUSQUET

... ou harmonie rétablie? Retrouvée. Ne risque-t-on pas une confusion sur l'emploi philosophique du mot Volonté... Volontaire?... Etc... Il va de soi que moi, je vous comprends très bien.

DAUMAL

Le vieux matérialisme est toujours prêt à faire sombrer la philosophie dans le sensualisme, le positivisme, etc... Ces prétendus système matérialistes sont toujours des moitiés de doctrines métaphysiques.

BOUSQUET

Je trouve cette formule extraordinairement heureuse.

DAUMAL

Ainsi le positivisme a permis le développement chez ses adeptes, d'un culte et d'un mysticisme. Feuerbach lui-même, malgré sa forte position matérialiste, n'a pas été loin de tomber dans un culte de l'humanité, divinisée.

BOUSQUET

Feuerbach me semble surtout avoir été trahi par ceux qui l'ont vulgarisé. J'ai été l'été dernier très étonné



de le trouver plus près de moi que je ne pensais. Je crois que son idée sur le Christ sauvegarde entièrement la pensée qui doit être la vôtre. Au moins dans un volume dont je vais retrouver le titre pour vous l'envoyer. C'est Strauss, je crois, qui a massacré Feuerbach, et cet imbécile de Renan.

DAUMAL

Nouvelle critique des entités métaphysiques : elles ne sont que la stabilisation arbitraire, la mise légitime en valeur absolue de faits dynamiques de la conscience. Décrire ce dynamisme et montrer l'illégitimité du « passage à la limite », c'est miner à jamais toute construction métaphysique ou théologique.

SUARÈS

Le seul critérium philosophique : l'expérience immédiate et la réflexion dialectique sur l'expérience, c'est-à-dire toujours la conscience, fille du doute. L'Expérience, c'est l'effritement du moi par un choc extérieur, qui l'avertit du déséquilibre où il se trouve par rapport à la réalité ; elle invite la conscience à établir l'harmonie en se déliant du moi, à vibrer selon le mouvement actuellement perçu. Elle est le coup de sonnette qui appelle le dormeur et que celui-ci, hélas, incorpore dans son rêve.

DAUMAL

Mettre au service de la dialectique matérialiste les procédés de description directe de la « Phénoménologie » contemporaine.

BOUSQUET

Husserl ? C'est à voir. Idée très séduisante, très bien illustrée en tous cas, par Max Ernst et Hans Arp...

DAUMAL

?... ?...

BOUSQUET

Surtout le dernier. Voulez-vous avoir une conversation avec eux ? Je crois qu'Arp voit très clair.

## PSYCHOLOGIE

DAUMAL

C'est cette partie de notre programme que développe SUARÈS dans « *La Comédie Psychologique* ».

SUARÈS

L'individu biologique se constitue par les réactions d'un agrégat vivant à la recherche d'un équilibre stable, réactions qui créent une séparation, une dualité. L'aspect subjectif de l'être vivant à travers l'évolution des espèces. La naissance du je animal. La condensation de ce je engendre des moi séparés, chez l'homme. Le moi est une crise où la dualité devient antinomie...

DAUMAL

Le développement de la conscience est une transformation de l'entité subjective « moi » en objet de connaissance.

SUARÈS



Le moi n'étant que son propre passé n'a pas de futur. Le phénomène créateur (génie) est une brèche faite par le présent, la réalité dynamique, dans l'édifice du moi. En d'autres termes, le moi ne peut que projeter devant lui son passé sous l'illusion d'un futur ou se laisser émietter.

BOUSQUET

Oui. Oui.

DAUMAL

Révision de la psychanalyse... Critique, particulièrement, de doctrines comme la « psychologie individuelle » d'Adler, vassale de l'ordre établi, et de la médiocrité érigée en normalité ; l'homme « normal » des psychanalystes contemporains est, en réalité, un monstre.

## **PHILOSOPHIE DES SCIENCES**

DAUMAL

Les travaux de chercheurs comme Einstein et ses successeurs, en mécanique, astronomie et physique, parviennent à peine à faire sortir la science de son impasse métaphysique.

BOUSQUET

J'attends avec impatience des renseignements autorisés sur une nouvelle théorie mathématique dont le principe est assez séduisant parce qu'il dématérialise l'univers mathématique : les nombres à partir d'une certaine limite deviendraient valeurs imaginaires. Je vous en reparlerai. Cette œuvre est inédite. L'infini mathématique est une impasse pour l'esprit. La théorie dont je parle préciserait de façon satisfaisante pour nous les idées d'Einstein.

## **SUR L'ÉDUCATION**

SUARÈS

Beaucoup plus que ce qui a été inventé, l'enfant apprendra à inventer.

DAUMAL

Ce sera aussi une éducation du comportement : le travail devra devenir impersonnel...

SUARÈS

Mais pas mécanique : créateur. À expliciter.

DAUMAL

... l'action ne sera plus une réaction individuelle, mais le résultat du « libre développement de chacun » (condition du libre développement de tous, selon la formule de Marx et Engels). La camaraderie humaine comme condition pour parvenir à la pleine conscience.

SUARÈS

Je dirais : les relations humaines comme seul moyen pour parvenir à la pleine conscience.

## **CRITIQUE DES RELIGIONS**

DAUMAL

Insuffisance des anciennes critiques : le sensualisme, le matérialisme d'Épicure, etc... n'ont pas porté des coups mortels aux religions ; l'empirisme s'allie fort bien avec l'esprit religieux (Berkeley, empiriste, idéaliste et chrétien). Le positivisme est devenu lui-même une religion. La critique sensualiste du XVIIIe siècle a pu laisser naître, sous la révolution française, un « culte de l'être suprême ».

BOUSQUET

Le paradoxe religieux : toute foi est née de son contraire : le doute. Tout fondateur de religion est un homme qui, en accomplissant les rites de ses pères, a été en fait leur antithèse. Mais la religion étant un soutien de l'ordre social, cet ordre résiste en transformant la révolte, le doute de l'hérétique en une nouvelle religion, souvent plus opprimante.

DAUMAL

Cela n'est possible que si, dans la société, une classe exploite l'autre ; elle cherchera toujours à dogmatiser, à faire périr dans une théologie toute manifestation de la pensée, celle-ci étant toujours issue d'un doute, donc révolutionnaire. D'où l'impossibilité de séparer la critique religieuse de la nécessité révolutionnaire.

BOUSQUET

L'homme a pour idées les idées qu'il se trouve représenter. Enveloppé dans un devenir dont il emploie toute sa liberté à créer dans ses profondeurs vivantes la valabilité (excusez-moi) il ne doit même plus concevoir la notion de religion. L'idée de religion exprimait confusément sous une forme mutilée le remords de l'homme traître à sa destinée. Elle empêchait la solitude d'être aussi lourde que le monde. Et comme vous le dites si bien, au profit d'une classe, détournait ce qui veillait de valable dans l'aspiration humaine.

DAUMAL

L'homme qui saura le mieux lutter contre la religion, c'est celui qui saura par expérience personnelle comment peut naître une foi et un dogme.

BOUSQUET

Oh ! Parfait. Et aussi que les mystiques sont les pires ennemis des religions. Avoir le courage d'arracher les mystiques à leurs religions.

## **CRITIQUE DE LA MORALE**

SUARÈS

Les lois morales (bien, vertus, etc...) servent à maintenir l'homme dans un état inconscient, en l'empêchant d'assumer ses propres responsabilités. Elles servent ainsi à protéger l'ordre établi.

DAUMAL

À la morale de classe correspond une justice de classe. Critique des codes pénaux bourgeois et particulièrement de la notion semi-théologique de « châtement ».

SUARÈS

Critique des codes pénaux tout court. Châtiment = hiérarchie = exploitation.

BOUSQUET

Fort bien. L'immoralisme de Max Stirner, disciple de gauche de Hegel. Voir « *L'Unique et sa propriété* » de cet écrivain. Son immoralisme qui, à la faveur d'un contre-sens, a enfanté celui de Gide. Très amusant d'ailleurs de penser que Stirner pouvait être responsable du « *Culte du moi* » de Barrès (!). Il faudrait chez les anarchistes qui ont fabriqué la génération dont nous sortons examiner la convulsion suprême du moi qui en se développant contre la société découvrirait les instincts comme autant de chemins vers une société où les moi seraient digérés. Ceci à côté. V. le livre de Hegel sur la peine de mort.

## TACHES DE LA LITTÉRATURE

(SUARÈS 1953)

*Le programme consistait à faire converger de plus en plus deux courants : 1° descriptions directes de faits sociaux actuels, 2° œuvres d'intellectuels révolutionnaires dont le rôle est de faire pénétrer dans la conscience des recherches qu'ils ont eu le loisir de faire, de par leur situation sociale même.*

BOUSQUET

Les patois : Il faut apprendre les patois dans les Écoles... Faciliter l'établissement d'authentiques folklores où l'on vérifiera comme dans tant de folklores des Pyrénées qu'il est des réponses de l'esprit que la culture gréco-latine n'a pas empoisonnées... Rouvrir la foire aux émotions. L'inspiration de Rimbaud puisée dans le théâtre populaire : Michel et Christine. Information que je trouve dans Champfleury.

## CONCLUSION

DAUMAL

(Le premier acte de la conscience est un acte de doute. Il consiste à recréer une identité inconsciemment acceptée. Par exemple, une douleur violente me tire de mon sommeil : je m'éveille parce que je pense soudain : « je ne suis pas identique à mon corps. La même chose peut arriver pour les autres éléments du moi auxquels je m'étais identifié. Le doute a donc pour effet immédiat de mettre en lumière un élément du moi auquel je m'étais inconsciemment identifié...)

... non : tout cela est inutile...

INUTILE...

(Le doute est donc le commencement d'une connaissance. L'homme qui veut être conscient le plus vivement et le plus possible doit donc, par un doute perpétuellement renouvelé, entreprendre de se connaître lui-même. Ce n'est pas une petite chose. Il se peut que la longueur de la vie humaine soit insuffisante pour un tel labeur...)

INUTILE. VAIN.

(Mais l'homme doit tendre vers ce but, même s'il le juge impossible à atteindre.) Il sera amené à lutter très durement contre son égoïsme et son amour-propre, contre toutes ses illusions, contre la paresse innée en tout individu. Peu à peu, il parviendra à se considérer de plus en plus « objectivement » ; de même qu'en ce moment tu peux regarder ton propre corps comme un « objet » tout en restant capable

d'enregistrer les sensations qu'il se fournit, un jour ton « caractère », tes « opinions », etc... t'apparaîtront comme des objets qui pourront te rester aussi « présents à l'esprit » qu'autrefois.

PEUT-ÊTRE UTILE A DIRE DANS LE TEXTE ?

On voit donc que détruire le moi n'a d'autre sens, ici, que se connaître.

PEUT-ÊTRE, POUR VOUS, INSISTER SUR CE POINT ET SUR LE TRAVAIL TITANESQUE QUE CELA EXIGE ?

Le moi pur et simple cherche à avoir des caractères, des facultés, des déterminations : le fondement même du moi est celui même de la propriété privée.

Connaître le moi, pour se délivrer, c'est (comme dit SUARÈS) remplacer le désir d'avoir par le désir d'être.

À vrai dire, un homme qui se connaît lui-même est (plus) apte à sentir et à percevoir (qu'un autre) (alors qu'un autre ne l'est pas) ; et même, il devrait être le seul à parler de réalité. Il agira, d'autre part, extérieurement, non plus pour lui, égoïstement; mais, se connaissant et connaissant sa place, sa fonction dans la réalité, il s'efforcera d'être à sa place, de remplir sa fonction. Sa place, donc, ne devrait être que dans une société où il pourrait travailler impersonnellement. Sa fonction, aujourd'hui comme le démontre ce livre, ne devrait être que révolutionnaire.

SI ÇA PEUT VOUS SERVIR...

(SUARÈS 1953)

*Oui, DAUMAL, cela peut servir. Je connais peu de prises de vues directes aussi émouvantes que ces deux pages que vous m'avez laissées. Dans l'instant même où la connaissance et le doute disparaissaient ensemble dans ce qui les pensait : NON, INUTILE, VAIN étaient les seuls mots devenus possibles, dans la perception, dans la représentation de ce phénomène au sein de la conscience et de ce drame vécu aux yeux d'autrui, d'autrui seulement. Vous étiez, sans le savoir – avec ces ratures et ces retours – l'image même de ce que vous auriez voulu pouvoir penser. La connaissance vécue ne se savait que doute, le doute exprimé se niait, se reniait. Je connais peu de scènes aussi palpitantes, aussi immédiates, d'une pensée prise au piège de sa substance. Oui, cela peut servir. Et cela peut servir qu'il ait été donné de vivre vingt années encore à l'un de nous, pour comprendre que la connaissance qui se pense n'est plus connaissance. Et le moi qui ne se pense pas n'est pas un moi. Le moi n'étant qu'en sa pensée. La pensée, ai-je dit, n'est pas connaissance, puisque celle-ci n'est que perception directe, n'est-ce pas ? La connaissance, l'acte de connaissance ne peut être que neuf. S'il n'était neuf il serait préfabriqué, ruminé, digéré, bref du déchet, du matériel pour encyclopédies. Nous voit-on braquer une bibliothèque pour connaître l'événement qui vient ? L'incrédulé ? Et si la connaissance n'était la toute-puissance du doute actif face à l'incrédulé, (présence intemporelle) lequel s'engouffre, passif, mais à côté d'une pensée (à son tour recréée) dans le vide du moi pensé certes, il lui faudrait s'épuiser dans les efforts volontaires, titanesques, qui vous ont emporté. L'intemporel envoûté par la durée. La pensée installée dans l'être, le vampirisant. Et la sottise du mythe cartésien pour tout justifier.*

BOUSQUET

DAUMAL a peut-être raison de trouver superflu un préambule qui résume l'œuvre annoncée. Mais j'insisterai fortement, malgré tout, pour que tu publies toute la fin, le passage qui commencerait ainsi : *Détruire le moi n'a d'autre sens, ici, que se connaître...* pour finir par : *... sa place, donc, ne devrait être que dans une société où il puisse travailler impersonnellement. Sa fonction, aujourd'hui, comme le démontre ce livre, ne devrait être que révolutionnaire.*

Ces quelques lignes isolent une des forces de ton livre. Elles se resserrent autour de l'idée qui pourrait, à elle seule, l'avoir engendré. Il ne faut pas les supprimer à la légère. Je crois que DAUMAL dégage avec une netteté particulièrement « féconde » l'élément autour duquel il peut édifier un consensus, une solidarité humaine, un embryon de société, lequel serait à l'image de ton développement idéologique, serait l'équivalent de l'œuvre dans le domaine de l'acte. J'attire ton attention sur ce qu'il y a de « création » (d'où mon mot de fécond) dans l'extraction (particulièrement difficile) de la parcelle qui est le foyer de l'œuvre. Faisons des quelques lignes fines de DAUMAL soit une déclaration à signer tous les trois, soit un projet d'adhésion qui permettrait d'appuyer à ta publication une somme d'assentiments...

## **DIALOGUES SUR LA COMÉDIE PSYCHOLOGIQUE (INTRODUCTION)**

SUARÈS

Le grondement des canons en Chine n'est que le prélude de l'orage. Un conflit qui secouera le monde mettra aux prises deux univers. À l'heure la plus grave de notre histoire, pourquoi trouvons-nous le temps de méditer sur la fonction de la conscience ? Parce que la conscience est destructrice du moi...

DAUMAL

... du moi égocentrique, de ses œuvres et de ses idoles. Parce que la conscience est toujours révolutionnaire.

BOUSQUET

Sans entrer dans des détails, je demanderai qu'on admette avec moi que le moi est une conscience qui se perçoit en tant qu'unité indivisible et simple. Si le moi peut être défini autrement, je demande que l'on me concède ceci : ma définition est celle sur laquelle le plus grand nombre de philosophes peuvent tomber d'accord... etc... quelque chose d'approchant...

SUARÈS

Un des objets de cet ouvrage sera de montrer que cette conscience de soi émane uniquement d'associations contractées par l'agrégat humain avec des éléments dont il s'imagine qu'ils sont lui... Le moi est une contradiction aux termes absolument antinomiques... nous décrirons assez la « mort » du moi pour dissiper tous les doutes à ce sujet : cette mort doit être l'aboutissement d'un éclatement dialectique, par l'intérieur, semblable à la rupture de la coquille de l'œuf à la naissance du poussin. La principale association contractée par la conscience est la durée. En elle se fondent et s'unissent toutes les autres. Elle est le « désir » le plus intime du moi : une cristallisation permanente qui n'est faite que de cristallisations : un « enroulement » autour d'elle-même. Dedans, il n'y a rien. Une persistance de mémoire sans souvenirs, mêlée de souvenirs persistants. Je postule que le moi n'est qu'humain : le je animal n'a pas ce pouvoir de cristallisation autour du néant. Le néant humain, je le définis extrême plasticité. L'agrégat humain (dès sa naissance ou peut-être dès sa vie intra-utérine) est une cire molle où s'impriment les impacts. Ils y demeurent, s'opposant, par leur durée, aux « possibles possibles », à tout ce par quoi l'homme cherche à ne se point définir (tandis que les espèces animales sont conditionnées par des accumulations spécifiques d'automatismes). Tout cela, mal dit, appelle des volumes d'explications. Je veux retenir ceci : le moi n'est que sa propre mémoire. De ce fait, il est toujours réactionnaire. Il n'est que durée, donc volonté de faire durer. Le moi et le présent ne se rencontrent jamais. Je comprends mal vos « moi-individuel », « moi-égocentrique », « moi-objectif »...

DAUMAL

L'individu, c'est l'ensemble de tous les caractères par lesquels on peut différencier un homme d'un autre : le corps, ses appétits, ses tendances, la situation sociale, etc. Chaque individu perçoit, à chaque instant, une partie de ces caractères ; tous les autres restent dans l'ombre. Le « moi » c'est l'individu qui s'affirme tel, sans douter de cette affirmation.

La soi-conscience... Mot définitivement impossible (relent théosophicard).

SUARÈS

Oui. Non. Mais traduction impossible du self-consciousness anglais. Je reprends, vous verrez : le moi, dites-vous, c'est l'individu qui s'affirme tel, sans douter de cette affirmation... donc il agit, il est dans la peau d'un rôle ; soudain une provocation, le personnage se décolle, l'individu désemparé se retrouve self-conscious (se percevant en train de jouer).

DAUMAL

C'est la partie de temps en temps consciente du moi. L'« inconscient » en est la partie non-consciente.

SUARÈS

La mémoire sans souvenirs (que la psychanalyse connaît bien).

BOUSQUET

Je t'écris une note, dont tu feras ce que tu voudras, et qui aura rempli son objet si, à toi et à DAUMAL elle révèle ce que j'éprouve dans le cercle de mon expérience poétique et qui me semble vérifier sur le plan, presque de la sensation, ta position idéologique. Admises une fois pour toutes les corrections que l'on doit sous-entendre toutes les fois que l'on passe du plan intellectuel au plan matériel, ou, si tu préfères, toutes les fois que l'idée se vit dans un autre moment de son devenir. Voici donc mes réflexions :

Un homme, moi, qui, inlassablement, cherche quelque chose comme la substance, c'est-à-dire ce qui, dans mon expérience à moi constitue à la fois l'élément objectif et absolu de ma pensée et des choses que cette pensée se donne. (Ceci est mal posé, mais n'est qu'un acheminement, donc : peu importe...)

Une vérité entr'aperçue : Le moi est du domaine de l'objectif. Il n'y a pas de moi « subjectif ». Sinon en tant que renvoyé par une somme de perceptions. (Nous n'avons de moi subjectif qu'enfanté par des perceptions de choses du monde réel).

Le moi est comme un sommet que les choses se mettent à plusieurs pour se découvrir, un sommet qu'elles se découvrent en raréfiant leur matière dans l'invention de leur qualité la plus exceptionnelle, en raréfiant la matière de cette qualité jusqu'à l'accomplir dans une autre qualité particulière à ce qui leur est extérieur, pointe de glace qui a sa transparence dans l'esprit qu'elle change ainsi en un esprit.

(Cela ne peut pas être plus mal dit. Mais éprouve, plus ou moins du dehors, le mécanisme du moi, avant qu'il s'éveille « moi »).

Je reprends maintenant, en termes affectifs.

Le moi m'est donné du dehors. Il n'y a en moi que la lumière qui le fait apparaître.

Nous sommes le théâtre de convulsions qui ont pris leurs feux dans les abîmes les plus reculés et sur les cimes les plus inaccessibles à notre réalité.

Je suis une lumière qui ne jouit d'elle-même qu'en se mêlant à ce qu'elle éclaire. Mon corps n'est pas à moi : il est tout ce que j'aspire à quitter, tout ce sur quoi j'aspire à m'élever.

Redevenir à moitié le parfum que l'on respire, épeler à travers l'amour des couleurs l'espoir d'une lumière primitive... Exemple : je feuillette Cahiers d'Art, et j'y prends un léger plaisir, c'est moi qui lis

une revue, que la vue d'un bel Ernst ou d'un Braque absorbe tout entier, c'est mon moi qu'elle a absorbé et dissous, fondant ma joie (esthétique, disent les imbéciles) sur la dissolution de mon moi... (lequel moi ressuscitera voilé de totalité, d'intégration, dans le désir de posséder le tableau... mais nous sommes de nouveau à la surface).

J'ajoute pour DAUMAL et pour toi le fond de ma pensée : ce moi objectif qui grandit sur la ligne de conjonctions et de circonstances qui se donnent à lui sous la forme d'une vie, on peut supposer qu'il se réduirait à un point géométrique, à la négation de l'être qui le manifeste, sans empêcher la vie de cet être absent d'être ce qu'elle est.

Ceci est excessivement important. Car j'y trouve l'explication de ces coïncidences qui m'ont souvent frappé et qui se multiplient plus je vis. Car moi, séparé accidentellement de ma vie réelle, homme cadavre, je vois ma vie se poursuivre sans moi, me chercher, me pêcher parfois au fond de mes ruines physiques. Le moi est une image suivie que la vie dans le miroir mouvant d'un homme conscient, se donne ; image dans laquelle tout homme vivant s'ingère, sans le savoir, s'ingère dans l'opération inconsciente qui fait de lui un moi. Ce moi, en lequel nous nous sommes ingérés, il nous appartient de le digérer...

Le je est le télescopage du monde intérieur et du monde extérieur. Il doit être consumé.

### SUARÈS

Par qui ? Par le moi lui-même, chose (j'emploie ce terme à dessein) auto-engendrée, cellule féconde mais se stérilisant dans la perception calcificatrice qu'elle a d'elle-même. Cette perception d'être cela, était elle-même, contre cela. Mouvement dialectique qui n'existe que dans son auto-perception laquelle le détruit. Voir, voir. Les résistances de la durée à l'instant qui frappe, agissant invisibles, magiquement, Conscience. Prises instantanées de conscience. C'est la mort vertigineuse des renouvellements où l'incréé s'offre aux infinis possibles. C'est la dialectique du moi.

## LA DIALECTIQUE DE MOI

### BOUSQUET

La dialectique du moi me paraît un titre choisi avec un sens singulier de toutes les possibilités mises en jeu par notre ordre de mouvement. Il y a là-dedans, non pas comme un défi, mais comme l'envoi d'une sorte de cartel à Hegel ; on secoue le sol au-dessous de son édifice, on ouvre le terrain sur lequel il a bâti ; pour montrer que ses assises sont autres et plus fortes qu'il ne pensait. Hegel a balayé la notion d'Absolu. N'oublie jamais que Marx était son élève. Croire que l'objectif de Marx ne considérerait pas le subjectif comme un moment de son propre devenir c'est sous-entendre, ou que Marx n'a pas compris Hegel, ce qui est absurde, ou que l'ayant compris, il a négligé de tenir compte d'une position qui ne pouvait ou qu'être la sienne, ou compromettre la sienne. À vrai dire, nous considérons le système de Hegel comme parfaitement cohérent, apte à rendre compte de tous les points qu'il a négligé de développer. Mais, nous fondant sur l'incertitude qui règne quant à l'adhésion ou non adhésion implicite aux idées de Hegel qu'on peut apercevoir ou ne pas apercevoir dans la philosophie de Karl Marx, nous fondant sur le fait que d'excellents marxistes peuvent appeler idéalistes d'autres marxistes dont tout le tort est de s'être instruits comme Marx lui-même à l'école de Hegel, nous fondant donc sur la certitude que du système de Hegel il peut naître une philosophie qui ramène ou ne ramène pas à lui, selon la nature des hommes qui la suivent...

### SUARÈS

Bien. Mais je remplacerais nature par autre chose... « lucidité » ?



BOUSQUET

... nous avons entrepris de choisir un point particulier de la philosophie de Hegel qui, nous guidant à travers le psychologique nous permette de traverser dans toute son étendue, sans sortir jamais du cercle de l'expérience humaine, le système hégélien. Que notre exploration nous ramène tout naturellement, à son dernier terme, à une adhésion entière à la doctrine de Karl Marx, et j'aurai assez prouvé, je l'espère, que le marxisme intégrait l'idéalisme, et qu'il ne pourrait pas commander sans violence à la destinée d'hommes étrangers à la conscience créée ou découverte par l'hégélianisme. La transformation qu'au terme de son évolution la dialectique matérialiste doit avoir accomplie dans l'individu (pris dans le devenir historique) ne peut-on pas, en partant de l'humain, aller, chacun pour son compte, à la recherche des conjonctions qui sauront la favoriser ou la déterminer ?

SUARÈS

Chacun pour son compte, oui, c'est ainsi que je le vois.

BOUSQUET

Tu vois, Joë, c'est très important, cela. DAUMAL le sait sans doute. Une confusion épouvantable est en train de prendre corps. Tu sais que, pour Hegel, il est impossible de poser un rapport : la bougie est blanche p. ex. sans que ce rapport pose à son tour la pensée qui l'affirme. La grande difficulté de sa dialectique, justement, c'est ceci : Puisque les lois de l'esprit sont les lois de la nature, que l'esprit est enveloppé avec ses lois dans l'existence des choses, il s'agit de découvrir l'ordre selon lequel les choses sortent des choses, c'est-à-dire selon lequel les catégories sortent des catégories : cet ordre, c'est l'ordre dialectique fondé sur la négation du principe de contradiction. Bien. Mais Marx qui savait ça l'a considéré comme acquis et a bâti sa philosophie matérialiste, laquelle est entendue tout de travers, bien souvent. La plupart des communistes veulent que le fait de poser l'objet anéantisse l'être de celui qui le pose : le monde est comme nous le voyons, et l'être qui le perçoit est ce que ce monde invente à son dernier terme afin de se percevoir soi-même : non même pas de se percevoir soi-même, ce qui ne serait déjà pas mal : afin d'être perçu... Sais-tu où on en est ?...

SUARÈS

Cher Joë, je ne sais plus où j'en suis moi-même, car il me semble évident que poser un objet engendre au contraire l'être qui le pose et que nous sommes comme nous voyons le monde. Cette infortunée dialectique, de Hegel à Marx, de Marx à nous, ne sait plus où sont ses pieds et sa tête.

BOUSQUET

J'ai entendu un vrai, un grand philosophe marxiste s'échiner pour créer un univers matériel où l'homme serait comme invité. Au début, cela allait assez : il posait un objet : le verre, et puis un autre objet, la bouteille : mais comment penser, sans intervention du sujet, l'idée de relation : le verre est près de la bouteille ? Dans son ardeur à créer un univers matériel, mais de matière éteinte, de matière comme je lui ai dit, sans entrailles, il arrivait à ceci : ce rapport existe parce que compris dans l'unité de tous les rapports matériels, et à travers cette hypothèse il entraînait dans une sorte de monisme, mais d'où, au moins, lui, individu, était absent. Il donnait au monde matériel ce dont il se dépossédait lui-même.

SUARÈS

Cela me semble à la fois dépourvu de sens et de bon sens.

BOUSQUET

Il ne faut pas hausser les épaules. Le philosophe dont je te parle est plus fort que moi. Il n'en a pas moins tort. Je lui ai posé une question dont j'attendais la réponse : que pensez-vous de Voltaire ? Il admire Voltaire. Il y a un marxisme de contrebande qui, pour recueillir les forces révolutionnaires françaises toutes imbues de l'esprit de 48 est prêt à laisser Hegel en route. Or, je prétends qu'au dernier terme du matérialisme, l'idée de Dieu reste possible. Dieu dont je me fous plus que personne mais qui devient le nom qu'X ou Y peut donner à ce devenir. Le matérialisme est matérialisme + idéalisme ou il n'est pas.

Le subjectif ne s'oppose pas à l'objectif mais est un moment de l'objectif.

Mon cher Joë, ton entreprise à toi revient à allumer dans les profondeurs de l'être pensant la lumière même de son devenir, et, dans l'imminence de cette révolution, où chaque individu devra tourner sur lui-même, à lui donner sous forme de pressentiment la pensée de ce faisceau lumineux où s'ouvrira la perspective de la nouvelle route à suivre... On ne peut pas prendre Hegel pour un idéaliste. Il est l'inventeur du matérialisme. Il est, jusque dans les profondeurs de l'idée, prisonnier de la matière qu'il emprisonne. Je mets que ce soit au défit de bâtir un matérialisme purement objectif (négligeant le mystère de l'être qui perçoit) sans que l'inachèvement du système sauve la mise à un Dieu transcendant.

SUARÈS

... Le mystère de l'être qui perçoit et le simple mystère du : il y a quelque chose...

Nous sommes parvenus à une crise humaine, à la fois matérielle et psychologique, si profonde, qu'elle doit faire éclater, non seulement les cadres de nos civilisations, mais nos jugements sur ce que l'on appelle « la nature humaine ».

BOUSQUET

Cela, ce n'est pas la peine de le dire : on verra bien. Pourquoi ce ton de journaliste quand on va parler en philosophe et en grand philosophe ?

DAUMAL

Je ne suis pas tout à fait de cet avis : mais maintenant, en effet, ceci sera avantageusement remplacé par notre introduction.

SUARÈS

Je ne suis pas un philosophe. La dialectique matérialiste, la seule qui ait expliqué les sociétés humaines en fonction des milieux qui leur ont donné naissance, n'est encore qu'à mi-chemin de son investigation, arrêtée devant le problème psychologique individuel. Ses réponses à ce problème n'ont encore rien révélé sur la nature de l'être humain ni sur la façon d'entrer en contact avec leur propre essence,

BOUSQUET

J'aurais essayé de poser que la dialectique matérialiste, me semblant rendre compte de tous les problèmes à l'instant particulier de leur devenir, sûr de la voir à son dernier terme envelopper aussi les positions singulières (lyriques, poétiques) je m'étais déterminé à développer une pensée toute rompue à la dialectique en partant d'un bout quelconque du système insuffisamment à mon gré remagnétisé par Hegel. Autrement dit : cette transformation qu'au terme de son évolution la dialectique matérialiste doit avoir accomplie dans l'individu pris dans le devenir historique, ne peut-on pas, en partant de l'humain et du moi psychologique, déceler les moyens d'aller, pour soi-même, à sa rencontre ?

DAUMAL

Je relève le mot « essence ». L'abus de ce mot dans le langage philosophique en a obscurci

malheureusement le sens. Qu'on se rapporte à l'étymologie : « esse », être. Ce qui est étant toujours acte en mouvement, l'essence d'une chose particulière est l'antinomie même qui la fait exister. L'essence d'un être pensant ne diffère de l'essence d'une chose inerte que par une tendance à résoudre perpétuellement des antinomies sans cesse renaissantes. Si l'on entend par matière, selon Engels, ce dont le mode d'existence est mouvement, on comprend que l'essence d'une chose quelconque est le mode d'existence particulière de la matière que cette chose exprime.

SUARÈS

L'homme se perçoit absurde, sa pensée n'étant faite que de durée (impensable, qu'elle ait commencé ou non, qu'elle aille ou non à sa fin) et d'espace (impensable fini ou infini). Ces deux assises impensables de la pensée engendrent la raison, mais la pensée rejette comme inadmissibles et le oui et le non, et se perçoit incohérente : elle a admis que des causes engendrent des effets...

BOUSQUET

... mais elle n'ira pas plus loin sans comprendre qu'elle se soumettait ainsi à la plus impérieuse de ses lois, la loi de causalité, qu'elle ne faisait que s'envelopper de plus en plus étroitement dans ses propres déterminations. Temps, espace, loi de causalité sont l'armature de notre pensée.

(SUARÈS 1953)

Ainsi que la loi d'identité ( $A = A$ ) anéantie par la notion de relativité.

SUARÈS

Ainsi, par l'entremise de la pensée, l'espace et le temps impensables, plongent l'être, uni à sa pensée, dans l'illusion qu'il se pense.

BOUSQUET

Mon cher Joë, tu as un peu le génie de ces musiciens qui tirent un chef-d'œuvre d'une fausse note. Unité de la pensée et de l'être : c'est l'unité de la pensée. Pensée et de l'Être qualité qui s'oppose au non-Être et non pas à l'être vivant. L'Être, ce qu'il y a de plus positif et de plus négatif à la fois, car l'Être c'est tout, et Être, si c'est seulement être sans attribut, ce n'est rien. Être, dans la dialectique de Hegel s'oppose à non-être pour former le devenir.

SUARÈS

Opération par laquelle un concept se matérialise brusquement en une chose qui remue... je ne connais pas de système philosophique qui ne soit l'expression de positions assumées par l'inconscient.

BOUSQUET

Ceci te met en opposition radicale avec le surréalisme, pour qui l'inconscient est la nature de l'homme dans toute son unité et dans toute son honnêteté. L'inconscient ignore la religion. Tu devrais remplacer ce mot inconscient. Il y a là une terminologie à changer. « Inconscient » dans l'ancienne philosophie avait un sens négatif : cela représentait un résidu. On lui a découvert, grâce à Freud, un contenu immense ; l'Inconscient s'est affecté d'un coefficient positif de plus en plus élevé. C'est lui qui est chargé de tous nos dynamismes. Il me semble que ton inconscient à toi n'est pas quelque chose d'organique. Je peux dire que ton inconscient à toi, ne deviendra clair que par l'effet révélateur de l'inconscient. Alors ?...

Disons que l'inconscient est ce à travers quoi les plus solides des biens qui nous tiennent se manifestent sous un déguisement.

## SUARÈS

Je veux bien, si l'on admet avec moi que les plus solides biens qui nous tiennent sont nos pensées, lesquelles ne sont que le déguisement du motif inconscient qui nous les fait retenir ou adopter. Le langage populaire nous montre l'homme plongé dans ses pensées, inconscient du monde qui l'entoure. Quelles que soient nos représentations : morales, religieuses, philosophiques, sociales, économiques, politiques, notre conscient n'y est-il pas plongé ? L'inconscient selon moi est ce monde de symboles et de mythes, lequel incarne le conscient et lui donne ses visages et ses paroles. L'inconscient individuel baigne dans l'inconscient collectif qui distribue aux individus leurs rôles dans les Comédies (religieuses) dont ils sont les acteurs. L'inconscient n'est donc ni le résidu des anciennes philosophies ni cette sorte de somme des surréalistes, mais l'état de délire onirique où se trouve à de rares exceptions près l'humanité telle qu'on la constate. L'état conscient dans le sens que je donne à ce mot est celui d'une conscience constatant l'impénétrable à tous les instants...

## BOUSQUET

Je t'arrête. Prenons le problème philosophique de la réalité du dehors, en nous posant comme un ignorant qui intégrerait un à un les systèmes philosophiques connus. Il y a le contenu de ma perception qui se présente sous forme de phénomènes auxquels il faut bien que j'incarne en pensée un soutien impénétrable, inconnaissable. Appelons-le l'impénétrable : pour Kant c'est le noumène, qui figurera ensuite comme pensée dans les catégories de l'esprit. Pour Fichte, l'impénétrable c'est le moi, lequel crée le monde par un processus inconscient, pour en prendre conscience à travers sa vie. Dans la philosophie de Schelling le sujet et l'objet s'identifient l'un à l'autre dans cet impénétrable qui est Dieu. Tout ceci grossièrement dit, Hegel achève d'intégrer cet impénétrable en posant que les lois de la pensée sont aussi les lois de la nature. Tout l'impénétrable des systèmes antérieurs passe dans le mouvement dont est doué cet univers où les catégories de l'entendement sont les catégories de la nature. La vérité du monde est enveloppée dans le fait que le monde est. Il n'y a pas à sortir de là. C'est la vérité du monde qui le crée et comprendre sa vérité, c'est se sentir créé à travers lui. Tout ceci est fort clair. Mais chaque homme a le droit de se demander comment, objet de cette magnifique expression — vérité — il parviendra à « penser ce qui l'agit », à être jusque dans sa propre pensée, dans ses amours, dans ses habitudes, dans sa nourriture spirituelle et matérielle, à être jusque dans la profondeur de sa conscience une incarnation de son propre destin. Comprendre un système jusqu'à se voir, par toutes les forces de sa volonté, compris en lui.

## SUARÈS

Je ne te suis plus. Ce système (quel qu'il soit) est une représentation, cette volonté une organisation du désir que l'on a de satisfaire l'intellect en lui accordant tout au moins que les voies du pensable mènent à l'intégration de l'impénétrable. Revenons à ce que tu disais un peu plus haut : la vérité du monde est enveloppée dans le fait que le monde est. Partons de là à la découverte de l'affirmation la plus indestructible que l'on puisse prononcer (car les mots vérité, monde, enveloppement, être, sont encore trop étendus). Tu vois ? Et en projetant le doute sur chacun de ces mots, j'en arrive à la seule affirmation possible, à la seule table rase possible : « il y a quelque chose ». Que ce quelque chose chacun le dépouille à sa manière. Que ce il y a soit privé de la notion d'être : Le doute total se heurte à il y a quelque chose. Je ne sais même pas si c'est un univers. Je ne sais rien. Il y a quelque chose et quelque chose se présente à soi en tant que constatation : il y a quelque chose. (Cette constatation est intégrée dans le quelque chose). Le doute total parvenu à cette nudité a éprouvé le désir de se retirer dans la seule constatation qui soit irréfutable. Et voici qui est important : cette constatation est une pensée mais non un concept. Tout concept qui naîtrait de cette pensée-constatation serait symbolique,

mythique, inconsciente (dans le sens que je donne à ce mot). Pourquoi ? Parce que il y a quelque chose est proprement impensable. Que l'esprit accepte face à cet impensable, de se mettre en état de stupeur : cette stupeur est l'état que j'appelle conscient. Car en cet état, il perçoit la puérité des théologies et des philosophies. (Dieu a créé l'univers = l'impensable a engendré l'impensable, etc... l'esprit, redoutant l'impensable, s'abêtit de fausses explications). Pensée-concept = constatation + désir de représentation. Celle-ci abstraite ou imagée est mythique. Il y a est l'impénétrable. Mais la conscience de l'impénétrable se pénètre.

#### BOUSQUET

Je voudrais poser cela ainsi : Dans quelle mesure parviendrons-nous à pénétrer l'impénétrable ?

#### SUARÈS

D'où la nécessité d'une psychologie dialectique, basée sur l'auto-perception, d'instant en instant, des rapports entre la conscience et le milieu.

#### DAUMAL

Du point de vue méthodologique, il est frappant de constater encore une fois qu'une psychologie révolutionnaire est forcément une psychologie dialectique. La vieille psychologie étudiait le moi comme un objet statique, une donnée immédiate, sans mettre en question son origine ni sa fin. Quelques penseurs, comme Bergson, ont essayé de saisir le moi dans son évolution ; mais toujours les conceptions finalistes, dualistes, etc... se sont glissées dans leurs théories. Aujourd'hui, l'œuvre du psychologue révolutionnaire doit être :

1° de décrire, à partir de l'agrégat vivant, les naissances et les résolutions successives de conflits internes qui constituent les différentes modalités de la vie psychique ; (c'est cette première partie qui est traitée ici) ;

2° de montrer que cette dialectique est la même que celle qui se développe dans tous les concepts de l'histoire : dans l'histoire des sociétés humaines, elle s'appelle le matérialisme historique.

#### SUARÈS

Il est évident que la condensation du je en moi fut le résultat de l'activité humaine (rapports des hommes entre eux et rapports entre l'homme et son milieu) greffée à l'évolution biologique des espèces. Celle-ci se prolonge dans le règne humain : conflits entre l'état de stase (d'arrêt) psychique tendant à limiter l'homme dans ses rapports mythiques avec l'impénétrable (religions), c'est-à-dire à arrêter l'évolution dans une Espèce ; et l'état conscient où ces conditionnements sont brisés révolutionnairement : l'humain n'est pas une Espèce.

#### DAUMAL

Voici quelques remarques sur les mots « évolution » et « humain ».

a) Evolution : le sens que nous lui donnons est précis ; il exclut nettement tous les autres susceptibles de lui correspondre, et c'est pourquoi nous tenons à l'exprimer immédiatement.

Par évolution nous n'entendons pas englober, sous une idée générale, un groupe de faits biologiques ou physiques dont le lien causal immédiat échappe à l'expérience actuelle. Procéder de cette façon aurait été se servir d'une hypothèse comme d'un fait existant et à l'abri du doute.

Étymologiquement évolution signifie : déroulement. Ce sens est net. Il ne laisse aucune place à l'arbitraire. Une idée, un organe, une espèce animale, un phénomène quelconque évoluent dans l'histoire du monde lorsque l'état postérieur est potentiellement implicite dans l'état antérieur, dont il n'est que le déroulement. L'évolution est donc une transformation dans le temps, conditionnée par la

nature propre de la chose qui se transforme et qui varie dans les limites imposées par les conditions extérieures. En aucun cas la conception idéaliste (Schelling : « il existe un principe d'élévation, une tendance et une poussée vers une vie plus haute... ») reprise avec une légère variation par Bergson : (« il existe une poussée vers les formes supérieures de la vie »), finaliste ou darwinienne de l'évolution ne s'accorde avec ce que nous voulons dire. Les deux premières supposent l'existence d'un type idéal de l'être qui attire vers lui, comme une sorte d'aimant, les formes imparfaites de la vie en progrès continu. La dernière se base sur l'observation tâtonnante, cherchant dans l'analogie extérieure un lien causal et déduisant de cette comparaison un ensemble d'hypothèses sur la légalité de l'évolution dont l'homme serait le produit parfait. Nous n'admettons pas ces théories. Elles conditionnent le réel par le transcendantal, le concret par l'abstrait, l'existant par l'inexistant. Une forme type ne peut pas modeler les êtres concrets, c'est tout au contraire la forme type qui est modelée par la spéculation. Ces remarques très brèves nous ont parues indispensables pour éviter tout malentendu. Nous ne voulons pas savoir si, oui ou non, l'homme est au faîte d'une échelle de valeurs hiérarchisées : nous ne croyons pas à l'existence de ces valeurs. L'homme de Darwin est une valeur au même titre que l'idée de Bien dans la morale.

b) Humain : Tout ce qui s'est donné jusqu'ici le nom d'« humanisme », « humanitarisme », n'était que la glorification d'un état monstrueux et provisoire de l'humanité. Toute conception de l'humanisme fondée sur l'existence des moi individuels aboutit (ainsi l'école positiviste) plus ou moins nettement à une déification de l'homme, à une idéologie. La réalité sociale de l'école sociologique française (Durkheim) est, exactement, comme les anciens dieux, une projection du moi individuel qui veut s'éterniser en se retrouvant dans une substance supposée moins périssable. Il n'y a pas d'humanité transcendante à l'homme. L'homme est humain ou refuse de l'être et c'est tout.

#### SUARÈS

Voir par rapport à la société, comment les entités humaines à la fois sont créés par elle et réagissent sur elles ; par quels moyens elles peuvent libérer le social en se libérant elles-mêmes ; envisager, par rapport à la nature, le moi comme une crise qui se produit lorsque le subjectif, ayant augmenté d'intensité à travers les espèces est devenu aigu au point d'assumer à sa propre perception la valeur d'entités isolées (condensation) ; prolonger ainsi, dans le psychologique, la dialectique matérialiste qui verra sauter ses propres cadres.

#### DAUMAL

Bon. Tout ceci va. Parfait, parfait.

#### SUARÈS

Préciser : l'identification de la conscience avec le sens d'isolement de la cellule psychique qu'est le moi s'oppose à l'éclatement dialectique (créateur) du moi ; nos civilisations basées sur le moi en tant qu'Être, sont de ce fait pré-humaines ;

le moi : réaction au milieu, création du milieu + désir-volonté de durer ; l'identification du moi et de ce désir qui n'est autre que le moi lutte contre sa dialectique interne, laquelle, si elle n'éclate vitalemment (génie créateur) éclatera catastrophiquement (volonté de puissance, guerre, etc...) ou sera suicidée (masses amorphes, façonnées par les propagandes). L'être, par définition, ne peut se détruire lui-même, disent les philosophes...

#### BOUSQUET

... en résumé ta critique préalable des positions philosophiques ne vaut rien. Pour la bonne raison que tu n'es pas un philosophe de profession. Et tout le reste est génial. Procure-toi donc « *Le paysan de Paris*

» d'Aragon. Relis les 20 premières pages. Vois comment il soutient qu'il est absurde de suspendre tout développement philosophique à une critique de tous les systèmes antérieurs. La vérité, dit-il, ne m'atteint que là où j'ai porté l'erreur...

SUARÈS

... et cependant le moi ne cesse de se détruire ; ses actions s'opposent à leurs mobiles ; car le moi n'est pas l'être mais une résistance placée dans le courant de la vie universelle, dont la fonction créatrice serait de se laisser détruire.

BOUSQUET

Que penses-tu du suicide? L'acte suprême du moi, lequel devrait bien éterniser ce moi, c'est-à-dire éterniser l'insatisfaction du moi, éterniser le malheur de la destinée humaine.

DAUMAL

Fort juste.

SUARÈS

Tout geste symbolique est du monde de l'inconscient. Et il n'existe pas, en dialectique, d'acte suprême. Mais nous pourrions en effet considérer le suicide du moi comme la seule démarche qui lui serait naturelle. Du moi, non de l'homme s'identifiant au moi. À noter qu'en la constatation il y a quelque chose l'esprit se trouve contraint et forcé d'admettre quelque chose et de demeurer suspendu dans la nue stupeur d'admettre en même temps que cette affirmation la plus élémentaire lui révèle qu'il ne pourra jamais comprendre les choses que sans comprendre qu'elles soient là. Car l'esprit pétri dans la durée, se dit que même si le quelque chose a été créé du néant, il résulte que ce néant, contenant quelque chose qui crée quelque chose est encore quelque chose, impensable. Et, prenant le contre-pied de cet impensable, l'esprit se dit qu'il ne pourrait comprendre que le néant, notion éminemment inconséquente et absurde. Cette sorte d'affinité intime que le moi se découvre avec le néant, lui révèle son essence qui est (en mouvement) anéantissement. L'on pourrait envisager le suicide en partant de l'aspiration au néant.

## QUOI ? L'ÉTERNITÉ

BOUSQUET

La pensée rencontre son contraire. Naître et mourir sont même chose.

SUARÈS

Oui, oui. Mais tu vas trop vite. On pourrait croire que je viens de poser le problème de l'inconnaissable, tandis que je voudrais avoir, au contraire, posé le connaissable comme le contraire de la pensée en tant que représentation.

BOUSQUET

Ce serait ici le lieu de faire le procès de tels systèmes, donnés comme matérialistes et qui commencent à poser le réel comme inconnaissable, et donnent à l'univers matériel des assises dans un impénétrable qu'ils se défendent à tout jamais de pénétrer, circonscrivant ainsi leur matérialisme dans les limites qu'ils imposent à la connaissance. Ces matérialistes ne peuvent que tomber un jour ou l'autre d'accord avec des théistes à la différence près qu'ils se montrent plus réservés que ces derniers. Pas de



matérialisme qui n'enveloppe et ne résolve dans sa totalité cette substance qui, sous un nom ou sous un autre ne demande qu'à paraître.

Cette substance devait être traversée, perçue jusqu'à ne plus se distinguer de ce qui la perçoit.

Je dirai ici que nous sommes tous entièrement d'accord sur les principes suivants :

La raison n'est pas une faculté humaine, un ensemble de principes, de règles suivant lesquelles nous pensons les choses. Elle est le code selon lequel l'être se produit, se constitue, s'épanouit. Elle est à la fois faculté subjective et réalité objective.

Elle est en nous comme essence et norme de pensée. Elle est dans les choses comme essence et loi de leur évolution. Penser ne peut être que penser les choses, et penser c'est agir.

L'Absolu n'est pas transcendant par rapport aux choses, il est le processus qui les fait apparaître. Il n'est donc pas l'Absolu. Et aussi : Rien n'est qui ne s'enveloppe de notre pensée. Car notre pensée, aussi, est matérielle ; et pèse de toutes ses forces dans notre volonté d'objectivation des moi, préalable au parti-pris de désintégration du moi.

## SUARÈS

Cher Joë, cet Absolu qui n'est pas l'Absolu, ne pourrions-nous le nommer l'Incréé? Ce nom que les théistes auraient du mal à récuser pourrait avoir l'avantage de nous aider à balayer des notions telle que : L'Absolu étant absolu est immuable et autres sottises. Notre procès des systèmes qui se donnent comme matérialistes ou idéalistes est, en fait, celui de la pensée-idéation ; le procès du monde des Idées. La pensée est action, dis-tu. Elle est donc, simultanément constatation et création. Je veux dire perception directe, donc irruption de. l'incrédé dans l'événement dont la présence m'effriterait, moi, qui ne suis que mon passé. Renversment de la notion de Connaissance. Celle-ci, l'Idée ne la pénétrera jamais ; mais la Connaissance violera l'idéation, l'assassinera. A noter que l'idéation est le moi.

## DAUMAL

L'Éternité : oui, ce mot peut et doit être dépouillé de tout caractère métaphysique ou mystique. L'éternité ou adhérence au présent, consiste à penser simplement, mais avec tout l'être, et non seulement avec la logique abstraite de l'entendement : le passé n'est plus ! le futur n'est pas encore.

La poésie, affranchie de l'individualisme peut donner un avant-goût de l'éternel présent. Telle, souvent, la poésie désensibilisation de l'univers de Paul Eluard. BOUSQUET nous rappelait aussi de ces vers de Rimbaud :

« Elle est retrouvée  
Quoi ? L'éternité.  
C'est la mer allée  
Avec le soleil. »

Mais c'est jusqu'ici la musique hindoue, absolument purgée d'individualisme, musique objective qui m'a donné la saveur la plus proche de celle de l'éternel présent. Le moi qui continue à vivre en reçoit une intolérable angoisse ; il cherche aussitôt à expliquer par ses propres ressources, de peur de périr, cette adhérence au présent. Dans un éclair, c'est toujours cette explication qui se forme : j'adhère à cet instant parce que j'en ai l'habitude je l'ai déjà éprouvé, je le reconnais... Je me souviens de m'être trouvé exactement dans la même situation, faisant la même chose, je me souviens de chaque petit détail et même que j'avais aussi le sentiment d'angoisse, et le même souvenir du même instant... et ainsi indéfiniment. Ce phénomène est bien connu des psychologues sous le nom de paramnésie ou fausse reconnaissance. J'ai rarement rencontré d'hommes qui ne se souviennent pas de l'avoir éprouvé. L'adhérence au présent acquise par la dissolution consciente du moi aboutit au même sentiment de présence, d'intimité avec le monde à chaque instant mais alors cette conscience est durable et n'est plus sujette à l'angoisse. L'éternité c'est la paramnésie volontaire.

Des phénomènes analogues, lorsque l'explication en est transposée dans l'ordre universel et en termes métaphysiques, peuvent être l'origine de mythes tels que : la réminiscence d'une vie antérieure, le retour éternel, etc...

## SUARÈS

Parallèlement à cette soudaine contraction du moi menacé par le présent, je tiens à rappeler une angoisse que beaucoup de personnes ont éprouvée dans leur enfance, sous forme de questions terrorisantes telles que : Comment se fait-il que je sois « précisément » moi ? Et que le monde soit « justement » celui-ci ?... Et par quel hasard ne suis-je pas un autre ?... Et pourquoi mes parents sont-ils mes parents à moi ?...angoisses bien faciles à observer chez l'enfant identifié à son prénom, si, en manière de plaisanterie on lui dit : tu n'es pas Pierre, tu es Paul ; etc...

Le romantique allemand Jean-Paul écrit : « Un matin, tout enfant, je me tenais sur le seuil de la maison et je regardais à gauche, vers le bûcher, lorsque soudain me vint du ciel, comme un éclair, cette idée : je suis un moi, qui dès lors ne me quitte plus ; mon moi s'était vu lui-même pour la première fois et pour toujours. »

Et citant :

*We are such stuff*

*As dreams are made on, and our little life*

*Is rounded with a sleep.*

« Ces lignes de Shakespeare, écrit-il dans son journal, » ont fait jaillir de moi des livres entiers. »

Si l'on peut percevoir, éprouver ces deux expériences, on entre de plain-pied dans la dialectique du moi :

1° ré-évoquer, ré-animer, faire surgir du royaume des morts l'angoisse enfantine de la condensation du moi. (C'est cette interrogation éperdue qui, poussée à l'extrême, se heurte, aux confins du doute, à la constatation il y a quelque chose ; et c'est en cette interrogation, finalement privée d'idées, d'images et de mots que l'esprit suspendu en lui-même, n'est plus, dans ce silence sacré, que la brèche par laquelle fait irruption, dans le monde des relations, l'éternel incréé, créant).

2° Constater qu'à cet événement de l'esprit s'opposent toujours le social qui n'est qu'accumulation et le moi qui n'est qu'accumulation. (Rien de ce qui est moi n'est moi : le moi est le social en état d'auto-négation.)

3° Voir dans l'expérience de Jean-Paul un cas-type de vampirisation de l'éternité par le moi, lequel n'est que son propre rêve. (Le moi s'est vu lui-même dans l'acte de condenser la conscience au sein d'une cellule psychique, et est demeuré tel en état d'isolement, donc de rêve ; cette prise de conscience, faite une fois pour toutes, a engendré et entretenu la capacité de faire jaillir de son identification avec la substance du rêve, des livres entiers ; il suffit au temporel de se savoir rêve pour capter et exploiter l'incréé, dans ce que l'on appelle l'œuvre d'art, etc...)

4° La dialectique du moi doit nécessairement aboutir à un nouveau règne sur la planète, à un humain intégré, et tel qu'on ne peut l'imaginer : à une naissance...

## DAUMAL

Naissance = réveil. (Peut-être?)

## BOUSQUET

Un reproche : l'emploi d'un mot comme naissance, bien qu'il soit tout à fait pertinent rend le lecteur méfiant. Il est d'un vocabulaire employé trop souvent à des fins impures. Il faut être en garde contre la vigilance psychanalytique de nos contemporains... qui, agissant en critiques littéraires, décèlent à travers l'emploi d'un mot-image le contenu affectif d'un esprit. (C'est du moins ce qu'ils croient faire ; et

il n'est pas dit qu'il soit rigoureusement valable.) Naissance est le mot d'un esprit empoisonné de mystique religieuse. Il charrie encore des images qui ne sont plus de toi. Réfléchis-y bien. L'idéalisme (au mauvais sens du mot) peut se réfugier dans l'emploi d'un mot.

## SUARÈS

Je l'emploie dans son sens le plus strictement biologique. C'est celui que redoutent le plus les mystiques et les psychanalystes. Le surmoi de ceux-ci tend de plus en plus à appeler à sa rescousse un soi cosmique, atmân et le reste de la gamme métaphysique. Mais la dialectique du moi considère le moi comme une des phases de l'évolution de la conscience (évolution dans le sens défini par DAUMAL), et constate qu'il est une cellule psychique dont le processus vital est comparable à celui d'un œuf qui aurait le pouvoir soit de pétrifier la coquille en étouffant sa vie, soit de permettre à sa vie intérieure de se développer jusqu'à briser la coquille. Et il suffit de pénétrer en ce processus (ce n'est pas difficile) pour voir que cette Comédie Psychologique est une tragédie. Car si la conscience ne fabrique pas une coquille solide et dure, le germe intérieur ne peut se développer et si, à maturité, le renversement ne se produit pas, le germe meurt étouffé. Or ce renversement est impensable car le moi n'est que coquille, c'est-à-dire associations dans le sentiment inexorable de n'être que dissociations. Celle-ci est le je suis moi, lequel ne peut que s'attribuer l'universel au sein de son isolement, ce qui est absurde, ou se sentir prisonnier de l'universel. Le moi qui se cogne à l'extrême limite de l'absurde ne peut en supporter le choc. Moment décisif. En un fragment de seconde, le drame est joué : si à la dissociation se mêle la peur, c'est la psychose, la démence, etc... ; si la joie l'emporte, le moi se referme sur l'instant arraché à l'intemporel et Pascal n'ayant plus que son génie, reconstitue Pascal autour d'une misérable feuille de papier où les mots joie, joie, pleurs de joie, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, etc..., etc... consacrent l'aveu, le refus, le regret, le mythe, le souvenir, la poursuite du souvenir, la faillite.

Il est difficile d'admettre que se savoir au Paradis c'est n'y être point, du fait que toute perception appartient au moi. Mais la conscience qui ne se perçoit qu'en ce qu'elle abandonne d'elle-même...

L'homme ne retrouve en lui que le vide sur lequel il ouvre les yeux...

## BOUSQUET

L'homme retrouve en lui la totalité sur laquelle il ferme les yeux : le je n'est que le télescopage du monde intérieur et du monde extérieur ; il exprime les limites intellectuelles et spirituelles de l'homme dans l'investigation intérieure, limites dont les yeux puisent un modèle dans les dimensions qu'ils imposent au monde créé.

Le moi c'est le poteau-frontière entre ce qui est en nous et ce qui est extérieur à nous.

## SUARÈS

Pascal s'est servi en toute hâte de son Dieu comme d'une massue pour assommer l'indicible perception de ce quelque chose qui est là parce qu'il a lieu. Il s'est interdit, de ce fait, de voir le cela qui a lieu, jamais reconnaissable parce que toujours neuf : cela, c'est-à-dire je et l'univers de mes relations, au poteau-frontière dressé comme tu dis, par le moi. Le développement biologique de la coquille du moi est un fait d'observation simple : cette coquille se compose de tout ce que l'on appelle expérience (sensations, perceptions, jugements, créations d'automatismes, organisation des désirs, des besoins et de leur satisfaction, mise en ordre des éléments qui nous situent dans l'espace et le temps et nous permettent d'y agir en êtres conscients et responsables). Une coquille inadéquate crée des arriérés mentaux, des délinquants, des fous. Dire que l'on est « contre » le moi serait dire une sottise. Les racines du moi se trouvent aussi bien dans les systèmes nerveux sympathique et parasympathique que dans l'abstraction conceptuelle. Tout ce à quoi je peux penser, en moi et en-dehors de moi n'est que moi pensé. Si cela n'était ainsi, s'il pouvait subsister un seul élément de ma pensée qui ne fût moi, le

problème de la Connaissance ne se poserait pas : cet élément serait le seuil de la sagesse, on le connaîtrait et les cent mille systèmes religieux et philosophiques seraient tous d'accord. À cette pseudo-connaissance statique s'opposera toujours l'acte créateur bouleversant, révolutionnaire et spontané qui transformera l'état humain, en l'arrachant aux définitions de lui-même avec lesquelles le social l'endort.

BOUSQUET

À ce que je disais plus haut du poteau-frontière j'ajoute : à la lumière de ton texte : il faut bien avertir le lecteur que la suppression du je n'est pas une mutilation. Le langage nous trahit : c'est digérer le moi qu'il faudrait dire, comme toutes les sensations fortes, au fond, le digèrent, comme il est digéré dans l'opération d'un esprit créateur. Où est le moi de Shakespeare ? Où est le moi de Rimbaud ?

DAUMAL

Très bien. La digestion du moi dans l'acte créateur préfigure sa dissolution totale (sans toutefois, en général, la réaliser vraiment).

SUARÈS

Non, non. Je crains que ceci n'ouvre la porte à la confusion. L'acte créateur, bouleversant et spontané est communion humaine dans un présent qu'aucun raisonnement n'atteint.

BOUSQUET

Nous verrons toutefois que le présent peut se laisser investir par un raisonnement qui, retrouvant son terme initial à l'issue de son développement, s'est accompli sans éveiller le temps et a fait épouser à ce terme initial toutes les vertus de ce Présent enveloppé, pris comme otage (tout ceci d'ailleurs, dans le Mythe de la Belle au Bois dormant ; l'homme vivant qui s'approche de la femme endormie, qui va recréer le recommencement du Temps dans le présent).

Très important : à vérifier en poésie. Je dis : en poésie. Pour ne pas dire « dans l'expression poétique » ce qui serait absurde étant donné ma pensée. Nous verrions l'élément vivant et fécond de la poésie plus haut que dans l'expression, ailleurs que dans cette activité de l'esprit. Nous verrions comment la poésie est faite par tous et non pas doit être faite par tous, contresens qui a enfanté des démonstrations ridicules.

Je m'explique : il y a des évocations, des formes d'évocations plus exactement, des magies qui sont poétiques. (C'est Nelli qui me disait cela et qui ajoutait en riant : on pourrait en dresser la liste, une sorte de corpus, en tous cas désintégrer la poésie en révélant de quels mythes inconscients elle procède.)

SUARÈS

Oh. Bravo. C'est important.

BOUSQUET

Nelli citait l'exemple du Centaure dans Faust : De grâce modère ta course. Si tu ne peux pas t'arrêter, emporte-moi. Ce mouvement-là, traduis-le en paroles françaises, russes, anglaises, la poésie y restera intacte ; mets-le, convenablement transposé, à la scène, au cinéma, ou peut-être même imagine un objet à fonctionnement symbolique (pour parler comme les surréalistes) où il apparaîtrait, je crois qu'il représente le cadre où le présent peut apparaître sous une figure de durée. Assimilable peut-être à cela (à voir) l'identité des contraires – et, toujours – du point de vue poétique une image comme celle-ci de Rilke (*Une Cascade*).

*O nymphe qui te vêts*

*De ce qui te dénude*

Image qui sème en route le moi rationnel, le moi créateur de temps pour en maintenir l'attention intacte dans l'apparition d'une beauté enveloppée d'une contradiction.

Je jette ceci au galop, nous en reparlerons. Je ne te le dis que pour t'indiquer quelle rigoureuse enquête doit être menée dans la poésie à la lumière de tes idées à toi.

## **LE « QUELQUE CHOSE », LES OBJETS, L'HUMAIN**

### **BOUSQUET**

Quand l'homme ne trouve plus en lui que la possibilité pour les choses d'être ce qu'elles sont... quand il ne sent en lui que la totalité de ce qui lui apparaissait comme une multiplicité à vaincre ou à dominer... Et ce présent c'est dans une sorte de poésie au sens large qu'il aura son image.

### **SUARÈS**

Les métaphysiciens, ne se contentant pas de constater qu'il y a des objets, prétendent constater que les objets sont. Ce commun point de départ transforme aussitôt le verbe être en substantif et le système est déjà là. L'intellect ne peut pas plus résoudre le moi que les règles du jeu d'échecs ne nous peuvent expliquer pour quelles raisons l'on joue aux échecs.

### **BOUSQUET**

Donner dans cet exercice harassant au cours duquel on parle au nom du moi, on le perd, on le retrouve afin que le système achevé suppose intact ce moi dont on a trois ou quatre fois ouvert le ventre par surcroît. Nous soutiendrons que la philosophie de Kant, plus qu'aucune autre, nous a révélé qu'elle avait, elle, dans le monde matériel, toutes les routes de son système ; elle nous a éclairé le moi au centre d'un univers de catégories, où il avait sa place comme un point lumineux, qui est un soleil dans le système sidéral. D'où impossibilité de donner à un développement philosophique un point de départ qui ne soit qu'intellectuel. L'œil est prisonnier de l'objet qu'il voit, comme les lunettes font partie du monde matériel qu'elles donnent comme contenu à notre vision subjective. C'est la philosophie de Kant. (En tant que négatrice de tous les systèmes fondés sur un télescope verbal de la pensée et de la matière, et notamment de celui qui veut que la possibilité pour l'homme d'imaginer l'être compromette dans cette notion tout ce qui s'insurge contre elle dans notre impossibilité de la limiter). (On devrait dire que la notion d'être nous échappe parce que nous n'en concevons que le commencement et qu'il nous est impossible de lui donner des limites. Nous ne pouvons que l'apercevoir). La philosophie de Kant, nous retenons ici qu'elle a rétabli la circulation entre le moi et l'univers où il est compris, qu'elle lui a enlevé la tentation de disparaître derrière le raisonnement qu'il édifie. Elle lui a donné pour limites les limites de ce qu'il percevait, l'a amené à ne plus se découvrir que sous la forme d'une pensée du monde – laquelle ne devait pas se faire faute de jouer l'homuncule dans les philosophies ultérieures, soucieuses de moderniser à tout prix l'idéalisme de tous les temps.

(Cher Joë, peut-être voulais-tu mettre l'accent sur le droit que tu te donnais de bâtir un équivalent panoramique d'une philosophie systématique. Je l'ai négligé parce que tu peux l'ajouter d'un mot à la note ci-dessus.)

### **SUARÈS**

Mon « équivalent panoramique » comme tu l'appelles si bien, je voudrais l'esquisser en ne négligeant à aucun instant d'y projeter la lumière, ou plutôt la flamme du « il y a quelque chose », flamme destinée à brûler, à détruire toute considération sur la transcendance. Observant ce « il y a », je ne vois que des

mouvements qui, tour à tour, donnent forme à des objets et les détruisent. (Un théologien – thomiste, je crois – s'appliquait l'autre jour à me démontrer que cette table est ; ce qui, pour lui était l'évidence même, mais je lui proposai de scier successivement un pied après l'autre jusqu'à ne laisser qu'un plateau et de me dire avec exactitude à quel moment la table a été abandonnée par l'Être...) Ainsi, le panorama du « il y a » est entièrement composé d'états provisoires du mouvement (sous l'apparence d'objets) susceptibles de ruptures brusques. L'ensemble de ces apparitions et disparitions, de ces naissances et de ces morts, est une permanence (celle du « il y a ») : la résultante permanente de tout ce qui n'est pas permanent. La vérité du « il y a » est une résultante, marquée du signe + (puisque « il y a ») : la résultante positive des mouvements de ce qu'il y a dans le « il y a ». En somme tout, dans le « il y a » tend vers le signe « moins » (destruction, mort) et l'ensemble de ces « moins » est un « plus ». Il y a donc à trouver un rapport, une relation variable entre ces deux signes contraires, au sein de chaque objet. Ce rapport est l'essence de chaque objet (minéral, végétal, animal ou humain). Et je tiens pour certain que l'homme dispose d'un instrument de perception (son intelligence) qui lui permet de discerner en lui-même la relation mouvante (variable) du « moins » (sa vie) et du « plus » (sa mort) qu'il porte en lui au cours de toute son existence. Cette relation variable n'est autre que lui. Elle est son essence. Or l'esprit humain, cherchant à s'identifier à la permanence (au signe +) se voit précipité tout au long de son existence vers ce qu'il appelle la mort, dont l'acte rendu final et triomphant de ce fait, devient l'aboutissement du mouvement dialectique méconnu, et qui était toujours là. Tout le drame humain réside dans la lutte des hommes contre leur propre essence.

## BOUSQUET

Tout le drame humain réside dans la lutte des hommes contre leur propre essence... je montrerai de quelle profondeur jaillit cette aspiration, en révélant qu'elle était exprimée dans un passage de Saint-Augustin « Utnam, homo, Romaniane, sibi aptus sit ». Et le développement d'une des idées sous-entendues par la négation enveloppée dans le souhait ci-dessus est précisément cette espèce de vue panoramique. J'entends reprendre ici une note qui m'était venue à l'esprit sur le bonheur et la chasse au bonheur.

Je me souviens que dans une première version de ton écrit, tu avais déclaré : tous les hommes souffrent et voudraient ne plus souffrir, affirmation à laquelle je ne pus me résigner à souscrire qu'après avoir, vingt pages plus loin, pris connaissance de cet aperçu du drame humain : tout le drame humain réside dans la lutte... etc...

À entendre le mot souffrance au sens ordinaire qui met en jeu la totalité du bonheur objectif sous une forme négative, à entendre le mot souffrance au sens général qui suppose qu'elle est la pensée du bonheur, on peut soutenir que le pire état pour l'homme c'est l'état de non-souffrance, l'état où le Temps se développe à l'image d'une stabilité plus grande que le Temps, état où « l'être est comme le cancer de la durée » ; état de déchéance qui a été magnifiquement décrit par Rainer Maria Rilke dans un poème de « Vergers » que je ne peux résister au désir de transcrire en entier :

*« Ce soir, quelque chose dans l'air a passé*

*Qui fait pencher la tête*

*On voudrait prier pour les prisonniers*

*Dont la vie s'arrête*

*Et on pense à la vie arrêtée.*

*À la vie qui ne bouge plus vers la mort*

*Et d'où l'avenir est absent*

*Où il faut être inutilement fort*

*Et triste, inutilement.*

*Où tous les jours piétinent sur place*



*Où toutes les nuits tombent dans l'abîme  
Et où la conscience de l'enfance intime à ce point s'efface  
Qu'on a le cœur trop vieux pour penser un enfant  
Ce n'est pas tant que la vie soit hostile  
Mais on lui ment  
Enfermé dans le bloc d'un sort immobile. »*

Cet état où la vie ne nous fait pas souffrir, où elle ne se sert pas de nos infirmités pour nous rendre imaginable sa plénitude est l'état dont l'homme peut le plus difficilement se satisfaire. Il est celui dans lequel les religions occidentales prétendent nous faire trouver nos aises, et dans lequel certaines disgrâces physiques, celles qu'apporte l'âge, pour ne citer que celles-là, commenceraient à faire un nid à notre salut... j'ai peu de chose à dire après avoir recopié l'admirable poème de Rilke qui marque bien le front extrême de la Présence dans la Poésie, qui suppose tout d'un coup une immobilité ennemie développée contre le Temps, à la place de celle-là où le temps a atteint ses limites. Lutte désespérée de l'essence, étouffement de l'essence dans un bonheur qui ne lui est pas approprié ; parce qu'il s'oppose à toutes les images vivantes du bonheur, parce que le bonheur est comme la tranquillité d'un malheur qui a épuisé toutes ses possibilités.

### SUARÈS

Cher Joë, la lecture de ta note éveille en moi un tel fourmillement de certitudes que j'aurais du mal à te dire par quelles associations l'expression cause première m'apparaît tout à coup sotté dans ses implications. Car si cette cause n'était sans cesse son propre renouvellement... si cette soi-disant cause première n'était ici, en ce moment... Et puis, non. Il n'y a pas de causes. Une cause c'est quelque chose. Je brûle, j'incendie cause dans le il y a. Et – écoute bien – la durée s'oppose au temps. Mon esprit ne voit pas de durée. Mon esprit se perçoit intermittent. Il passe d'une pensée à l'autre. Entre l'une et l'autre, du fait que je ne sais où il est, il n'est pas. Est-ce clair ? Et j'ajoute ceci qui est peut-être trop simple pour les philosophes : ces successions d'intermittences tombent en syncope toutes les nuits. Pourquoi, au réveil, l'esprit ne pratiquerait-il pas, comme une saine gymnastique, la paramnésie volontaire de DAUMAL ? Pourquoi ne reconnaîtrait-il pas ce qu'il ne connaît pas encore, ce qui aiguiserait ses facultés et surtout sa faculté de se rendre compte de ce qu'il veut ? Se rendre compte de ce qu'il veut serait se rendre compte de ce qu'il est à ce moment-là. Et de ce que son essence (en mouvement) est à ce moment-là. Et s'il ne se vide pas de sa durée, comment peut-il adhérer au temps ? Ne lui suffit-il pas de savoir que chacun de nous contient, est, la totalité de la succession indéfinie de ce qui n'a jamais pu commencer ? Chaque objet, chaque grain de sable du fait qu'il est là, n'indique-t-il pas qu'il contient, qu'il est, la totalité de tous les temps, la succession indéfinie de la permanence du il y a ? Et cette résultante, n'est-elle pas sa propre intégration ? Mais l'on aspire à un bonheur imaginaire.

### BOUSQUET

La sensibilité, enfant du Temps, dévorant le Temps dans l'exercice de sa puissance la plus haute : voilà ce que tu trouveras en creusant l'idée de bonheur. Et qui te conduirait par d'autres chemins à la dissolution du moi.

Les hommes aspirent au bonheur, dira-t-on. Affirmation bien peu philosophique, le bonheur n'étant que le plus vague des mots vagues, et pouvant se définir seulement comme l'état auquel aspirent tous les hommes. Voilà encore un ensemble de ces utopies dont on ne peut que décrire, de son mieux, le contenu. Notre bonheur, le plus souvent, apparaît dans l'opération qui nous dépossède de nous-mêmes au seuil de l'activité que nous avons choisie. Quand nous agissons sur les choses jusqu'à les douer du pouvoir qui nous était donné sur elles, jusqu'à nous sentir, en elles agir et comme créé en vue d'un sort séparé de nous par toute l'épaisseur de la matière, quand nous obtenons un objet longtemps souhaité et



dont la possession ne pourrait pas être pensée dans l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, c'est notre bonheur de nous reporter de notre existence dans l'existence de ces choses ou dans la possession de cet objet, de nous plonger à travers eux dans l'oubli de l'être que nous étions jusqu'à en sentir le moi éclater sur son contenu affectif, et se voir pour ainsi dire, par ce contenu affectif, créé du dehors... et créé uniquement pour les besoins de la cause, créé dans sa dissolution prochaine.

Je ne peux que passer très rapidement sur ces indications, et regretter de ne pouvoir analyser ici le bonheur particulier dont l'amour est le principe. On verrait comment dans la lumière particulière de l'amour le bonheur est de créer le moi, mais de ne le créer qu'afin de mieux le détruire, comme on met à nu la victime avant de l'élever sur l'autel où elle sera sacrifiée. (Le bonheur d'être aimé, c'est de sentir que ce n'était pas le premier venu qu'il fallait à cet amour, que ce n'était pas le premier venu qu'il voulait dissoudre.) Et précisément, dans l'amour le moi au sein de ce bonheur d'être plus que jamais un moi, devance le processus de dissolution en digérant le temps, en disant : toujours, en compromettant un avenir qui ne lui appartient pas, pour mieux figurer l'intensité de ce qui l'emplit de menace de le désintégrer, en prétendant même annexer et digérer le passé, comme il apparaît dans la jalousie rétrospective.

Comme tous les mots du langage symbolique, bonheur a un sens statique et un sens dynamique, un sens d'état et un sens d'acte. Au premier sens, le bonheur est un état dans lequel l'homme espère pouvoir se reposer enfin : il exprime une aspiration au sommeil, à la mort. Le sens dynamique apparaît dans les expressions : « agir, danser, marcher, écrire avec bonheur », « faire un geste heureux », etc. Ce bonheur actif, celui de la création poétique, ne se connaît pas comme état : il est le sens dynamique de tout acte désintéressé, au sens très fort de ce mot.

## SUARÈS

Peut-être donc ai-je introduit avec bonheur le mot bonheur, puisque t'ayant fait préciser que le bonheur, dans le sens que nous donnons à ce mot, ne se connaît pas comme état, mais je m'aperçois qu'il est grand temps de dire que la dialectique du moi ne peut aboutir en aucun cas à son anéantissement confessionnel : Le moi, à qui je rapportais tout autrefois, doit être anéanti pour jamais (Fénélon). La piété chrétienne anéantit le moi humain (Pascal citant Cousin) ... Ces anéantisements se définissent états (de grâce, de béatitude, de sainteté, etc...) dans la perception d'une durée anéantie par sa propre fixité au sein d'une immuable perfection. Il est utile de relever en passant que ces mots n'ont aucun contenu et expriment de ce fait fidèlement le moi vidé de son contenu que proposent les religions en vue de l'apaisement définitif qu'elles parviennent souvent à obtenir.

Mais je reviens à mon panorama.

Après y avoir vu des objets en équilibre entre le + et le - je me demande : a) quels sont les rapports qu'entretiennent ce morceau de fer et le + universel, cet arbre, cet homme, et ce + ? et : b) quels sont les rapports que les objets entretiennent les uns avec les autres ?

(je suis à la recherche de l'évolution du subjectif dans la nature : à cet effet je présenterai mes objets à la façon d'un dessin animé ; n'ai-je pas amorcé une Comédie ?)

Voici un morceau de fer propre, dur, bien en équilibre. Mais la rouille l'attaque. La dureté du fer n'y peut rien. La rouille le ronge.

Maintenant voici H<sub>2</sub> et voici O, chacun bien en équilibre. Je les fais se rencontrer, ils sont précipités l'un dans l'autre et perdus à eux-mêmes en tant qu'hydrogène et oxygène : voici de l'eau.

Résumé : un équilibre statique est sans défense.

Maintenant voici une cellule vivante. L'amibe absorbe, assimile et rejette les déchets. Naissance de l'équilibre dynamique. L'organisme vivant est un lieu d'échanges. En examiner les propriétés fondamentales : réaction aux agents extérieurs ; digestion et nutrition ; augmentation de masse ; dissociation interne par division ; rôle du noyau. Naissance de trois caractères : déplacements,

adaptabilité, adaptation.

Voilà la dialectique installée dans la solution positive du il y a, solution insoluble pour l'être vivant-mourant qui en est le lieu.

Le panorama s'élargit. Voici des fonctions, permettant des échanges de plus en plus intenses, au fur et à mesure que nous examinons des organismes qui sont de plus en plus évolués grâce à leurs cellules de plus en plus spécialisées. En d'autres termes, nous voyons des organismes de plus en plus adaptables, grâce à une organisation de plus en plus adaptée. Et, tout de suite, afin que nous comprenions ce drame vie-mort en spectateurs participants, qu'apparaisse l'antinomie, la contradiction essentielle entre adaptation et adaptabilité !

Voici, au sein des organismes, se poursuivre sans arrêt la guerre des deux équilibres, guerre qu'un hasard, peut-être, arrête en telle espèce ou telle autre, en faveur d'un compromis. L'arrêt définit l'espèce dans sa spécification, dans le cercle magique de ses possibilités, qu'en aucun cas elle ne pourra franchir...

#### DAUMAL

Au sujet de l'équilibre, il serait peut-être utile de rappeler que le déterminisme dialectique commence déjà, dans la science moderne, à supplanter le mécanisme pur et simple. La notion de loi statistique est déjà un acheminement vers la loi dialectique ; elle ne l'est pas encore en ce sens qu'elle doit faire appel à une indétermination des phénomènes élémentaires, à la base de tout phénomène global. Ainsi, soient deux corps A et B qui se combinent pour en donner un troisième ; la réaction entre A et B ne se fait pas d'un bloc, tout d'un coup. Chaque atome de A peut se comporter, vis-à-vis des atomes de B qu'il rencontre, d'une multitude de façons différentes ; et rien ne peut faire prévoir comment il se comportera ; mais ici joue la loi des grands nombres (comme dans les jeux de hasard) ; justement à cause de cette indétermination apparente il n'y aura pas plus d'atomes qui se seront comportés de telle façon que d'atomes qui se seront comportés de telle autre, et la réaction totale aboutira à un équilibre constant (je schématise beaucoup l'exemple).

#### SUARÈS

La réaction globale, définie par une espèce végétale ou animale aboutit à un équilibre qui varie entre deux limites : le degré d'adaptation de l'espèce et son degré d'adaptabilité. Il est certain que nous sommes encore loin de pouvoir situer ces points limites pour les espèces : les chevaux d'Eberfeld n'ont acquis leur célébrité que parce qu'ils furent un des premiers cas connus d'intelligence scolaire chez les animaux (1953). Je connais un chien qui sait épeler des mots de six lettres et soustraire des nombres de deux chiffres. Des tests pratiqués sur des souris, des poissons, des singes, des éléphants, voire des fourmis et des abeilles, nous démontrent aujourd'hui que si par raison nous entendons la faculté de juger et d'agir par raisonnement et non par simples associations ou par instinct, il est faux qu'elle s'appuie sur des principes. Le mot instinct n'est d'ailleurs inventé que pour donner une apparence faussement intelligible à un phénomène inexplicable.

#### BOUSQUET

L'on retrouve ici une pensée hégélienne qu'il me tarde de te faire connaître. Pour Hegel l'absolu c'est la Raison qui se personnifie dans l'homme en passant par tous les degrés successifs de l'inorganique et du vivant. La raison n'est plus une faculté humaine, un ensemble de principes, de règles, suivant lesquels nous pensons les choses. Elle est le code selon lequel l'être se produit, se constitue, s'épanouit. Elle est à la fois faculté subjective et réalité objective. Elle est en nous comme essence et norme de pensée. Elle est dans les choses comme essence et loi de leur évolution. L'Absolu qui est cette raison ainsi entendue n'est plus transcendant par rapport aux choses. Il est le processus même qui les fait apparaître,

processus intelligible, entièrement intelligible dis-je, dans la mesure où la raison suit en nous le même chemin que les choses ont suivi pour se traduire à travers elle : c'est cela la dialectique, et quelque chose de plus, bien entendu.

## SUARÈS

Le processus dialectique est intelligible parce que nous pouvons l'observer en nous et hors de nous. La raison nous permet de relier nos observations en fonction de la dialectique commune aux faits observés et à la raison elle-même. Ainsi la raison n'est ni déductive ni inductive mais mouvement se percevant tel à travers ses stades dans la nature.

Je me suis emparé des notions adaptation et adaptabilité comme pouvant illustrer le thème du drame dialectique à travers les espèces. On pourrait, en dramaturge, choisir d'autres symboles, ou en poète, briser les symboles au moyen de leur contenu... trouver l'indicible expression très aiguë, qui anéantisse les mots à leur passage...

## BOUSQUET

Voilà en effet où tu ne peux t'aventurer que par les moyens d'une expérience mystique, donc poétique. Estève est venu hier. Nous n'avons parlé que de toi. Il se trouve qu'il me charge de te dire que ce que tu écris devrait te conduire à une expression parfois lyrique (voir Nietzsche, dit-il). Il dit, en somme, ce qu'il m'est arrivé de te dire moi-même.

Beau de trouver l'unité d'une manifestation à travers plusieurs esprits. Je ne te dirai jamais assez combien ton activité actuelle me passionne. Tu auras, toi, quarante ans, puis cinquante, puis soixante et tu écriras encore. Tu devrais rendre à ton activité philosophique sa véritable qualité de dialogue. Ton erreur (et ta grandeur) c'est de croire qu'une expérience comme la tienne peut se communiquer à travers un seul livre. Il faudrait recommencer l'expérience inutile de Voie Libre, avec un manifeste de toi et battre le rappel des poètes.

Il faut : ou faire une note avec ce que je te faisais observer au commencement de ces papiers en citant Nelli qui m'a vraiment éclairé ce débat sur la poésie, ou, partout où j'ai mentionné la poésie, la mentionner comme l'activité directe où le tout de nos idées sur la Présence s'exprime et se fait invention d'un langage, nous réservant une possibilité de mise en œuvre totale dans le domaine politique... le faire dans une note serait encore prématuré, et comme un gâchage. Je t'en parlerai tout au long, de façon à faire tiennes toutes mes idées. DAUMAL, d'ailleurs, doit déjà voir où je veux en venir.

Tu vois le sens large du mot Poésie. Poésie activité de l'esprit. Langage direct quand les exposés ne sont, en attendant, que des vues panoramiques auxquelles correspondent – fatalement – un nouvel état de ton esprit. À rapprocher de ce que je disais : le temps fait explosion comme dans toute activité surpassionnelle, scène de rupture entre des amants ou coup de foudre : tout ce qui semble ramasser en un instant la totalité d'une durée. On peut chanter... respirer dans la nuit, dans tous les murmures de l'univers, parler dans le bruit de la mer, dans les rafales du vent... créer. Poésie.

L'intuition de ceci apparaît dans la volonté de connaître. Connaître c'est donner pour totalité à l'univers un corps de vérité qui aurait puisé sa transparence dans l'illusion que nous sommes un individu. Le moi, souvent détourné d'ailleurs de sa mission, n'étant que la direction imposée à la recherche.

## SUARÈS

Je pourrais dire, au contraire, afin de confirmer ces définitions, que la volonté de tout ceci révèle l'intuition de la connaissance ; que donner pour totalité à l'univers un corps de vérité c'est puiser dans la transparence de la connaissance l'opacité qui démontre quelle illusion c'est de se croire un individu. Nul ne sait mieux que toi, cher Joë, que nos écrits n'ont pour toute origine qu'une sorte de désintégration interne en vertu de laquelle un je ne sais quoi d'intemporel fait pression. Je te l'ai révélé, et le jour et le

lieu où cela a commencé de se produire. Peut-être s'agit-il de ce verbe être dont, comme tu dis, nous pouvons connaître le commencement mais jamais la fin. Et cela que Pascal a trahi avec son Dieu et la jouissance qu'il en a ressentie, cela qui construit l'œuvre de Proust sur la recherche minutieuse des éléments d'une durée escamotée, cela me fera recommencer jusqu'à ma mort des expériences inutiles et qu'aucun manifeste, aucun rappel ne sauveraient du désastre. Car je te révèle que le génie est la trahison de cela : comment peut-on sans rougir proposer le génie comme étape vers cela ? Le génie (pas celui qui est une longue patience : le vrai) peut en effet être une étape, au cours de la désintégration du moi, mais à partir de laquelle – Nietzsche, Van Gogh – s'allonge aussi la voie de la démence.

Or cette expérience (ce n'en est pas une : si l'on s'en tenait à l'expérience, sa transcendance n'y serait déjà plus), qui rend bavard par un processus de prolifération interne (que Proust a bien connu), il se trouve que, dans sa nouveauté, dans son caractère d'incrédation – le seul que l'on puisse attribuer à l'intemporel – elle n'a aucun talent. Il y a là un ne pas savoir, lequel, s'il se maintient vivant, doit nécessairement sacrifier l'individu qui fait quelque chose. Tout cela tu le sais en vertu d'une expérience inverse de la mienne (car la mort-vie nous a frappés en sens opposés). Aussi cherches-tu à opérer un sauvetage de mes pensées flottantes en les recueillant dans des havres construits par des philosophes, Kant, Hegel, que sais-je. Je t'en serai toujours reconnaissant, car n'ai-je pas moi-même appelé au secours ?

Et alors, patiemment, en écolier, je me remets à la confection de mon panorama, qui constitue une sorte d'accumulation de Raison. Et lorsque celle-ci, sous sa propre pression, éclate en aspiration lyrique, tu me tends la main et l'on reprend le fil.

Je disais donc que les espèces animales se situent sur une échelle double, dont les branches s'éloignent indéfiniment : la non-spécialisation de plus en plus grande du germe, la spécialisation de plus en plus grande des cellules, des tissus, de tout ce qu'organise l'organisme. Ceci étant les innombrables champs de bataille de la guerre des deux équilibres. Guerre entretenue par les rapports des espèces entre elles : elles ont besoin les unes des autres parce qu'elles s'entre-dévorent. D'où une perpétuelle tendance vers l'adaptation et une perpétuelle tendance inverse, vers l'adaptabilité.

L'homme se tient en déséquilibre sur les deux extrémités de la double échelle divergente, qui ne cessent de s'éloigner l'une de l'autre. Si le fœtus humain passe par tous les stades animaux c'est parce qu'il ne s'y arrête pas. Ce germe assume (admettons-le pour les besoins de mon drame : je simplifie) successivement les caractères d'un poisson, puis d'un cheval, puis d'un singe, puis naît humain. Tout se passe comme si le germe vivant était unique et ne demeure poisson, cheval, singe, qu'en naissant avant terme. Les espèces sont des germes demeurés : happés par l'équilibre statique qui sacrifie les possibles possibles, pour les possibles réalisés. En ce sens, on peut dire que l'humain est la lutte contre le temps. Et l'on voit comment les sociétés nous font violence pour nous faire naître dans le passé, en nous injectant une conscience brahmanique, hébraïque ou chrétienne, qui date de plusieurs siècles, (ceci à titre d'exemple). La guerre des deux équilibres, en fonction de laquelle je classe les espèces, se prolonge entre la société et l'individu que je suis, la société me définissant dans une espèce qu'elle invente, française ou turque, bouddhiste ou chrétienne, cherchant à m'amputer de tout ce que je veux ignorer en moi de possibles, et à me définir dans le cercle magique d'une perception de moi-même qui m'interdirait de la dépasser du fait qu'elle me dépasse en m'englobant dans une catégorie. En me désignant, la société me dépouille de ce que je suis, car je ne suis que ce que je pourrai être tout à l'heure.

Si une espèce est le germe demeuré, par contre l'humain n'est rien s'il n'est le germe retardé : retardé jusqu'à cet instant actuel que je vis ou plutôt que je fais éclater par une naissance que, sitôt advenue, je nie en faveur de cette nouvelle naissance de l'instant qui s'offre à ma nouvelle négation. Je reconnais que ce jeu est difficile et qu'il consiste plutôt à s'apercevoir à tout instant qu'on l'a mal joué. Et peut-être est-ce dans la notion très exacte de la quasi-impossibilité où l'on se trouve de retrouver en soi les

éléments de la durée que réside, en fait, la création ? Et si je ne me définis, que suis-je si ce n'est ma constante interrogation suspendue muette en elle-même et se suppliant de ne se point répondre?

Voilà où se condamne le je suis moi. C'est une adaptation. Et voilà où il triomphe sur sa condamnation. Car si je n'étais pleinement adapté à ce moment-ci, adhérant aux nuances subtiles que m'offrent l'expression de ce visage, l'intonation de cette voix, le gris du ciel, les problèmes quotidiens à résoudre, je serais, inconsciemment en train de rêver mes idées. Mais si, tirant des conclusions, je m'expliquais tout cela, le prochain changement ne me retrouverait plus. Il ne retrouverait que des idées. D'où la nécessité, non pas de détruire ou digérer ou anéantir le moi, mais de le restituer à ses intermittences. Et, d'une intermittence à l'autre, retrouvant sa palpitation, il peut enfin mourir-vivre et, à la fois, être et n'être pas. L'adaptabilité brise d'instant en instant l'adaptation.

Cet éclatement du subjectif dans l'immanence de l'incrédé est la raison d'être humaine. Éclatement par perception : connaissance.

Et si je n'ai pas encore parlé de liberté c'est que, vue dialectiquement, elle est extravagante. Ici, mon panorama me ramène à l'amibe. La comparant au morceau de fer, je dis qu'elle possède une certaine liberté, c'est-à-dire une certaine capacité de défendre son équilibre particulier.

BOUSQUET

Bien.

SUARÈS

Me voici amené à résumer en un paragraphe l'évolution du subjectif à travers la nature. Je ne puis, à celle-ci, attribuer aucune finalité ; elle est + quelque chose, et c'est tout ce que je peux en dire : le reste est descriptif. Mais, cherchant à décrire un agrégat vivant, je peux dire qu'il est animé vers une défense de son équilibre propre. D'où la création d'organismes de plus en plus aptes à s'adapter aux circonstances, de façon à asseoir leur équilibre. Deux voies sont possibles et, en fait, existent : la victoire définitive de l'équilibre statique est celle des termitières ; la victoire définitive de l'équilibre en perpétuelle rupture d'équilibre est celle de l'homme – je suis tenté de dire : du Fils de l'Homme, en langage symbolique : peut-être expliquerai-je un jour pourquoi. Or il est évident que le subjectif est intimement pétri de tout ce qui compose l'équilibre particulier de l'agrégat ; il est évident qu'en fin de compte c'est l'homme qui détruit les termitières et non les termites qui gagnent ; il est évident que l'homme, étant la personnification, malgré lui, de la mise en déroute des automatismes accumulés par la durée, il est évident que l'homme, sujet, lutte avec acharnement pour conserver cet équilibre enfin acquis, mais au prix d'un perpétuel arrachement, au prix de la défaite du vainqueur. Infiniment plastique et malléable, le sujet, ayant égaré en cours de combat, les armes qui l'eussent protégé dans la défaite de ses possibles possibles, se trouve être le lieu de réactions propres et devient espèce à lui-même, avant de le savoir, de sorte que sa liberté est devenue cela même qui l'enchaîne.

BOUSQUET

Bravo. C'est un coup de théâtre que je croyais être seul à prévoir. Cette marche à l'étoile. Fin de la liberté étant un bien. Mais je suis si heureux de me trouver en toi. Il me semblait que mon regard m'ouvrait les portes d'une vie étrangère à toute surprise. Toute apparition d'une créature ou d'un objet nouveau prévenait un de mes souhaits, me l'inspirait tout accompli, me semblait-il...

En faisant le jeu des événements j'étais devenu la chair de la volonté qui s'accomplissait en eux.

Dans tous les endroits du monde, il y avait mon regard qui m'attendait nu comme un Dieu. On aurait dit que ma vie brûlait en lui de m'appartenir. Ah ! le chemin que je quittais savait mieux que moi le chemin que j'allais prendre. j'extrais ces lignes de *En attendant la dame blanche*. Est-ce assez la négation de la liberté ? Donc, nous sommes d'accord.

## SUARÈS

L'on a écrit trop de sottises sur la nécessité de la spécialisation et les avantages qu'auraient les sociétés humaines à se conformer à celles des termites... mais un préambule s'impose. Le voici : l'équilibre moyen en lequel s'installe une espèce trébuché chez les mâles dans la direction dynamique, chez les femelles dans la direction statique. Le mâle est centrifugé, la femelle est centripète. Le rôle et l'influence du mâle dans telle ou telle société expriment le degré de pénétration du mouvement dialectique dans cette société. Les sociétés des abeilles, des fourmis, des termites sont des sociétés femelles. Dans le vol nuptial de la reine des abeilles, la dialectique est assassinée en la personne du mâle. Sociétés purement fonctionnelles.

(J'ai souvent pensé : assassinat du Verbe... rapprochement des mots Verbe, Parole, dialectique, qui, par ailleurs, se rapportent au langage... n'est-ce pas significatif d'une constante de symboles dans l'esprit ?)

Un sujet d'étude : comment, dans les sociétés humaines, le sexe a été arraché au rythme des saisons, à l'équilibre de la nature.

## DAUMAL

J'oublie toujours de vous parler d'un curieux livre d'occultisme où, en langage mythique il y a des lumières de vérités... (la Totémisation est un rite d'individualisation, marquant le début de la période historique des moi. Si l'évolution se poursuit ainsi, l'homme deviendra insecte, spécialisé à l'extrême). C'est donc dans les conclusions le contre-pied de ceci. Mais il y a là un peu de la juste Apocalypse.

Des sociologues diront : depuis les temps historiques les plus reculés, les hommes se spécialisent de plus en plus : soit par formation de castes, soit par adaptation à des techniques diverses. De nos jours, bien que le machinisme tende à transformer l'ouvrier en simple manoeuvre non spécialisé, une foule de métiers subsistent où les spécialistes ne vont qu'en se multipliant. Il est vrai que les forces d'inertie, de retardement, tant sociales, qu'individuelles s'expriment ainsi. À la limite, cette évolution aboutirait à la fourmilière. À notre époque où l'homme commence à s'éveiller, la tendance de l'insecte réagit fortement ; elle s'exprime par le genre de rationalisation qui règne aux U.S.A. Le machinisme, ici, n'est qu'un prétexte : il n'est pas encore démontré que des hommes sachant tout faire... universellement développés (Lénine) dussent être incapables de se servir de machines. À vrai dire, notre malheureuse civilisation ne peut, elle, que servir les machines. Si elle ne sacrifie pas l'insecte à l'homme, tant pis pour elle.

## BOUSQUET

Il serait peut-être bon de montrer au passage comment le darwinisme a erré en considérant uniquement ce qui ne devait être que des conséquences et des conséquences toutes secondaires d'une évolution plus haute. Il a tout regardé sous le jour du naturaliste et non du penseur.

## SUARÈS

Les entomologistes considèrent une termitière comme un organisme, dont les cellules mobiles construisent le corps d'une matière plus dure que le ciment. Cela me semble si vrai que, pour détruire une termitière, il suffit de s'emparer de sa reine. Celle-ci, apparemment, ne fait que pondre ; toutefois, aussitôt qu'elle est retirée, la termitière devient comme folle, et cela instantanément. Il y a, imagine-t-on, entre la reine et ses... cellules sujettes... un réseau qui nous échappe, équivalent à notre système nerveux. Il y aurait là un conte à faire, à la Wells ou à la Poe : des hommes construisent leurs maisons, leurs cités, leurs lois et institutions, leurs idéologies et leurs religions. Tout cela, visible et invisible, est plus dur que le ciment. Plus l'édifice durcit et se complique, plus ces hommes travaillent – le travail devenant but-en-soi – et sont intelligents, c'est-à-dire capables d'aller et venir au sein d'un monde



extrêmement complexe. Et voici que l'intelligence devient, elle aussi fonctionnelle (la termitière est intelligente). De ce fait elle a conscience d'être et devient philosophie. Mais, quelque part, caché au fond d'un sanctuaire secret, un magicien a créé un centre nerveux relié aux ventres et aux sexes de tous les individus. C'est un colossal monstre vivant, à l'image de la reine des termites, un ventre-sexe mille fois à l'échelle naturelle. Ce monstre ayant drainé toutes les consciences confère à chaque individu, soulagé d'autant, le sentiment qu'il a d'exister. Ce conte mettrait en relief ceci : la transcendance est ce qui, se connaissant, tend à ne pas se connaître et ne se connaissant pas, tend à le savoir... ou quelque chose d'analogue.

#### BOUSQUET

Dans une version précédente, tu parlais d'aboutissement humain, et c'était là où l'on pouvait t'accrocher. D'après les hégéliens la dualité doit durer, considérée qu'elle est comme l'élément moteur. Sa résolution doit en être toujours possible et toujours différée. Mais la résolution que tu en vois suppose comme un éclatement actif du monde du temps, et enveloppe la réalité présente d'une réalité possible où toutes les conditions régissant celle-ci seront inventées. Cela me va à moi. Mais l'Idée de Hegel, dernier terme de l'évolution, ne révélait-elle pas par là qu'elle pouvait être saisie comme la fixité, le pôle d'or sans l'existence duquel le mouvement ne serait pas ?

#### SUARÈS

Cher Joë, te voilà, chien de chasse, poursuivant la pénurie de mes mots dans leurs derniers retranchements. Ta question est cruciale, définitive. Elle m'oblige à rechercher dans l'événement qui fut, et est toujours, l'indicible choc de... comment dire... du temps et de la durée, la continue, la graduelle, l'inexorable destruction de celle-ci par la vision de ce qu'elle contient – non pas dans l'Univers – dans moi, qui, participant au quelque chose et étant ce quelque chose ne puis me concevoir ni comme Principe ni comme Fin. En d'autres termes (si je parviens à me comprendre) il s'agit bel et bien de déclarer nulle cette fin, ce finis coronat opus que Hegel voulait orgueilleusement offrir en cadeau à l'Univers. Je vois la fin de l'Idée comme maturation de l'homme, ces mots fin, aboutissement, n'ayant de sens que par rapport au contenu de l'idée dans sa représentation, qui est l'idée. Car si l'idée n'est pas représentation et celle-ci son propre contenu dont il appartient à la raison de se révéler à elle-même les éléments, elle n'est que projection imaginative, inconsciente, mythique, de ce contenu privé de sa substance. Je ne démordrai pas de cela. Et comment ce contenu pourrait-il soudain devenir autre chose que son corps de durée ? Et celui-ci, en vertu de quels exorcismes pourrait-il soudain se rajeunir au point de n'être plus, condition essentielle pour que l'incréd du temps révolutionne la durée, ses représentations et ses œuvres ? Et par quels subterfuges espère-t-on être révolutionnaire si l'on ne se laisse d'abord ainsi révolutionner ? En cette fin de l'Idée permanente et la découverte de l'intermittence de l'idée réside à la foi l'intemporel et le temporel sans cesse brisé, épuisé par sa propre création non préméditée mais certaine, de ce fait, d'être la résultante réelle de ce qu'il y a, sous son signe positif.

Je crois discerner dans l'expérience philosophique un processus semblable à celui de l'expérience mystique. L'expérience philosophique étant plus mentale qu'émotionnelle recompose le moi autour d'un pseudo-absolu spatial ; la mystique, étant centrée sur le pôle émotionnel éternise la durée. Ces deux projections du moi, je ne suis pas qualifié pour les juger : essentiellement elles tombent à côté de ce que j'ai à dire. Tu vois ? Cela nous ramène à la poésie. Dans le sens que tu m'as appris à l'envisager, le plus large, le moins littéraire, le plus près de l'amour qui soit. Celui où l'on rêve le réel, peut-être ?...

#### BOUSQUET

Quel beau chapitre sur la dissolution du moi dans l'amour : la présence de la femme aimée est la réalité du rêve : non pas la réalité s'opposant au rêve mais la négation de la réalité qui s'opposait au rêve dans



l'apparition de ce rêve. Et résultat : toute la réalité environnante se nie, s'efface.

Nous verrons comment un être à travers toute sa vie subjective tend à objectiver ses données dans l'impersonnel ; que penser le monde ce soit le pousser vers sa vérité, afin qu'à la limite la connaissance totale se poursuive à travers une dissolution du moi. Si bien que comprendre le monde, c'est abolir en lui, à travers la connaissance qu'on a puisée et qu'on lui a fait prendre de sa vérité, abolir, dis-je, toute différence entre le subjectif et l'objectif.

Il y a des confirmations terribles dans le domaine de la sensualité. Comme si nos entrailles et notre sexe savaient que la fin du moi est le commencement de l'être. J'ai hâte que tu saches comment je parviens moi-même au même point... par l'enseignement de la sensation. Tout reviendrait à créer une méthode de se dépersonnaliser dans l'exercice de la pensée la plus haute, comme nous dépersonnalise la sensation la plus organique : jouir de la vision de l'être féminin particulier qui nous précipite dans la ténèbre frémissante du non-moi apporte un surcroît au délire dionysiaque d'anéantissement du moi. Le moi se nie jusqu'à ne reconnaître l'existence que dans un moi extérieur, refusé ; le moi n'est plus que ce qui règne sur le non-moi que nous devenons et l'exclut. Toutes les aberrations sexuelles ne sont que des enseignes sur ce chemin. Retour à l'enfance, à l'utérus.

## SUARÈS

Le moi physiologique ?... En fin de compte et comme l'origine de toute idée est sensorielle, le lieu où le moi peut valablement se percevoir, est-ce le corps ?... Contrairement à l'enseignement traditionnel de l'Inde, doit-il dire, non pas : je ne suis pas ceci, je ne suis pas cela... mais : je suis ceci, je suis cela ?... Je suis corps, je suis sensation ?... La volupté laisse-t-elle un résidu ou au contraire le moi est-il un résidu ?... S'attarde-t-elle à un souvenir, ou au contraire dépasse-t-elle l'expérience ?... Cherche-t-elle à se répéter ou le désir cherche-t-il à s'anéantir dans un absolu de non-jouissance ?... Le plaisir ne serait-il qu'une sensation favorable se transformant instantanément en son propre souvenir ?... Et jusqu'à quel point le moi n'est-il qu'une non-coïncidence entre sensation et perception ?... Et pourquoi est-on heureux, à la première coïncidence que l'on peut inventer, de se sentir convié par l'événement à partager son évidence?...

## BOUSQUET

Tous mes livres à moi sont une trans-objectivation du subjectif – et c'est ainsi que j'ai dépassé les coïncidences qui ne sont que de la pensée extériorisée. Tu te rappelles la couleuvre, quand tu venais à la ville. Madeleine se demande si c'est bon ou mauvais signe. Voilà l'irruption du subjectif. Elle n'était que la vie d'un lieu, ce dont notre pensée ne pouvait constituer qu'un reflet.

Tu vas comprendre maintenant pourquoi j'insiste pour une action collective, distribuée selon ce que chacun représente. Si géniale que soit ta démonstration elle convaincra peut-être l'homme mais ne le changera pas : Reconnaître la puissance formidable du désir intérieur à la chasteté n'a jamais obligé un homme à rester chaste : tu te souviens du temps où les coïncidences m'obsédaient : je comprends depuis peu qu'elles revenaient à un phénomène très simple qui consistait en ceci : tout d'un coup, ma pensée, la domination de ma vie intérieure, se perdait dans le coup d'état d'un objet dont je devenais tout entier la pensée : la présence, devant moi d'une roche verte, pleine du souvenir d'un manteau aimé, faisait échouer toutes les prévisions, et contre toute vraisemblance, jurait à ma place, par exemple, que la personne à qui appartenait le manteau vert n'allait pas tarder à venir. L'important n'était pas la valeur de pronostic applicable à la vie d'un homme, moi, et pouvant être tourné au bénéfice de son bonheur : c'était le phénomène lui-même qui importait par la découverte qu'il faisait en mon nom de l'univers inconnu où il pouvait se donner comme tel. Combien de temps m'a-t-il fallu pour m'emplir de cette certitude, jusqu'à ce que la tenant pour indiscutable, j'aie pu progresser à mon tour.

Or cette donnée mystique était communicable par la poésie. Sans généralisation prématurée, sans

édification d'un système : des hommes gagnés à cette constatation élémentaire s'enveloppaient dans mon devenir.

Car c'est en ceci que tout cela a sa cohérence : il faut, avant tout, envelopper les hommes dans ton devenir. Tu sais combien c'est difficile... Mais pour cela tous les moyens sont bons. Magie poétique, ruse. Vois au verso de la page suivante une bonne idée qui me vient.

(SUARÈS 1953)

Je tairai cette idée que je n'ai pas suivie. À vingt années de distance, je vois bien que je n'en avais pas le choix. Déjà je savais ne posséder ni moyens ni fins, ni devenir. Et que « cela » n'enveloppera jamais personne.

## ÉPILOGUE

### Lettre de BOUSQUET à SUARÈS - Juin 1938

Carcassonne, lundi.

Mon cher Joë,

Laisse-moi d'abord t'embrasser au sortir de cette frénésie hideuse. Il y a de tout dans mon élan d'affection : de la délivrance (la partie la plus importante de mon travail est finie) ; du soulagement (j'ai failli mourir) ; de la reconnaissance. Mon manuscrit n° 1 est achevé ; et j'espère que « *L'ombre aux mains roses* » verra le jour en octobre. On en pensera ce qu'on voudra, jamais je ne me suis aussi éperdument moqué de l'opinion des indifférents. Ce livre contient pour moi, sous une forme cohérente, la vérité — ma vérité. Je pourrai toujours y revenir. Il me guidera. Il n'y aura plus dans ma vie une heure perdue maintenant que je pourrai, avec des hommes comme toi, me rapporter à cette expérience.

La première partie de mon deuxième livre « *Le passeur s'est endormi* » est tapée. Je corrige les derniers chapitres pendant que l'on tape la seconde. Des fragments de ce livre paraîtront dans les revues qui m'ont demandé de l'encre pendant que je ferai les services de *L'ombre aux mains roses*. Enfin, après ces deux jours de répit que je me donne, j'achèverai *Iris et Petite-fumée* qui attendait justement que mes certitudes aient mûri dans l'élaboration des deux écrits que je t'ai cités.

Le 12 juillet, je vais reprendre mon activité créatrice. Il faut que j'aille vite, car — entre nous — mes réactions dans les crises de fièvre deviennent molles, il faut que je me prépare à partir, je ne compte pas sur une durée supérieure — en admettant que j'aie de la chance à deux ou trois ans : c'est plus qu'il n'en faut pour mon livre de critique et pour le volume poétique qui doit couronner mon œuvre. J'espère fermement ne pas mourir avant. Si la mort me surprend, tout le travail antérieur sera perdu. Car de même que *L'ombre aux mains roses* éclaire le rendez-vous d'un soir d'hiver, mon livre de critique jettera de la lumière sur les écrits que j'achève.

C'est cet été que je vais jeter les bases de mon livre d'essais. Il tracera les limites du monde moral où j'aurai vécu : Portrait d'Estève, Toi, notre rencontre : un long essai sur ton œuvre, le rôle des peintres dans ma vie. La poésie de Paul Eluard. Enfin, notre époque : Paulhan, dont les *fleurs de Tarbes* contiennent, après sérieux examen, des sources cachées. Michaux : ceux qui ont compris. J'ai compris. Et je sais que comprendre, c'est, avant tout, reconnaître ce qu'on doit se défendre d'interroger ; et, en ce qui me concerne, m'enfermer dans les limites de cette affirmation. L'homme n'est que l'ombre de ses actions. La vie n'est pas en nous : elle nous blesse pour nous diriger et nous la connaissons avec une

douleur dont nous n'avons que les ans pour nous guérir... Tu es peut-être le seul dans ce monde à tout à fait me comprendre ; le seul avec qui je serais heureux d'entamer un long et profond échange d'idées : il faudra bien, en effet, et parce que ce qui nous a rapprochés se servait de nous, entamer une longue correspondance de questions et de réponses, soigneusement relue, discutée dans un milieu d'amis vrais et purs ; et que nous publierons en volume, sans nom d'auteur, avec une préface d'un homme très bien. Penses-y. Cela pourrait former la substance de notre vie intellectuelle toute l'année 1938-39 ; qu'en dis-tu ? Et tu pourrais, dès maintenant, penser aux sujets que nous avons à débattre. De chaque lettre, le destinataire bifferait impitoyablement ce qui paraîtrait impur ou suspect de redite.

Il serait inutile de supprimer le moi si le but de cette opération était de le retrouver sous une autre forme. Il faut consacrer toutes ses forces à dissoudre le lien tressé entre les faits par l'occasion que nous leur étions de se rapprocher. J'ai compris que ma vie était la vie de ma blessure avant d'être la mienne et que la route à suivre pour m'éloigner du moi était dans une conscience profonde de cette catastrophe dont mon instinct de conservation édifiait lentement l'oubli. Il y a, vois-tu, un parti immense à tirer du hasard, une hygiène morale à dresser avec lui puisque c'est lorsqu'il apparaît que la vie garde son caractère en évitant de porter les traits dont l'a revêtue notre façon habituelle de la connaître.

Je ne t'écris pas plus longuement aujourd'hui. Je veux, avant de m'endormir, corriger quelques pages de mon dernier cahier. Je ne suis pas entièrement libéré, et n'ai voulu que pousser devant toi, et, dans une grande embrassade affectueuse, mon premier soupir de délivrance. J'allais oublier de te dire que, depuis ma dernière lettre, avec l'envie folle d'en finir avec mes livres, j'ai eu deux crises de fièvre, dont une terrible et une gingivite suppurée qui a failli m'emporter, l'infection ayant gagné le voile du palais, ce qui entraîne dans tous les cas un pronostic mortel. Dis-toi que l'on m'a veillé, avec discrétion d'ailleurs, la femme qui surveillait mon sommeil de fiévreux s'étant installée dans le corridor. Et, comme ma pendule s'était arrêtée, personne n'ayant pensé à la remonter, sais-tu qu'elle est entrée à pas de loup, ouvrant la porte qu'elle avait laissée entrebâillée, parce qu'un bruit l'avait intriguée ; et qu'elle m'a trouvé à quatre heures du matin, un cahier aux doigts, essayant de mettre sur pied « *L'ombre aux mains roses* » parce que, sentant venir la fin, je voulais que ce livre paraisse.

À bientôt, Joë, embrasse pour moi Nadine. Pense à moi,

Ton ami Joë.

### **Lettre de C. SUARÈS - 6 Août 1938**

Bien cher Joë,

L'excès de désir de te répondre m'a empêché jusqu'ici de le faire. J'étais trop certain de ne disposer d'aucun moyen d'expression et de te décevoir [1]. L'idée de ta mort possible, ta hâte à jeter sur cette planète le plus que tu peux de toi avant de t'en aller, m'ont mis dans une espèce de langueur aride, car l'échange de vues que tu me proposes est, de tout ce qu'il me serait possible d'écrire, ce à quoi je tiendrais le plus, et je ne pourrais cependant m'y résoudre sans un certain apaisement au sujet de ta santé, dont j'ai moralement besoin, et ensuite l'assurance d'une certaine régularité dans nos échanges à laquelle tu m'as si peu habitué jusqu'ici que je n'y crois pas encore. Si ton intention est sérieuse, je voudrais que ta lettre et celle-ci soient déjà le début de cette correspondance destinée à « un échange

---

1 Je ne sais plus si je continuerai à écrire pour mon plaisir. Ainsi, à 46 ans, j'en suis à me demander si je serai écrivain !

d'idées » (j'emploie tes mots pour le moment, mais je déteste les « idées », et toi aussi). Je suis si vidé en ce moment que je ne sais si je sais écrire. Il me faudra du temps et une détente pour retrouver un minimum de spontanéité. Cependant, j'ai toujours pensé que nous avions quelque chose à faire en collaboration et tes notes non signées qui figurent dans ma « *Comédie Psychologique* », dans lesquelles ta recherche et ta vision viennent se joindre aux miennes, en témoignent. Nous fûmes ensuite bouleversés et stupéfaits par la mort d'Estève qui nous retirait bêtement l'épine dorsale qui devait nous soutenir. Tu devais venir à Paris, nous devions entreprendre tous ensemble une œuvre qui aurait porté ce qu'en jargon on appelle la « conscience philosophique » au delà des limites hégéliennes ou marxistes qu'on veut encore lui fixer. Livrés à nous-mêmes, nous avons toi et moi une fâcheuse tendance à laisser croire que nous délirons. Ériger en architecture une philosophie n'est pas notre métier, n'étant pas notre désir. Il ne nous reste donc, en effet, qu'à échanger nos pensées et je sais bien, en apprenant à la fois que tu as failli mourir et que tu voudrais entreprendre cette correspondance, que je ne suis en aucune façon préparé à subir la douleur de ta disparition et qu'à cette angoisse affective s'ajoute la crainte d'un désespoir possible si Bousquet et Suarès se quittaient pour toujours en laissant incréée leur œuvre commune.

Je ne suis pas de ton avis quant au tour impersonnel que tu proposes de donner à cette correspondance. Tout d'abord, il n'est pas certain que le résultat en soit bon et publiable : ne sacrifions donc pas le naturel de cet échange à une intention quelle qu'elle soit. D'ailleurs l'intention d'être impersonnel ne supprimerait pas le moi, c'est tout juste si elle le recouvrirait d'une feuille de vigne. Laissons plutôt cette partie honteuse se comporter à sa façon. Nommons ceux que nous avons à nommer, y compris nous-mêmes. Remarque que cela nous épargnerait éventuellement la préface obligatoire, l'embarras de l'ami qui l'aurait à faire et la position un peu ridicule de ceux qui se cachent en le disant. Quant à trouver des sujets, des questions, ou des réponses à des questions non posées, ta lettre m'en fournit déjà tant que j'en suis presque embarrassé. Je ne puis imaginer de meilleur point de départ à ce que nous avons à dire, et, en général, à la connaissance de soi et de l'homme, que la réalité de l'actuel. L'essentiel est dit dans ta lettre peut-être mieux que tu ne l'eusses fait en l'y voulant mettre. À mon tour, en y relevant ce qui ME touche le plus, j'irai à l'essentiel, plus vite que je ne le mettrais dans une série de questions. « Quelle est la fonction de la conscience, du cœur, du cerveau, de la main, dans ce monde invivable de fous homicides ? » Voilà ce que je te demanderais, en termes étudiés et ingénieux. Mais, du fait de se trouver posée, cette question sur les rapports de l'agir et du penser rebondirait dans une abstraction où l'illusion de penser n'aurait pour effet, pendant ce temps, que de nous dispenser d'agir. L'abstraction proviendrait de ce que poser une question c'est déjà s'en abstraire. « Je » pose la question et ceci même m'autorise à n'aller pas plus loin dans les raisons que j'ai de me la poser et que je suis censé rechercher. Pour te rendre concret ce que j'entends, je te dirai que Descartes (qui m'attendrit à la manière dont me touche la première locomotive) ne s'est certainement pas douté du désir intense qu'il avait de se prouver sa pérennité en tant que moi ni du conditionnement de sa pensée par ce désir. « Je pense, donc la pensée est distincte du corps » n'est que le prétexte d'un moi qui, redoutant de n'être point immortel, trouve dans cette peur fondamentale la faculté de tenir pour évidente et objective une constatation purement subjective dont, jusqu'à sa mort, il ne devinera jamais le contenu. Cette constatation est la matérialisation d'un rêve fait de peur et d'avidité (peur de n'être point l'être, avidité de durer). L'épouvante primordiale de la conscience du moi, désemparée, nue, isolée, a la faculté de s'enrober dans l'apparence d'un fait naturel qu'elle se donne l'illusion de constater, l'instrument de la duperie étant l'intellect. Dans cette comédie que se jouent nos secrets désirs, je place en bloc, en vrac et sans vouloir y trouver de nuances ni d'atténuantes, les religions, métaphysiques, éthiques, philosophies, psychologies et idéologies. Ceci pour commencer par mettre tout le monde d'accord sur le fait que nous parlons d'autre chose.

Qu'on lève les bras au ciel sur l'impossibilité d'une telle table rase ! Je sais bien, lorsque tu m'écris : « j'ai compris que ma vie était la vie même de ma blessure avant d'être la mienne et que la route à suivre pour m'éloigner du moi était une conscience profonde de cette catastrophe dont mon instinct de conservation édifiait lentement l'oubli », je sais que tu tiens là un langage de vérité et de connaissance, et que ta pensée, à ce moment-là, engendrée par tout ce qui conditionne une vie mais devenant l'auto-révélation de ce conditionnement, se trouve libre d'être limitée, universelle d'être individuelle. Je sais que cette auto-perception, non du moi (attention à l'embûche), mais du processus vital qui, selon les cas, devient le moi ou sa propre connaissance, je sais qu'elle ne peut jamais se produire avec le secours des religions, métaphysiques, éthiques, philosophies, psychologies ou idéologies, ni avec rien. Et c'est bien cela qui en rend si difficile l'élucidation. Aux yeux de la plupart des personnes, nous pouvons passer pour des rêveurs dès l'instant que nous ne faisons qu'ouvrir les yeux sur la réalité la plus objective qui soit.

Ne nous laissons donc pas tenter par le plaisir de présenter avec méthode cette... comment l'appellerai-je ?... cette connaissance, mais laissons-la se dégager de notre correspondance, de même que le matérialisme dialectique résulte de l'œuvre de Marx plutôt qu'il n'y est défini.

L'extrême difficulté de nous faire entendre, je la mets à l'épreuve tout instant avec ceux de nos amis qui nous aiment le mieux et qui nous témoignent cette affection avec le plus de constance. Je pense à Cassou en ce moment et à plusieurs longues conversations que j'ai eues avec lui au cours de ces derniers dix-huit mois. Je commençai par lui présenter, pour « Europe », un essai qui s'intitulait « L'État c'est eux », dans lequel je m'efforçais de montrer l'impudeur avec laquelle les puissances d'argent, qui sont l'État réel mais non apparent, agissant mais occulte, veulent nous donner à entendre qu'elles sont la Nation. Cette usurpation, fruit de leur expérience de Valmy où l'État émigré fut battu aux cris de Vive la Nation est bien une des farces les plus scandaleuses de notre temps. Bien que Cassou parût assez goûter mon exposé, je le retirai presque aussitôt, par un scrupule qu'il me fût impossible de justifier sans me ranger à ses yeux parmi ceux qui refusent les combats. Mais je m'étais aperçu que si cet essai pouvait, à ma satisfaction, trouver sa place dans un ensemble où j'aurais au préalable bien montré mon point de départ, isolé, il avait tout l'air de se prêter à des combats que je trouve imaginaires. Ce point de départ consiste à vérifier ma propre intelligence : est-elle partisane ou lucide, le simple prétexte de désirs inconscients ou une vision du réel ? Cette question paraît fondamentale ceux qui voient à quel point sont subjectives les pensées qui se sont cru le plus objectives (je t'ai donné l'exemple de Descartes). Mais la perception peut-elle se porter sur la matière même dont elle est faite ?

« Il faut, m'écris-tu, consacrer toutes ses forces à dissoudre le lien tressé entre les faits par l'occasion que nous leur étions de se rapprocher ». Tel est le point de départ dont je parle. Je ne te chicanerai pas, pour le moment, le mot dissoudre bien qu'il ouvre les portes à toutes les tricheries. (Qui se donne comme but de dissoudre ce lien, si ce n'est ce lien sous un nouveau masque et ce nouveau moi, que veut-il sauver ? Cette remarque, tu la formules toi-même à chaque instant et n'est-ce pas là que nous nous retrouvons ?) Or, sans me permettre d'interpréter la pensée de Cassou, je crois que si, pour lui, nous ne sommes, en effet, que l'occasion qu'ont des faits de se rapprocher, il nierait que cette occasion pût se dissoudre par un phénomène d'auto-révélation. Il nous donnerait le choix entre l'action conditionnée partisane et la tour d'ivoire, et c'est bien ce qui arriva à la suite de cet essai retiré, lorsqu'à sa place je lui présentai je ne sais plus quel texte que j'intitulai, je crois, « Introduction à une éthique », où j'eus la naïveté d'employer le mot « objectivité ». Cette tentative donna lieu à une discussion de deux



heures au cours d'un déjeuner tête à tête à Montparnasse, il y a plus d'un an de cela (et qui me donne aujourd'hui l'occasion de maudire mon incapacité de noter une conversation sérieuse, faute de mémoire).

« Tu prétends te pencher sur le monde objectivement, me disait-il à peu près, comme si tu étais autre chose qu'un des éléments du conflit. » « Et toi, disais-je, dans ce combat que tu livres tous les jours, tu abandonnes à chaque tournant du chemin un peu de l'essentiel et tu finis dans une guerre civile où personne ne sait plus pourquoi il se bat. » C'était encore à l'époque où le front populaire se donnait l'illusion de pouvoir réformer l'État. Pour ma part, je n'attendais déjà plus rien d'une lutte politique qui s'épuisait dans des escarmouches quotidiennes faute de miser sur la seule réalité. La vérité à double visage des valeurs éthiques et des faits économiques était constamment trahie sous le prétexte de barricades urgentes à élever contre la poussée du fascisme. En vue d'un succès tactique tout allié provisoire était bon, même l'ennemi de la veille et du lendemain. Luttant pour des fins discordantes, les éléments de cette nouvelle armée n'étaient plus, tels que je les voyais, que les réactions de leurs propres ennemis. Je ne voyais plus ni communistes ni fascistes mais des anti-fascistes et des anti-communistes, ces « anti » n'étant que les opposés des images que chacun se faisait de l'autre, c'est-à-dire des négatifs d'idées abstraites de clichés, d'images immobiles maladroitement composées de mots d'ordre qu'aucune absurdité ne parvenait à démonter. Nous pataignons à un tel point dans le borborygme des « faux patriotiques » que, lorsque je fis remarquer à Cassou l'ingéniosité de l'inconscience qui fit choisir comme mots d'ordre par le fascisme les trois mots les plus propres à assommer l'humain d'un coup : Croire, Obéir, Combattre, il me répondit que tout dépendait de ce que l'on croyait, de à qui l'on obéissait et de pourquoi l'on combattait. J'en fus extrêmement affligé et le lui dis. Je me souviens d'avoir employé les mots « valeurs mortes ». Il me dit que ces valeurs étaient brandies par des hommes bien vivants, armés de mitrailleuses et de bombes et que je pouvais bien les déclarer mortes mais que c'est moi qui le serais le jour où des nazis me tortureraient. Je ne pus en disconvenir. Il me dit qu'il fallait donc, par n'importe quel moyen, empêcher la main-mise matérielle de ces gens — et de ceux des leurs qui sont parmi nous — sur tout ce à quoi nous tenons, ces moyens fussent-ils les compromis les plus hasardeux, et qu'il n'y aurait point de risque à cela car le but historique atteint transformerait à son tour ceux qui nous auraient aidés à l'atteindre, en faisant tomber celles de leurs limitations qui les séparaient de nous. Ce point de vue me sembla trop théorique. Même la peur des tortures physiques est incapable de me persuader de l'efficacité d'une action au cours de laquelle on abandonne ce pour quoi on lutte afin de le sauver. Je suis tout à fait certain que le seul moyen à employer en vue d'une fin est cette fin elle-même, et quelque reconnaissance que j'aie pour ceux qui combattent avec d'autres méthodes, je ne croirai jamais à leur victoire, dût-elle apparemment se produire et m'épargner des tortures. La vie qui résulte du lieu géométrique appelé Suarès n'a de sens que si elle cesse de s'identifier à son conditionnement, non point que le conditionnement puisse cesser, mais l'identification, car c'est l'identification, non le conditionnement qui crée la dualité, ce combat des contraires, dont l'un engendre l'autre et que je trouve stérile. Il me sembla, au cours de cette conversation, que Cassou et moi, conditionnés à peu près d'une même manière, n'étions séparés que de l'image qu'il se faisait de tout ce qui était pour nous unir. Ainsi notre camaraderie se trouvait déchirée par deux réalités différentes ; moi jugeant que son action, faute de s'appuyer sur les valeurs essentielles mais utilisant au jour le jour celles que lui offraient les vicissitudes des combats, ne pouvait, en aucun cas, instaurer finalement ce pour quoi il combattait, mais dont la vertu lui semblait si peu efficace qu'il ne cessait de la secourir par des compromis et des trahisons quotidiennes ; lui considérant mon entêtement comme une matière d'évasion dans une abstraction sans contact avec les contingences. « je veux, disais-je, centrer toutes mes facultés sur une vérité que je n'ai pas assez dite. » « Tu l'as déjà dite, me répondit-il, et cela suffit ; tu es un Rabbi, voilà ce que tu es ; lorsque tu as dit ce que tu voulais dire, tu le recommences ; à la

parabole du palmier tu ajoutes celle du chameau et puis tu en chercheras une autre. » Il avait raison quant au Rabbi et tort quant à l'abstraction. Je ne suis jamais plus accroché à l'actuel que dans l'apparence de l'abstrait et c'est ce point que je tiens encore et encore à montrer, parce qu'il n'y a que cela que je trouve, en fin de compte, utile, et ceci intéresse, mon cher Joë, ta position autant que la mienne. Trop de métaphysiciens et de mystiques ont jeté des malentendus mortels sur le langage de la réalisation humaine pour nous permettre de relâcher notre obstination à demander justice pour elle.

Peut-être, aujourd'hui, les conditions historiques, nous permettent-elles d'éclaircir nos idées. Plusieurs mois s'écoulèrent sur cette conversation avec Cassou, et nous ne la reprîmes que cette année aux vacances de Pâques qui nous réunirent fortuitement à Saint-Raphaël. Je ne veux pas te donner la liste des désillusions et des amertumes, des incertitudes et des hésitations qui l'envahissaient. Elles ne m'appartiennent pas et d'ailleurs sont faites de nuances au cours d'une action qui continue, au jour le jour, à s'associer au « moindre mal » faute de ne franchement s'armer que du « plus grand bien ». « Mais que faire ? » me dit-il. Le Rabbi lui répondit que de même que Joseph chez Pharaon interprétait les rêves et transformait l'économie du pays, nous devons mettre à nu les causes psychologiques du chaos humain et ses causes économiques. Lucidité double, et obstinée dans sa précision : le monde change mais chacun trouve prétexte à ne se point modifier. Soit qu'on refuse de bouger ou qu'on n'accepte de bouger que dans une direction particulière, chacun est un centre de résistance dans le flux mouvant de la vie, chacun n'est qu'une personnification d'idées et d'intérêts, alors qu'en réalité, chacun, Joë, n'est que la vie d'une blessure et l'ignore. Et cet aveuglement psychologique quant à la nature de ce qu'on est, aveugle absolument quant à la nature de ce qu'on voit.

Mais je m'en vais terminer mon petit récit afin de te montrer la curieuse contradiction où tombent les combattants des meilleures causes. Je cherchais l'occasion d'illustrer mon point de vue, lorsqu'elle se présenta sous la forme d'un livre intitulé « *Le Sort du Capitalisme* », par Louis Marlio, que tu as certainement entendu nommer comme un des hommes les plus représentatifs du capitalisme français. J'ai le plaisir de le connaître personnellement et de l'estimer. C'est un homme débonnaire et de bonne volonté, mais qui semble loin de se douter que ses idées sont celles d'une blessure (ou d'un pansement ou d'un calmant), avant d'être les siennes. Il prend la perception dont est susceptible cette personnification pour une vue objective des choses, le rêve d'une plaie qui s'ignore pour la réalité concrète, la protection pour l'expression de la raison. Cette démarche de la pensée et de l'émotion étant celle de chacun (exploiteur ou exploité, puissant ou faible), je me laissai aller — dans une chronique que je proposai à Cassou pour « Europe » à employer le « nous » dans l'expression de mon désir de lucidité. Cassou objecta à cette forme, estimant, lui, voir clair, et nous avec lui, faisant en somme profession d'objectivité, et en même temps de foi en l'absolue vérité de sa cause. Ainsi, d'une part, il se sait et se dit conditionné, d'autre part, il a la certitude que ce conditionnement-là, de ce côté-là de la barricade, entraîne comme conséquence, le privilège d'une lucidité objective ! Cette contradiction est si forte qu'en lisant ceci tu pourrais croire, à un renversement de positions si tu ne savais que cette cristallisation de l'Idée est, depuis que l'homme cherche à prendre contact avec lui-même, la barrière qu'oppose à la vérité la perception de la vérité. En effet, il ne semble pas qu'on ait encore proposé à la pensée de se fondre à la perception sans la représenter. Au lieu d'être le mouvement même de la perception, la pensée s'imagine fonctionner lorsqu'elle manipule des idées à la manière dont un maçon manipule des briques. Mais hélas, aussitôt qu'apparaît l'idée que je m'en fais, la perception s'arrête en admettant même qu'elle ait été authentique. Car chaque idée ou chaque représentation vient se greffer à la blessure-qui-s'ignore, à ce moi qui ne peut s'empêcher de faire que cette perception devienne « ma » perception et l'idée que je m'en fais le déguisement de sa Terreur ou de son avidité. Cet envoûtement n'est jamais en défaut, il nous définit et nous n'en sommes que le jeu, un jeu qui ne consiste qu'à tricher.



Je refis ma chronique pour « Europe » en évitant tout ce qui pouvait distraire le lecteur du sujet que je traitais. Et à propos de cette chronique, je te dirai qu'il ne m'est pas difficile de me rendre compte qu'en mettant le doigt sur la cause de nos conflits économiques et sociaux je m'éloigne des groupements et des partis. J'assistai tout récemment à une réunion pour la défense de la culture présidée par Théodore Dreiser et au cours de laquelle je dus entendre sans broncher que l'U.R.S.S. est une démocratie et Staline un philosophe. Peut-être est-ce vrai, mais peut-être aussi ne l'est-ce point. Ce que j'en puis dire est que des témoignages très dignes d'attention portent à des conclusions contraires et qu'autour des procès de Moscou la voix qui trouva le plus d'accents de vérité fut, à mon avis, celle de Trotsky. Mais sommes-nous des dispensateurs de diplômes ? Aragon qui parlait disait « nous », ce « nous » étant accepté ou subi par des partisans qui n'eussent pas accepté un « nous » qui doutât de la clarté de leur jugement et de l'excellence de leur cause, ou des moyens qu'ils employaient pour la faire triompher. J'éprouvai la gêne d'un imposteur involontaire et appliquai à cette assemblée, le jugement bouffon que Julien Green portait l'autre jour sur quelqu'un qu'il trouvait « profondément frivole ». Alors que j'estimais voir clairement les rouages secrets du capitalisme fonctionner sous les masques des démocraties, alors que je savais leurs chefs les plus pacifistes responsables des guerres et des cruautés que chacun était là pour stigmatiser, chacun, désireux d'avoir, dans la prochaine guerre le plus d'alliés possibles, M. Roosevelt, le roi d'Angleterre ou le Grand Turc, et n'ayant d'autre souci que batailles à livrer, évitait d'entrer dans un examen des causes qui l'eût obligé à condamner ceux dont ils espéraient l'appui. Il n'eût pas été de bon ton, dans cette assemblée, de rendre « les trois grandes démocraties » responsables des crimes des États totalitaires, par leur politique de restriction de la production, et de profit. Je me serais précipité hors de la salle si Cassou ne devait parler. Son allocution fut très belle. Encore une fois j'admire la vivacité de son esprit et le rayonnement de son amour. Mais le Rabbi sortit en bougonnant : Cassou, comme les autres, avait évité la zone dangereuse de la vérité.

Telle est la fin de mon histoire, Joë, que j'ai voulu te rapporter aussi fidèlement que j'ai pu car elle éclaire le centre même de mes préoccupations. De même qu'avec Cassou, je ne cesse avec obstination d'insister sur la nécessité de mettre au point tous les jours, à chaque heure, avec minutie et constance, l'instrument de perception (nous), sans quoi l'action de cet instrument (qui par son adhésion à une idée, à une foi, à un point de vue, à un objet quelconque qui fixe son esprit s'imagine s'être assez mis au point pour agir utilement), est stérile et cruellement frivole, de même, et avec le même entêtement, insisté-je auprès de toi, ainsi que je l'ai toujours fait sur la nécessité de projeter cette vision sur tout ce qui la conditionne. Ce ne sont point là des querelles mais des échanges, destinés dans mon esprit à nous aider à établir entre nous une coopération aussi féconde que possible.

Je t'embrasse bien affectueusement,

Jo

(1953)

*Les semaines passaient. La réponse de Bousquet ne venait toujours pas. « As-tu renoncé à notre projet ? », lui écrivit Suarès. « Non, non, Joë (de Carcassonne, le 3 déc. 38) : Une longue réponse est commencée que tu recevras dans peu de jours. Ta lettre m'a fait plaisir parce qu'elle devance la mienne, et me dit à quel point j'étais attendu : j'en suis au point que je t'avais promis d'atteindre : libéré après trois livres écrits, pris par l'éditeur, distribués en revues, après une nouvelle distribution de mon travail critique et un rythme de travail quotidien imposé enfin à ma vie — appuyé sur l'expulsion violente des 2/3 des habitués de ma chambre.*

*Cela n'a pas été sans mal. J'ai failli mourir en juillet. Et cette menace m'a obligé de mettre de l'ordre*

*dans ma vie : Cette année appartient à l'exploration morale, à la mise au point de tout ce qui nous intéresse. Si le temps n'existe pas pour moi, c'est qu'il est ma chair. Et tu verras ce que j'ai pu soulever.*  
»

*Mais Suarès dut entreprendre un long voyage. Puis ce fut la guerre et la séparation... l'œuvre qui devait se faire ne se trouve, en fin de compte, faite que de ce qui l'avait amorcée.*

*Quant à Cassou, son point de vue est aujourd'hui profondément modifié ; il en sera question dans la « Critique de la Raison Impure ».*

## **Critique de la Raison Impure**

### **La comédie philosophique**

## CHAPITRE I

### HOMMES IMPENSABLES DANS UN MONDE INVIVABLE

Cet ouvrage se propose de constater, d'une façon, accessible au public, la crise où se trouve l'humanité en ce milieu du XXe siècle. Cet état n'a pas encore été établi avec évidence. En effet : les dirigeants sont précisément ceux qui le provoquent, et le public, endoctriné, prend parti.

L'on nous persuade encore que « si vis pace para bellum » n'est pas la guerre, que des pactes défensifs ne sont pas offensifs, que moyens et fins peuvent s'opposer... Si nous avons constaté l'état de démence du troisième Reich, par contre aujourd'hui, à droite comme à gauche, à l'Ouest comme à l'Est, nous souffrons d'une paralysie mentale, d'une atonie psychique, telles qu'il nous faut déployer un effort considérable pour voir les faits les plus évidents. La conscience humaine se débat dans un cauchemar où elle voit nos affaires se précipiter sans contrôle vers une catastrophe dont les causes matérielles échappent à l'observation. Si cette dernière assertion est correcte, si nos problèmes collectifs sont devenus complexes au point que l'esprit humain n'est pas capable de les saisir, nous nous trouvons soit dans un état d'impuissance où il ne nous reste qu'à subir une catastrophe après l'autre jusqu'à la destruction, soit amenés à tenter une critique des fondements même de la raison, de la pensée et du langage.

Les philosophies et les religions ne font qu'enregistrer leur inefficacité. Nous sommes devenus des hommes impensables dans un monde invivable. Or, plus l'échec des philosophes devient évident, plus leur langage se rend incompréhensible. Nous nous souvenons d'un philosophe connu [1] à qui ses amis disaient en ne plaisantant qu'à moitié, qu'il était le seul à se comprendre. L'homme qui se débat dans l'angoisse de la vie quotidienne, se pose d'autres questions que, par exemple, celle-ci, prise au hasard, dans un ouvrage connu de philosophie [2] : *Un être pour qui son être est en question dans son être en tant que cet être est essentiellement une certaine manière de ne pas être un être qu'il pose du même coup comme autre que lui.*

Le public non spécialisé pense avoir le droit de savoir de quoi parle un philosophe, sans que, pour autant, ce philosophe, fasse œuvre de « vulgarisation ». Il pense que seule une certaine simplicité en esprit aura quelque chance d'éclairer le chaos actuel.

Le plus curieux, en ce qui concerne certains de nos meilleurs philosophes et psychologues contemporains est que leur impénétrabilité n'est pas due à la nature de leur philosophie, bien au contraire, mais à la difficulté qu'éprouve une pensée neuve à s'exprimer clairement. Il se trouve, en effet, que nous assistons, depuis quelques années, à un bouleversement de la philosophie, dont fort peu de personnes se rendent compte.

Voici comment Jean Wahl définit ce bouleversement: [3] *Si vous dites : l'homme est dans ce monde, un monde limité par la mort et éprouvé dans l'angoisse; l'homme a une compréhension de lui-même comme essentiellement soucieux, courbé sur sa solitude dans l'horizon de la temporalité, nous*

---

1 Léon Brunschvicg.

2 J.-P. Sartre : « *L'Être et le Néant* », p. 222.

3 Jean Wahl : « *Petite Histoire de l'Existentialisme* », p. 58/59.

*reconnaissons immédiatement les accents de la philosophie heideggerienne... [1] Si vous dites : je suis une substance pensante comme Descartes l'a dit, ou, les choses réelles sont des idées, comme l'a dit Platon, ou, le Je accompagne toutes nos représentations, comme l'a dit Kant, nous nous mouvons dans une sphère qui n'est plus celle de la philosophie de l'existence.*

Plus loin [2] Jean Wahl écrit : ... nous prenons conscience... de tout un mouvement qui remet en question les concepts philosophiques... en même temps que l'on nous fait éprouver plus fortement que jamais notre union avec le monde. En ce sens nous assistons et participons au début d'un nouveau mode de philosopher.

Le public participe, bien que d'une façon presque inconsciente, à cette révolution dans la façon de penser. Il vit quotidiennement et se comporte comme s'il avait constaté que de très grands philosophes, de Platon à Hegel, en passant par Thomas d'Aquin et Descartes, ont pensé faux. Pourtant le prestige de la philosophie abstraite, de la métaphysique, de la théologie est encore puissant. Les « idées » étant abandonnées parce qu'inopérantes, leur emprise psychologique demeure, avec la cause profonde qui les avait engendrées. Voilà pourquoi, la nouvelle philosophie, ayant aujourd'hui à sa disposition la documentation complète de la pensée humaine à travers les âges et les continents, en ayant fait le tour, se trouve amenée à distinguer le connaissable de l'inconnaissable, et à rejeter comme étant sans valeur toute spéculation sur l'inconnaissable, que celui-ci s'appelle « concept », « avenir » ou « Dieu ». Cette critique comporte l'examen des rapports qui existent en fait entre la connaissance de soi et la connaissance de l'Univers. Sur ce dernier point, des hommes de science comme Einstein ou de Broglie ont, dans plusieurs ouvrages, donné au public des indications que l'on aurait tort de négliger, en s'imaginant qu'elles sont trop difficiles à saisir. Certaines notions s'en dégagent, qui sont nécessaires, suffisantes et simples. Elles contribuent pour une bonne part à la révolution de la pensée dont nous constatons partout le besoin. La philosophie nouvelle remet en mouvement, non pas la pensée [3], mais la psyché, le moi. En somme, elle parvient à la conception d'une Connaissance qui ne s'exprime pas par la pensée, mais par le comportement.

Si la crise était réellement constatée l'on ne chercherait pas à la résoudre au moyen de ses propres causes. Ces causes, dont on veut se persuader qu'elles sont matérielles (non psychologiques) échappent nécessairement à l'observation, en tant que faits concrets, car nos sociétés sont devenues si complexes et si interdépendantes, que toute action basée sur une idée y provoque des répercussions imprévisibles, infinies, dans les domaines les plus inattendus. Ce manque de concordance entre l'idée et son effet est une décomposition, un effritement social. Une civilisation à ses débuts construit, produit, organise, accumule des réserves. Mais depuis plusieurs décades nous sommes entraînés à accepter comme un fait inévitable la destruction des matières premières en vue de maintenir leurs prix et la guerre comme moyen de résoudre ce que l'on appelle la « surproduction » industrielle. De telles erreurs de jugement résultent d'un des dogmes les plus nécessaires à nos psychés : le bénéfice, ou salut personnel. L'importance de ce dogme dans tous les registres de nos consciences, nous a conduits à l'idée de défendre jusqu'à la destruction du genre humain, une civilisation qui tourne le dos à tout ce qui la définit. À cet effet, l'armement verbal précède et accompagne l'autre. Son arsenal se compose de mots

---

1 Heidegger est considéré par les philosophes comme un des principaux promoteurs de la philosophie de l'existence.

2 Ouvrage cité, p. 62.

3 La critique que fait Julien Benda du « mobilisme » de la pensée; dans « *De Quelques Constantes de l'Esprit Humain* » nous semble valable.

qui n'ont pas de contenu concret, mais dont l'action psychologique est un des facteurs les plus virulents de nos catastrophes. La première utilité de mots tels que « nationalisme » est de masquer le fait qu'il n'y a pas de compétence, qu'il n'y a pas de sécurité, qu'il n'y a pas de liberté. Ce sont là trois inventions de l'esprit, trois « catégories » : en langage philosophique, trois « concepts de l'entendement pur », trois abstractions qui n'ont pas de base concrète. Les objets qu'elles désignent n'existant pas et ne pouvant pas exister, ces « idées » sont fausses, donc nuisibles.

Il n'y a pas de compétence possible. Jusqu'à des époques récentes – jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle – de grands esprits, des philosophes, pouvaient se vanter de posséder la somme des connaissances humaines. Quel est, aujourd'hui, le chimiste, le sociologue, l'économiste, etc., etc., qui puisse être au courant de tout ce qui concerne sa spécialité, quelque restreinte qu'elle soit ? Cette situation est aggravée du fait que la recherche scientifique, les bureaux de statistique, les services d'information politique, sont partout secrets. Notre époque dite d'« information » est impénétrable. Dans cette conjoncture, les hommes qui assument des charges de responsabilité sont constamment occupés à chercher l'impossible coïncidence de leur expérience et d'un monde qui va trop vite. Leur attitude est donc nécessairement théorique, basée sur des « idées » préconçues. Les uns sont marxistes d'abord, techniciens ensuite, les autres sont d'abord anti-marxistes, et agissent en conséquence. Les uns et les autres, faute de reconnaître qu'ils ne peuvent pas – qu'ils ne pourront jamais – rattraper les événements, prétendent les façonner. Et leurs idées étant nécessairement périmées, la catastrophe est inévitable.

Or, s'il n'y a pas de compétence suffisante chez les compétents, il n'y en a pas, à plus forte raison, chez les peuples pris en masse. Sur quoi donc prétend-on leur faire croire qu'ils se gouvernent eux-mêmes ?

Il n'y a donc pas de démocratie et il ne peut pas y en avoir. Le mot « démocratie » doit rejoindre le vocabulaire des « concepts purs », des chimères.

Et il n'y a pas de sécurité. Cela est évident pour chaque individu, puisqu'il ne sait pas s'il vivra jusqu'à la fin de la journée en cours. Mais on est à la poursuite d'une sécurité collective, d'une garantie de survie pour l'espèce humaine. Est-il nécessaire de montrer qu'à cet effet, l'on a inventé des armes capables de détruire l'espèce humaine ? Et cette absurdité résulte de l'incompétence forcée, car ceux qui, d'un côté et de l'autre, appuient la sécurité collective de centaines de millions d'êtres humains sur la force, évaluent à tâtons le degré de vulnérabilité de leurs ennemis, mais ignorent le leur, ne connaissant pas les armes qui les frapperaient.

Et il n'y a pas de liberté. À l'intérieur de l'État sous la juridiction duquel il vit, aucun individu au monde n'est libre d'agir contre cet État. Quant à savoir « qui » sont les États (et donc comment on devrait s'y prendre pour les combattre), les analyses que l'on a tentées pour percer ces entités sont périmées. Même celle, si pénétrante de Lénine [1] selon laquelle l'État est la personnification d'une minorité au pouvoir, ne correspond plus au fait, aux yeux de ceux qui se proclament ses propres disciples. Selon Lénine, le Communisme devait entraîner la disparition de l'État. Un État « majoritaire » (bolchévik) était, pour Lénine, une contradiction de termes.

En vérité, l'on ne sait pas « qui » sont les États, et l'on ne sait pas « qui » est au pouvoir. Et il est impossible de le savoir, car la complexité de nos sociétés échappe à l'analyse. Il arrive qu'un certain pouvoir soit détenu par une minorité bien organisée (comme dans des Sociétés Anonymes où 10 % des

---

1 Lénine : « *L'État et la Révolution* ». – « *La Maladie Infantile du Communisme* ».

actions en une seule main suffisent parfois à les contrôler) et il arrive qu'une majorité s'impose. Mais il arrive aussi que des majorités ne représentent que des minorités, comme à l'O.N.U. où vingt petits États ne représentant à peu près personne, disposent chacun d'une voix.

Ainsi, non seulement n'y a-t-il pas de liberté, mais il est impossible de savoir au bénéfice de qui s'exercent les contraintes. De même qu'il suffit d'un revolver entre les mains d'un fanatique pour abattre un Gandhi, le pouvoir est parfois exercé par ceux qui n'en ont pas.

Nous sommes en réalité menés par la résultante aveugle de forces chaotiques en présence, qui échappent non seulement au contrôle, mais à toute idée que l'on voudrait s'en faire. Une catastrophe majeure devient inévitable, et celui que l'on appelle « l'homme de la rue » la sent, tel qu'il se connaît et se comprend, dans sa condition angoissée, limité entre la naissance et la mort. Les « idées » n'ont plus cours chez lui. Les « concepts », les produits de la « pensée pure », il les sait débrayés du réel. Et c'est ici que vient le distraire, le consoler, l'emporter quand même hors du réel, la Comédie Psychologique aux mots vides, de ceux à qui ce désordre semble convenir (parce qu'ils s'enrichissent et jouissent, en attendant le Déluge). Le « nationalisme » est une inflation du pauvre « homme de la rue ». Lui qui n'est rien, se sent, grâce à ce concept, chargé d'émotion, enflé, remonté, prêt à tuer et à se faire tuer. Instrument de cette « crise » que l'on crée à toutes les heures au moyen des « solutions » que l'on s'efforce d'y apporter, l'« homme de la rue » est entré éveillé dans un monde de cauchemar. Ce fait, dont la cause est psychologique, se traduit paradoxalement en sa conscience par des valeurs uniquement matérielles et sensorielles. Les lumières, les bruits, les spectacles des grandes villes prennent sur lui la revanche du réel délaissé. Le réel est son besoin naturel de se nourrir, de se loger, de se vêtir. Dans l'état actuel de la production et de la technique (le globe terrestre et l'atome étant conquis), ce besoin n'est plus un problème. Le problème est la parole.

Les causes de la crise sont les nombreuses idées que l'on s'en fait. L'idée s'exprime par le mot ; le mot est une image ; l'image est fautive. L'image en « isme » et celle en « anti-isme », au nom desquelles on se détruit n'ont rien de commun avec les faits tels qu'ils sont. Elles sont engendrées par le besoin inné qu'a l'homme (dans l'état d'ignorance où il se trouve en ce qui concerne son être profond) de s'expliquer lui-même à lui-même, d'expliquer le monde et de se construire une image de l'univers. Ces images, qu'elles soient brahmaniques, bouddhistes, matérialistes, juives, chrétiennes, islamiques, nationalistes, raciales, économiques ou rationalistes, groupent autour d'elles des ensembles d'images qui constituent des mythologies, dont le caractère fabuleux façonne nos psychologies primitives, celles de nos « élites » comprises. Ces mythologies sont si nombreuses, contradictoires et conditionnées que leur caractère subjectif est évident. Cette simple constatation devrait suffire pour projeter dans ce choc une lueur de bon sens. Mais l'ascendant des traditions religieuses et philosophiques est surprenant. Écrivant au sujet de « l'âme des primitifs », un professeur de philosophie [1], faisant un tableau rétrospectif des premières ébauches de la science et de la philosophie, relève que ... *dans cet effort collectif, le rôle de la réflexion personnelle est imperceptible. La pensée se bornera, longtemps (ajoute-t-il) à interpréter, à commenter le Mythe, qui constitue « l'ornière profonde », où se déroule toute la vie de l'esprit. Cependant, peu à peu, les Mythes s'opposeront les uns aux autres : leur prolifération variée, en un même peuple, leur diversité frappante entre les peuples que confrontent les migrations ou les conquêtes, feront sentir toute l'imperfection de ces récits...* La lucidité de ce professeur, à l'instant même où, croyant parler des primitifs, il décrit notre époque, est évidemment mise en échec du fait qu'il qualifie le « isme » auquel il croit, non pas de Mythe, mais de Vérité révélée ou conçue.

---

1 Pierre Ducassé : « *Les Grandes Philosophies* ».



Ainsi, sous-jacente aux images, aux idées, que les uns et les autres se font de la société, des rapports entre l'individu et la collectivité, se trouve le besoin, jugé depuis des temps immémoriaux, légitime et nécessaire, moral et spirituel, d'expliquer le monde et de s'en faire une image, de connaître l'inconnaissable.

Ce besoin, les mathématiques et la physique d'une part, la critique de la raison d'autre part, nous apprennent aujourd'hui qu'il ne sera jamais satisfait. Telle est la conclusion de millénaires de recherches. Entre l'impénétrable et le pénétrable, entre l'infini et le nombre, entre le continu et le discontinu, entre lui-même et sa pensée, entre son existence et sa vie, l'homme devra instaurer des rapports nouveaux.

*Le développement de nos connaissances expérimentales, auquel s'ajoute la recherche d'une conception théorique unifiée comprenant toutes les données empiriques, nous a conduits à une situation caractérisée – en dépit de tous succès – à une incertitude concernant le choix des concepts théoriques de base,* écrit Einstein. [1]

Dès le début de ce siècle, le « microcosme » et le « macrocosme » : le monde des atomes et celui des espaces interstellaires subissaient deux assauts prodigieux, qui allaient à la fois nous faire découvrir des lois cosmiques essentielles et mettre définitivement en déroute les idées logiques, rationnelles, « mécanistes » de l'univers, qui s'évertuaient aux « pourquoi » et aux « comment » de la connaissance objective. Des expressions telles que « la nature ultime des choses » ; ou « le constituant universel des choses », de Platon ; ou « la loi suprême de l'harmonie discontinue », de Pythagore ; ou « l'être un, continu et immobile », de Parménide ; ou « les semences de toutes choses », d'Anaxagore ; ou « la nature des choses matérielles » dont Descartes proclamait l'évidence ; ou « l'activité unifiante de l'esprit » qui, selon Kant « impose ses conditions aux phénomènes », etc., etc. ; bref toutes les spéculations des philosophes devaient aller rejoindre les archives des pensées sans contenu.

Ces deux assauts furent, pour les atomes la théorie des quanta et pour le cosmos, celle de la relativité.

Dès 1900, Max Planck en vue d'établir la quantité d'énergie rayonnante émise par des corps chauffés à différentes températures, fut amené à l'exprimer par une équation, sur des bases purement théoriques (le « mécanisme » de ce phénomène était, et est toujours inconnu). D'après cette équation, l'énergie rayonnante est l'émission d'un courant « discontinu » de petites portions dénommées « quanta », dont chacune transporte une quantité d'énergie égale à sa fréquence, multipliée par une « constante ». Cette constante est un nombre, que voici : Énergie / Fréquence = 0,000000000000000000000000000000006624 [2] et ce nombre, constant à lui-même, est inexplicable. (Cette équation exprime une quantité d'énergie, considérée indivisible dans l'état actuel de nos connaissances : l'énergie impliquée dans une révolution d'un électron dans son orbite minimum autour du noyau d'hydrogène.)

S'emparant de cette équation, Einstein, en 1905, postula (nous traduisons Barnett de l'anglais) *que toutes les formes d'énergie rayonnante – lumière, chaleur, rayons X – voyagent en fait, à travers l'espace, en « quanta » séparés et discontinus.* Cette conception fut la base d'expériences sur le phénomène photoélectrique : des rayons de lumière, projetés sur une plaque de métal, sont transformés

---

1 Dans sa préface à l'ouvrage de Lincoln Barnett : « *The Universe and Dr Einstein* ».

2 Exprimé dans le système C.G.S. (centimètre-gramme-seconde).

par celle-ci en une pluie d'« électrons ». Ce fut la découverte des « photons », ou particules d'énergie lumineuse. Au début, ces photons furent conçus à l'image de petites boules.

Toutefois, un autre phénomène lumineux, la diffraction (la déviation de la lumière sur les bords d'un corps opaque), n'obéit aucunement à la théorie des quanta. Il fallut admettre un phénomène double, d'ondes continues et de vibrations discontinues. Ce fut L. de Broglie qui, en 1925, proposa de concilier cette dualité en concevant les électrons, non plus comme des boules, dures et élastiques, mais comme des systèmes d'ondes. Cette étape fut, peut-être, pour l'esprit humain, la pulvérisation du dernier élément « stable » sur lequel il espérait asseoir l'univers : l'élément ultime de « matière », occupant un espace déterminé, avec un volume établi, avait disparu. L'électron ondulatoire échappait à toute conception spatiale. À la suite de L. de Broglie, le physicien viennois Schrödinger et les Américains Davisson et Germer, établirent, mathématiquement et expérimentalement, les bases d'une « mécanique ondulatoire », où des « vagues de matière » et des « particules de lumière » mettent si bien en échec toutes les représentations rationnelles des phénomènes, qu'abandonnant ces représentations, l'on en est arrivé à étudier le comportement des électrons en fonction de statistiques de probabilité. Il y a là une indétermination qui n'est pas due à l'imperfection de l'observation, mais au fait que celle-ci affecte le phénomène observé : l'électron étant plus « petit » qu'une onde lumineuse, sa vitesse, donc sa « position », sont modifiées par elle.

À son tour, la théorie de la Relativité dissipe toutes les images que nous essayons de concevoir des espaces cosmiques.

Les célèbres expériences de Michelson et Morley, dès 1881, démontrèrent l'inexistence du « milieu » cosmique – que l'on avait appelé « éther » – au sein duquel les astres étaient censés se déplacer, et grâce auquel la lumière était, pensait-on, transmise ... *je désire que vous pensiez que la lumière n'est autre chose, dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement, ou une action fort prompte et fort vive, qui passe vers nos yeux par l'entremise de l'air et des autres corps transparents, en même façon que le mouvement ou la résistance des corps que rencontre cet aveugle, passe vers sa main, par l'entremise de son bâton...* Cette logique, ainsi exprimée par Descartes, était mise en déroute, ainsi qu'une autre notion, tenue pour indispensable à l'esprit, celle que la vitesse d'un corps doit forcément paraître plus petite ou plus grande selon que l'observateur se déplace dans le même sens que lui ou en sens inverse : la vitesse de la lumière est toujours la même, soit que l'observateur reçoive le rayon lumineux dans le sens du mouvement de la terre, soit qu'il la reçoive dans le sens inverse. Il fallait en conclure que si l'« éther » existe, la vitesse de la terre par rapport à lui est zéro.

En vérité, le « milieu » dans lequel les astres étaient censés évoluer, était, pour les philosophes, l'allégorie grâce à laquelle ils se représentaient une des notions les plus nécessaires à la raison : l'espace absolu. Or, la théorie de la Relativité, démontrée par l'expérience, a révélé qu'il n'y a ni espace absolu, ni temps absolu. Il n'existe pas d'« intervalle de temps », de « laps de durée », indépendamment de leur système de référence. Le temps, n'étant qu'une des dimensions (une des quatre dimensions) d'un système de références, n'a de réalité physique qu'en fonction des événements qui s'y produisent. Deux horloges identiques, mais attachées à des systèmes différents, marqueraient des heures de durées différentes. Et si l'on pouvait faire voyager une horloge sur un rayon de lumière, elle marquerait qu'un voyage de millions d'années a eu une durée nulle, si toutefois cette horloge, dont le volume serait réduit à zéro, pouvait encore marquer l'heure. Les mots « à un moment donné de l'Univers » ne correspondent à aucune réalité. Il n'existe pas, dans l'Univers, « un moment » que l'on puisse penser.

L'antique recherche de la « réalité absolue » d'un objet révèle ainsi la nature imaginative, illusoire, des mots « réalité » et « absolu ». L'objet, tel que nous le voyons, a une masse, et cette masse, propriété fondamentale de ce qu'en termes simples et courants, on appelle « matière » n'est pas autre chose qu'une « résistance à un changement de vitesse ». Ainsi, paradoxalement, si un objet se trouvait entraîné à une vitesse de plus en plus grande, tendant vers celle de la lumière, il deviendrait de plus en plus petit, et sa masse deviendrait de plus en plus grande. Cette loi a été vérifiée et mise en application depuis fort longtemps. Les électrons et les particules « bêta » émis par des noyaux de substances radioactives atteignent une vitesse égale à 99 % de celle de la lumière. Ces particules ont une « masse » considérable, qui n'est autre que de l'« énergie ». Il en résulte que la plus grande énergie possible est la plus grande masse possible, et le minimum de matière possible. L'énergie est une condensation, en mouvement, de matière, et la matière une résistance au mouvement de l'énergie. Il n'y a là aucune différence d'essence, mais des rapports inversés, au sein d'un « continuum » espace-temps. La théorie de la Relativité ne prétend pas expliquer « pourquoi » cet Univers existe ni pourquoi il existe ainsi fait, mais se borne à en décrire les propriétés. Toutefois, dit Lincoln Barnett, *on aurait tort de penser que la théorie de la gravitation de Einstein ne concerne que la forme, et non l'essence de l'Univers. Elle repose sur des notions dont l'importance cosmique est considérable. La plus remarquable est que l'univers n'est pas un édifice rigide et immuable où de la matière indépendante est contenue dans un espace et un temps indépendants, mais, au contraire, un continuum amorphe, plastique et variable, sans architecture établie, et constamment sujet à des changements et à des déformations.*

La pensée a une tendance à oublier que les bases de la géométrie euclidienne sont purement sensorielles. *Il est maintenant démontré que cette géométrie est erronée en ce qui concerne les champs de gravitation : Les rayons de lumière ne voyagent pas en lignes droites, lorsqu'ils passent à travers un champ de gravitation, car la géométrie de ce champ est telle, qu'elle ne contient pas de lignes droites ; le chemin le plus court que peut y emprunter la lumière est une courbe, rigoureusement déterminée par la structure géométrique du champ. Puisque la structure du champ magnétique est façonnée par la masse et la vitesse du corps en gravitation (étoile, lune ou planète), il s'ensuit que la structure géométrique de l'univers dans son ensemble, reçoit sa forme du total de son contenu matériel. Pour chaque concentration de matière dans l'univers, il y a une déformation correspondante du continuum espace-temps. Chaque corps céleste, chaque galaxie, crée des irrégularités locales de l'espace-temps, semblables aux agitations de l'eau autour des îles. Plus la concentration de matière est grande, plus est grande la courbure de l'espace-temps qui en résulte. Et l'effet total de cette loi est une courbure totale de tout le continuum espace-temps : les déformations combinées, produites par toutes les masses non évaluées de matière, dans l'univers, font que le continuum se replie sur lui-même en une grande courbe cosmique.* Ainsi l'univers est non-euclidien et fini. Lincoln Barnett, s'appuyant sur des calculs de Edwin Hubble (de l'Observatoire du Mont Wilson) sur la densité approximative de la matière dans l'univers, évalue que celui-ci a un rayon d'environ 35 milliards d'années-lumière. Ce qui, toutefois, complique la question d'une façon inextricable est que l'univers est en expansion. On peut même dire qu'il éclate, qu'il est en état d'explosion. En effet, toutes les galaxies s'éloignent de nous à une vitesse d'autant plus considérable, qu'elles sont plus distantes de nous. Celles qui, par rapport à nous, se trouvent à une distance de 250 millions d'années-lumière s'éloignent de nous à la vitesse d'environ 40.000 km à la seconde, soit le 1 / 7 de la vitesse de la lumière. Toutes les galaxies, sans exception, s'éloignent les unes des autres à des vitesses fantastiques. Selon Lincoln Barnett, cet éclatement a commencé il y a environ 2 milliards d'années. Si la courbure de l'univers est fonction de la quantité de matière qui s'y trouve, son expansion prouverait que la matière est en voie de dissolution. Par ailleurs, *le rythme auquel le processus thermonucléaire à l'intérieur des étoiles transforme la matière en radiation permet aux astronomes d'évaluer, avec assez d'assurance, la durée d'une vie d'étoile, et l'âge moyen auquel ils sont*

*parvenus, pour la plupart des étoiles visibles à notre firmament est de 2 milliards d'années. Ce chiffre coïncide d'une façon frappante avec celui obtenu par le calcul de densité de l'univers. Une troisième confirmation de ce chiffre est donnée par l'âge attribué à l'uranium sur notre planète : 2 milliards d'années.*

*L'univers se forme-t-il pour se défaire et se refaire ensuite, en des cycles de « création » et d'« incréation », dont le rythme et l'ampleur échappent à nos imaginations ? Même, dit Lincoln Barnett, si l'on acceptait l'idée d'un univers immortel, au sein duquel le soleil et la terre et les étoiles géantes sont relativement des nouveaux venus, le problème initial, celui de l'origine demeure... « quelque chose » était en existence, soit des neutrons en liberté, ou un quanta d'énergie, ou simplement l'impénétrable « substance cosmique » ou « essence cosmique », d'où l'univers aux espèces innombrables a été tiré...*

*Dans l'évolution de la pensée scientifique, conclut Lincoln Barnett, un fait ressort d'une façon impressionnante : il n'y a pas de mystère du monde physique qui n'indique un mystère au delà de lui. Toutes les voies de l'intellect, toutes celles de la théorie et de la conjecture mènent, en fin de compte, à un abîme que l'ingéniosité humaine ne peut franchir. Car l'homme est enchaîné par la condition même de son être, par son conditionnement dans la nature. Plus il élargit son horizon, plus clairement il reconnaît le fait qu'exprime le physicien Niels Bohr lorsqu'il dit : « Nous sommes à la fois spectateurs et acteurs du grand drame de l'existence ». L'homme est ainsi, pour lui-même, son plus grand mystère. Il ne comprend pas le vaste univers voilé dans lequel il a été projeté, pour la simple raison qu'il ne se comprend pas lui-même. Il comprend mal son processus physiologique, et encore moins la capacité qu'il a de percevoir le monde qui l'entoure, de raisonner et de rêver. Et, moins que tout le reste, comprend-il sa faculté la plus noble et la plus mystérieuse : sa capacité de se transcender lui-même et de se percevoir dans l'acte de perception.*

Cette admirable conclusion de l'homme de science met un point final aux « révélations » que des esprits superficiels, se proclamant « matérialistes » ou « empiriques » attendaient de la science. Et un point final, aussi aux images mythiques, en lesquelles des esprits se disant « religieux » transforment l'impensable en divinités.

Parvenu à ces constatations, l'esprit humain est contraint de s'arrêter, pour une raison évidente à elle-même : notre raison est l'expression d'une dissociation subjective, que nous appelons espace et durée, qui nous apparaissent comme étant de nature différente, et qui, de ce fait, sont irrémédiablement absurdes. Absurdes, parce que ces notions distinctes d'espace et de durée, les seules que nous puissions concevoir, sont, en fait, inconcevables : inconcevable, un espace qui finit, au delà duquel il n'y a rien ; inconcevable, un espace qui ne finit jamais, jamais ; inconcevable, une durée qui a commencé un jour (qu'existait-il « avant » ?) et qui finira un jour (qu'existera-t-il « après » ?) ; inconcevable, une durée qui a toujours existé, qui existera toujours. Dans les limites absurdes de ses impensables échelles de Jacob qui ne peuvent commencer ni finir, ni ne pas commencer et finir, notre esprit déblaye les quelques échelons de nos journées (de notre naissance à notre mort) et de nos espaces (visibles et imaginaires) et se construit un petit refuge « logique », basé sur des « principes » qui n'existent pas : le « principe d'identité » ( $A = A$ ) présuppose un élément A, constatable, définissable, existant en soi, en un certain lieu, à un certain moment ; le « principe de causalité » (tout effet provient d'une cause) présuppose l'existence objective, en soi, de la durée.

Percevoir cet absurde, c'est s'arrêter à son seuil. Si notre esprit est ainsi fait que le pensable est nécessairement impensable par essence, mais si nous ne possédons pour tout instrument que cette

pensée limitée, le choix ne s'offre pas à nous de nous en servir ou de nous en servir point, mais de lui assigner ses limites ou de nous lancer dans les extravagances des religions, des théologies, des philosophies, qui consistent à « penser » l'impensable, à « connaître » l'inconnaissable, à « expliquer » l' inexplicable.

## CHAPITRE II

### LA SOLENNELLE DUPERIE DES MOTS SANS CONTENU

Ayant fait le tour de ses limites, l'esprit humain est contraint de s'arrêter, non point parce qu'il est paralysé, mais afin de ne pas débrayer. Si le temps n'existe pas, rien ne se « produit », il n'y a pas d'« événements » : tout « est ». Mais si je reconnais que, pour mon esprit, le temps existe, il sera plus raisonnable – et plus profitable mille fois – de constater que, pour moi, seul l'« événement » existe, que rien n'« est ». Alors, abandonnant les vaines questions, les « pourquoi » et les « comment » en ce qui concerne l'intemporel (mot qui n'a pas de sens pour ma raison), car toutes ces questions seront fatalement d'ordre temporel, donc absurdes, donc absurdes mes réponses, je satisferai ma raison là où elle se trouve. Peut-être aurai-je ainsi une possibilité de savoir de quoi elle est faite et pourquoi elle ne peut exister que sur des « principes » dont elle constate elle-même l'absurdité. Et avant toute chose, je ne me paierai pas de mots. Individu misérable, angoissé, conditionné ; incapable de constater le monde collectif où je suis immergé, car il est trop complexe ; incapable de me représenter l'univers dont je fais partie car j'ai appris que toute représentation est rêverie ; que me reste-t-il, si ce n'est penser le pensable, connaître le connaissable, expliquer l'explicable ? Et si cette résolution est celle du bon sens, il me faudra tourner le dos aux Révélation, aux religions, aux théologies, aux philosophies, à tout ce que l'homme a accumulé au cours de son histoire, en vue de traduire, (de trahir) l'impensable.

Il s'est persuadé qu'au « commencement est la parole » et que la parole est créatrice de la chose. Notre esprit a une faculté d'abstraction. Abstraire c'est extraire par la pensée un élément d'une relation et lui accorder une existence indépendante de cette relation. Cette existence, de ce fait, devient ce que l'on appelle une « idée ». Cette idée, généralisée, est ce que les philosophes appellent un « concept ». Les concepts, donc, existent : on ne saurait nier leur existence en tant que concepts. Mais ce fait est-il une preuve que le concept se rapporte à quelque chose qui existe ? Platon l'affirme à sa façon, Descartes l'affirme aussi. Des philosophies si nombreuses, si vénérables, si impressionnantes par leurs savants jargons se sont installées sur des affirmations de cet ordre, que le public, en dépit des observations que le bon sens de chacun est à même de faire, en est en quelque sorte hypnotisé. Or, tandis que la philosophie contemporaine a, depuis longtemps, abandonné ces voies sans issues, l'enseignement officiel persiste dans un point de vue scolastique, qui consiste à établir un accord entre la « révélation » (religieuse, dite intuitive) et une raison basée sur la pratique des syllogismes. Afin de créer à cet effet un centre d'animation cérébrale, ces professeurs, passant d'Aristote à Thomas d'Aquin, à Descartes, à Épicure, à Plotin, à Kant, à Schopenhauer, suscitent des critiques et des controverses dont l'effet est de circonscrire la pensée dans un champ commun de religion désaffectée.

Ce scandale est en tous points semblable à celui de l'École des Beaux-Arts, lorsqu'au cours de plusieurs décades elle s'obstina à enseigner l'art académique et à ignorer la renaissance artistique marquée, à ces débuts, par les impressionnistes, plus tard par les cubistes. La circonstance aggravante, à charge de la philosophie officielle, est que les idées fausses sont plus dangereuses que la mauvaise peinture. Elles se répandent sous le couvert de mots dont le sens généralisé désigne d'une façon vague un certain conformisme de bon ton. Tel est le mot « cartésien ». Le Français se dit volontiers « cartésien ». Pour le Français, être « cartésien » c'est ne se servir que de sa raison ; c'est ne tenir pour vrai que ce qui est évident et clair ; c'est même posséder une méthode pour penser juste. À l'appui de ce mythe, les manuels officiels, tout en constatant (forcément) que la pensée de Descartes n'a plus cours, proclament que sa « façon de penser » demeure. Pourtant, dès Newton, Descartes tombait. *Un siècle ne s'est donc*



*pas écoulé sans que les détails de la doctrine cartésienne aient péri. Mais si ces détails sont tombés, son esprit a survécu. On l'a maintes fois répété : Descartes a été le père de la philosophie moderne. Il a compris mieux que personne la nécessité de l'affranchir dans la recherche, de toutes les autorités et de ne se fonder que sur les évidences de la raison, le calcul et l'expérience [1].*

Rien n'est plus artificieux que cet exposé. Car si « dans la recherche » Descartes a cherché à s'affranchir, il a, à son « départ », expressément affirmé ne s'affranchir point, ne pas vouloir s'affranchir. Quant à ce « père » de la philosophie moderne, *n'est-ce pas beaucoup...* ajoute M. Cresson *d'avoir su écrire en précurseur « le monde n'est qu'un problème de mécanique » ?* Ainsi, en 1950, alors que depuis un demi-siècle, la science a été obligée de rejeter comme étant une simple « idée », sans base réelle, la notion mécaniste du monde, le professorat officiel ne le sait pas. Il s'en tient évidemment encore aux notions d'étendue en soi et de mouvement en soi.

M. Cresson, plus cartésien que Descartes, confond point d'arrivée et point de départ : *Il (Descartes) a dégagé cette vérité incontestable : la première de nos certitudes est celle que nous avons de l'existence de notre propre esprit [2].* Dans un passage précédent : *Ne faut-il pas répéter avec Montaigne : « Que sais-je ? » et douter de tout ?* se demande cet auteur. Et il ajoute : *C'est à ce moment dramatique de sa doctrine que Descartes découvre une première vérité certaine et absolue. Cette vérité, c'est l'inoubliable « Cogito ergo sum », « je pense donc je suis » [3].* Et, plus loin [4] *« Je pense donc je suis » ; cette proposition est à l'abri de tous les sophismes des sceptiques. Elle fournit un dogmatisme cartésien une base inébranlable.*

On appelle sophisme un argument apparemment concluant mais, en fait, illusoire. Notons, tout d'abord, que cet auteur accepte, des sceptiques, la définition tendancieuse de Descartes : « les sceptiques qui ne doutent que pour douter et affectent d'être toujours irrésolus » [5]. En vérité, le sceptique est, tout court, celui qui doute. Or, l'affirmation de M. Cresson, selon laquelle le « cogito » est une « première » vérité est contraire à ce qu'en dit Descartes lui-même, encore qu'elle soit devenue, à la suite d'on ne sait quel escamotage, non l'« arrivée » qu'elle était, mais un « départ »... *Lorsque j'ai dit que cette proposition : « Je pense, donc je suis », est la première et la plus certaine qui se présente à celui qui conduit ses pensées par ordre je n'ai pas pour cela nié qu'il me fallût savoir auparavant ce que c'est que pensée, certitude, existence, et que pour penser il faut être, et autres choses semblables ; mais à cause que ce sont là des notions si simples que d'elles-mêmes elles ne nous font avoir la connaissance d'aucune chose qui existe, je n'ai pas jugé qu'on ne dût faire ici aucun dénombrement [6].*

Rien n'est plus clair que ce texte : Descartes déclare que, pour chacun, la « pensée », la « certitude », l'« existence », la notion que « pour penser il faut être », et mille autres idées, si nombreuses qu'on ne peut pas en faire le dénombrement, sont connues de façon si immédiates et si évidentes par la conscience, qu'il n'est même pas utile d'en parler. Or, il se trouve que l'être, la pensée, la certitude, l'existence, sont, au contraire, l'objet de toutes les philosophies, de toutes les religions et que ces mots (ces idées, ces

---

1 *Descartes, sa vie, son œuvre, sa philosophie*, par André Cresson, ouvrage de la collection « Philosophes », dirigée par Émile Bréhier, membre de l'Institut, 1950.

2 P. 68.

3 P. 31.

4 P. 33.

5 *Méthode*, III, 6.

6 Cité par M. Cresson, p. 129.

concepts) sont interprétés par elles de toutes les façons possibles, en des systèmes discordants. Si ces mots avaient un sens réel et évident, ils se coordonneraient entre eux, ils ne demeureraient pas des « abstractions », c'est-à-dire des éléments d'un système qui feint de s'ignorer, encore qu'il existe. Descartes n'est à la recherche que d'une clé de voûte, d'une idée qui le situera lui, Descartes, dans ses rapports avec sa foi, qui le mettra face à face avec lui-même, dans un acte de réflexion, ou plutôt de pseudo-réflexion : « je pense donc je suis » est, brusquement, la trouvaille, la découverte du sophisme grâce auquel Descartes justifiera Descartes. S'il n'y avait eu que la constatation honnête du phénomène qui consiste à se penser, Descartes n'aurait pas manqué de dire tout simplement : il y a pensée, la pensée pense « je ». Car il aurait vu qu'à la sortie de l'état pré-réflexif (où le je ne se pose pas à lui-même, ne se constate pas, ne se démontre pas sa propre existence, ne fait pas retour sur lui-même) le problème qui se présente (avec ces deux termes « je » et « penser ») n'existe que dans le champ de la pensée. Il est inclus dans le champ de la pensée. Il est pensée. « Je » est pensée, dès que je le pense. Mais non : Descartes est, selon lui une « chose », un « je », et ce « je » pense. Ce « je » qui ne se pose à lui-même que par un acte de la pensée, qui n'est perceptible à lui-même qu'en tant que pensée, ce « je », Descartes se l'imagine existant en soi et se mettant à « penser ». Or, le plus curieux au sujet de cette fausse découverte, est qu'elle était tout entière incluse dans une préfabrication, que Descartes nous révèle, sans se douter qu'il ne se la révèle pas à lui-même : « je n'ai pas nié qu'il ne fallait savoir auparavant... *que pour penser il faut être* ». Ce « il faut être » est une de ces formules vagues et indéterminées qui abondent chez Descartes, « il faut être », ne nous dit pas « qui » est, « quoi » est, ou comment être est. On voit comment cette pseudo-réflexion, cette fausse pensée, partant d'elle-même, revient sur elle-même, en s'imaginant avoir découvert quelque chose : pour penser il faut être ; je pense donc je suis. Mouvement de va-et-vient : puisque je suis, je pense ; puisque je pense, je suis.

Et rien ne nous est plus facile que de savoir « qui » est ce « je » qui se joue cette comédie de la pensée, puisqu'il prend la peine de se décrire minutieusement dans ce récit autobiographique qu'est le *Discours*. Ayant conçu une méthode, et désireux de se donner le temps de l'examiner et de la mettre en œuvre, Descartes s'est appliqué à composer un personnage et à le placer dans une situation aussi confortable que possible, en vue de ce travail à exécuter : ... *comme ce n'est pas assez, avant de commencer à rebâtir le logis où on demeure, que de l'abattre et de faire provision de matériaux et d'architecture, ou s'exercer soi-même à l'architecture, et outre cela d'en avoir soigneusement tracé le dessin ; mais qu'il faut aussi s'être pourvu de quelque autre, où on puisse être logé commodément pendant le temps qu'on y travaillera ; ainsi, afin que je ne demeurasse point irrésolu en mes actions, pendant que la raison m'obligerait de l'être en mes jugements, et que je ne laissasse pas de vivre dès lors le plus heureusement que je pourrais, je me formai une morale par provision qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.*

Il n'est que de relire ces maximes pour voir le personnage : *La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant, en tout autre chose, suivant les opinions les plus modérées, etc... ; ma seconde était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, etc...* (Chacun sait qu'en 1633, lorsque le vieux Galilée risqua le bûcher, Descartes évita de publier son *Traité du Monde*, car cette publication l'aurait certainement empêché d'être « logé commodément » ; la fermeté de sa résolution avait trouvé ses limites). À ces deux premières maximes Descartes ajoute un certain nombre de commentaires et de réflexions de philosophie pratique sur l'art de vivre en paix, et conclut : *Après m'être ainsi assuré de ces maximes, et les avoir mises à part, avec les vérités de la foi, qui ont toujours été les premières en ma créance, je jugeai que, pour tout le reste de mes opinions, je pourrais librement entreprendre de m'en défaire.*

Or, à bien examiner « tout le reste » de ces opinions, dont Descartes est disposé à se défaire, l'on voit qu'il n'est aucunement question, dans son esprit, ainsi qu'on veut l'enseigner depuis trois siècles, de « table rase », mais de se construire une bonne maison de style Louis XIII. La pensée de Descartes, ramenée dans les limites qu'elle s'est – fort honnêtement – assignées, ne découvre rien, du fait même qu'elle ne conçoit pas son propre dépassement. Nous avons vu par quel mouvement de va-et-vient elle retourne sur elle-même et feint de découvrir ce qu'en fait elle contenait. Ce processus est total, puisque ayant proclamé son je pense donc je suis, la voici [1] dans la nécessité de prouver l'existence de Dieu pour sortir du « cogito ergo sum ».

*Je fermerai les yeux, dit-il, je boucherai mes oreilles, je détournerai mes sens, j'effacerai même de ma pensée toutes les images... etc., je suis une chose qui pense...* continue-t-il. Voilà ses constatations : « Descartes » constate qu'« il » est une « chose » ; Descartes constate que cette « chose » pense. Cette fiction, J.-P. Sartre la traite, non pas à propos de Descartes, mais en analysant « la fuite devant l'angoisse » [2]. « Ce que je tente de fuir » (devant l'angoisse) dit Sartre, « c'est ma transcendance même... » Or, nous avons vu Descartes fuir sa transcendance, en établissant les limites de son doute. « Il » (la « chose ») s'est construit une maison dans laquelle « il » (en tant que « chose ») n'a qu'un désir : vivre le plus heureusement que cela lui est possible. Ensuite, la « chose » ferme les yeux, et « croit » à cette fiction que son *moi devient l'origine de ses actes comme autrui des siens, à titre de personne déjà constituée... Cette liberté qui m'inquiéterait si elle était liberté « en face » du Moi, je tente de la reporter au sein... de mon Moi. Il s'agit d'envisager le Moi comme un petit Dieu qui m'habiterait et qui posséderait ma liberté comme une vertu métaphysique. Ce ne serait plus mon être qui serait libre en tant qu'être, mais mon Moi qui serait libre au sein de ma conscience* [3]. Bien sûr, ce « petit Dieu » est l'« âme immortelle » à laquelle croit la « chose » dite Descartes, et cette « chose » qui n'existe que par son conditionnement d'époque Louis XIII, fuit sa transcendance en reportant le désir qu'elle a de se sentir libre, dans une *Méthode* où la pensée fait du « sur place » en se donnant l'illusion du mouvement. Il serait sans doute opportun d'examiner ici si Sartre a raison en pensant que la conscience est toujours conscience et dans quelle mesure elle ne se joue des tours que par mauvaise foi. Mais nous en étions aux sophismes et à la nécessité de sortir du « cogito ergo sum » en prouvant l'existence de Dieu, c'est-à-dire en revenant au point de départ de cette tautologie. (Rappelons qu'une tautologie est une répétition inutile de la même idée en termes différents et que, si cette idée ne s'est pas reconnue elle-même au cours de son périple, c'est qu'elle s'est nécessairement appuyée sur de faux raisonnements).

À cet effet, il nous semble utile de laisser Descartes là où il se trouvait, à son époque, et de l'aborder par le truchement de ces professeurs qui se sont donné pour mission et de le déformer, en lui octroyant la transcendance qu'il s'était refusée, et de vulgariser l'enseignement de la philosophie dans des manuels tendancieux [4]. Ayant ôté à Descartes et son style et la saveur émouvante de son expérience humaine, M. Cresson n'a pas redouté de ne laisser subsister dans son exposé (des preuves de l'existence de Dieu, selon Descartes) que des mots sans contenu. *Nous ne possédons, en principe*, écrit M. Cresson, *que deux manières de connaître vraiment sûres : 1° l'intuition ; 2° la déduction*. Notons en passant, le curieux emploi, par un professeur de philosophie, des mots « en principe », à la façon dont on dirait familièrement : « en principe, le tour que je vais vous montrer devrait réussir, mais on ne sait jamais »...

---

1 IIIe Méditation, ouvr. cité, p. 125.

2 J.-P. Sartre : « *L'Être et le Néant* », p. 80.

3 Sartre, ouvrage cité.

4 Collection « Philosophes », citée plus haut.

En effet : *l'intuition*, continue cet auteur, *est l'opération mentale par laquelle grâce à une simple « inspection de l'esprit » directe, nous apercevons avec une certitude indestructible certaines vérités. Exemple : s'il s'applique à l'analyse de la notion du triangle, notre esprit voit immédiatement que le triangle a trois angles, qu'il a trois côtés, qu'il est une figure fermée, etc. Ces vérités immédiates sont des notions simples. Il y en a dans toutes les études que nous faisons. Elles nous fournissent nos points de départ, « l'absolu de la question » [5]. Et plus loin : Mais voici la preuve décisive (de l'existence de Dieu). Elle est connue sous le nom d'argument ontologique. Formulée jadis par Saint-Anselme et longuement discutée, elle prend, chez Descartes, une allure mathématique. Une fois posée la notion de triangle, nous savons par une simple analyse que le triangle a nécessairement trois angles et trois côtés. Posons de même (sic) la notion de Dieu. Définissons Dieu la perfection absolue. Nous voyons immédiatement la nécessité de son existence. En effet la perfection absolue est la somme de toutes les perfections concevables (sic). Or l'existence est une perfection. Donc la perfection absolue ne serait pas absolue si elle n'existait pas. L'existence lui appartient par suite aussi nécessairement qu'au triangle ses trois angles et ses trois côtés. Voilà donc l'existence d'un Dieu parfait démontrée trois fois...* Nous reprendrons les deux premières preuves tout à l'heure. Il s'agit, pour commencer, du processus qui consiste à « poser la notion de triangle et à poser de même » la notion de Dieu. Il y a confusion dans le sens du mot intuition, lequel est différent lorsqu'il s'adresse aux sens (à la vision, à l'image) ou prétend au contraire attribuer à une transcendance que je ne connais pas des qualités que je crois pouvoir imaginer.

Il n'est pas vrai que l'intuition « triangle » soit une notion immédiate et simple. Je veux bien qu'elle ait pu le devenir, mais il ne m'est pas difficile de me souvenir du temps où, enfant, j'apprenais à appeler triangle, non seulement des découpages en forme de triangles équilatéraux, mais « aussi » d'autres images qui ne leur ressemblaient que peu, dont les trois côtés, et les angles, étaient fort différents les uns des autres. Et les notions : lignes droites, angles, intersections, etc... ont toutes dû passer par mes yeux, par ma main qui les traçait, par ma mémoire qui les retenait. L'« intuition » triangle est tout bonnement un condensé d'images, une idée qui n'a d'abstrait que sa capacité de s'adapter à toutes les images possibles de triangles. C'est ainsi que je « pose » la notion du triangle. Mais il m'est impossible de poser « de même » la notion de Dieu. Impossible, car elle ne s'adresse ni à ma mémoire, ni à mes sens, ni à rien que je puisse percevoir. La définition du triangle résulte de la constatation de l'existence de triangles ; tandis que par une opération inverse Descartes-Cresson voudrait que la constatation de l'existence de Dieu résulte de sa définition. Elle ne peut en résulter que si la définition a un contenu. Or la définition « Dieu est la perfection absolue » n'a pas de contenu. Les seuls contenus que nous puissions accorder au mot « perfection » sont ceux qui se rapportent à l'emploi de ce mot dans un ordre donné de propriété (le Parthénon est une « perfection » ; la cathédrale de Chartres est « une perfection » ; cette rose est « une perfection » ; les dessins de givre sur cette vitre sont « une perfection », etc...).

Ces perfections sont au sens comparatif. Elles sont toutes « concevables » ; de sorte que lorsque M. Cresson nous dit que la « perfection absolue est la somme de toutes les perfections concevables », nous ne comprenons pas, nous ne savons pas par quel tour de sa pensée il s'imagine dire quelque chose. Additionne-t-il le Parthénon, Chartres, cette rose, ce givre et la série indéfinie de tout ce qu'il conçoit comme étant relativement parfait ? Sans doute pas. Peut-être s'imagine-t-il faire la somme de perfections plus abstraites, de perfections à l'état de concepts, comme Justice Charité, Vertu, etc... C'est par là, dans le passage du concret à l'abstrait, que se joue l'artifice. Car, à considérer par exemple l'idée de Justice, il n'est pas nécessaire d'être érudit pour se rendre compte qu'elle n'existe que dans des

---

5 Ouvrage cité, p. 23.

rapports : rapports de la chose jugée à celui qui exerce le jugement et à celui sur qui le jugement s'exerce ; ce rapport est une action, et cette action a un effet : si elle était sans effet elle n'existerait pas. En outre, la Justice est un choix entre au moins deux jugements : celui que l'on considère bon et celui que l'on considère mauvais. Et ce choix s'exerce par comparaison avec des valeurs de jugement. Et que vaudraient ces valeurs si elles ne tiraient leur existence de l'existence des différents éléments de comparaison ? Une justice abstraite sans sujet ni objet ni effet est inconcevable.

Mais aussitôt que nous la concevons, c'est dans l'espace et le temps que nous lui donnons son existence. Et, nous l'avons vu plus haut, l'espace et le temps sont toujours relatifs à un système de références. Ajoutons que dire que la perfection absolue est la somme des perfections concevables c'est éliminer de son champ toutes les imperfections. Cette perfection soi-disant absolue existerait donc côte à côte avec le monde des innombrables imperfections et n'existerait, par conséquent, que comparativement à lui. Ainsi, dans la mesure où j'introduis dans la notion d'absolu celle de perfection par opposition à l'imperfection (puisque j'ai mis celle-ci de côté par le choix même que j'ai fait du mot perfection) j'ai supprimé l'absolu. Personne, aucun esprit ne peut concevoir cet assemblage de mots « perfection absolue ». Et en voici la dernière preuve : Si l'on « définit » Dieu la perfection absolue, et si l'on pouvait concevoir la perfection absolue, on affirmerait par là que l'on conçoit Dieu, ce qui est absurde. L'on doit donc avouer que cette « définition » est inconcevable, ce qui rejette dans l'absurde tout ce que l'on en déduit.

Revenons maintenant à la première preuve de l'existence de Dieu selon Descartes, dans les termes de M. Cresson : *J'ai l'idée de perfection et je suis imparfait. Voilà le point de départ de la première des preuves cartésiennes* [1]. *Partons de ce double fait et raisonnons. Un ouvrier imparfait ne peut réaliser une œuvre parfaite. Étant imparfait, je n'ai donc pas pu fabriquer moi-même l'idée de la perfection absolue. Pour la même raison aucun être imparfait n'a pu me donner cette idée. Si je la possède, ce doit être parce qu'elle a été mise en moi par un être capable de la créer, c'est-à-dire par un être parfait. Il faut donc bien que cet être parfait existe ; sans quoi je n'en aurais assurément pas l'idée que j'en ai effectivement.*

Prestige des mots et des comparaisons ! L'ouvrier « fabrique » et, de même, en « fabriquant » les mots « perfection absolue » j'en ai « fabriqué » l'idée, c'est-à-dire que moi, imparfait et ignorant par conséquent la perfection, je me constate en train de « fabriquer » une perfection que je reconnais perfection bien que je ne la connaisse pas, étant imparfait. « Reconnaître » ce qu'elle ne connaît pas est le retour sur elle-même de cette fausse pensée qui – nous venons de le voir – ne « reconnaît pas » dans les mots « perfection absolue » ce Dieu même qu'elle ne connaît pas.

Peut-être est-ce le malheur de l'homme de pouvoir prononcer tant de mots : Infini, Perfection, Intemporel, Absolu, Dieu, Éternité, par lesquels il se fait envoûter dans l'espoir d'échapper à lui-même, dans une transcendance qu'il ne trouve pas par ce moyen. Ce moyen est celui de la pensée fautive, de la fautive abstraction. Les seules abstractions valables sont des instruments de l'intellect qui se font constamment vérifier par l'expérience. « Triangle » se vérifie, « Dieu » non. Les résultats des calculs mathématiques sont considérés exacts par la science physique lorsque l'observation les vérifie. Et les mathématiciens utilisent judicieusement sans se livrer au vain effort de le rendre pensable : tous les calculs contiennent des signes impensables et absurdes comme  $\infty$  (l'infini) ou des racines négatives. Ces signes, quelle que soit leur apparente irréalité, sont nécessaires au calcul et à son embrayage dans

---

1 Ouvrage cité, p. 34.



le réel. Cette méthode est la bonne. C'est celle qu'il est grand temps qu'adoptent les philosophes. Il n'est légitime, dans le discours, d'introduire l'impensable que lorsqu'il est nécessaire au développement de la pensée du pensable. L'impensable, après tout, et lorsqu'on a fait le tour des philosophies, n'est autre que mon ignorance, puisqu'il est tout ce que j'ignore et ne peux qu'ignorer. Je veux bien dès lors l'appeler Dieu, mais son existence, l'existence de mon impensable ignorance, je n'ai plus à la démontrer : je la constate.

\*\*\*

En cherchant à constater la crise actuelle, nous avons vu que cette constatation n'a pas encore été établie d'une façon assez évidente et générale pour deux principales raisons : la complexité de cette crise, et le fait que les esprits se livrent à son sujet à de fausses simplifications au moyen de mots qui n'ont pas le contenu qu'ils prétendent avoir. Tandis que les problèmes des hommes en tant qu'espèce sont ceux de l'existence : nourriture, logement, habillement, la recherche de leur solution est abandonnée dans la poursuite d'inexistences telles que : compétence, sécurité, liberté. Les événements qui se suivent quotidiennement ne sont ainsi que la résultante malheureuse, indéterminée et incontrôlable d'actions d'individus ou de groupes, dont le pouvoir n'est proportionnel à rien, et dont les mobiles psychologiques n'hésitent pas à leur faire tourner le dos aux buts qu'ils proclament. Nous sommes lancés dans des catastrophes dans le but de les éviter. L'insécurité se trouve fabriquée par le mot sécurité que l'on a substitué à son sens primitif et concret : nourriture, logement, habillement. La nourriture, le logement, l'habillement se sont éloignés hors de portée de la vaste majorité des hommes, parce que le contenu concret réel et quotidien de ces mots a été remplacé par le contenu psychologique, irréel et situé dans un avenir illusoire, de mots tels que sécurité, nationalisme, capitalisme, communisme, Dieu, matérialisme, etc... Nous avons ensuite été amenés à analyser le contenu de quelques-uns de ces mots et nous l'avons cherché à titre d'exemple, dans une des philosophies les plus célèbres, celle de Descartes. Notre analyse nous a révélé que, dans ce cas, certains mots sans contenu sont l'expression d'une pensée fautive. Nous avons vu, toujours en étudiant Descartes, que la pensée fautive a, pour base, un individu fabriqué « en deça » du doute qu'il projette sur lui-même, « en deça » de la réflexion qu'il a consenti à exercer sur les éléments constitutifs de sa pensée. Il se dit « chose » (je suis une « chose » qui pense). L'analyse de la mauvaise foi que comporte cet état n'étant plus à faire après Sartre ; nous ne l'avons que signalée en passant. Ajoutons-y toutefois ceci : selon Sartre [1], *nous ne pouvons rien être sans jouer à l'être... Si je suis garçon de café, ce ne peut être que sur le mode de ne l'être pas. Et cela est vrai, si je pouvais « être » garçon de café, je me constituerais soudain comme un bloc contingent d'identité. Cela n'est point : cet être contingent et en soi m'échappe toujours.*

Or, nous avons vu, au cours de sa comédie philosophique, Descartes jouer à n'être pas Descartes (... *je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'efforcerai même de ma pensée toutes les images, etc...*) C'est le processus inverse de celui que décrit Sartre.

Sartre ne peut pas « être » garçon de café, car ce bloc, cette « chose », qui serait garçon de café comme l'encrier est encrier et la table table, il sait qu'il lui échappe. Il lui échappe à la fois dans son passé et dans son avenir. Dans son passé, parce qu'à tout instant il a la faculté de poser son angoisse, c'est-à-dire sa liberté, en face et comme en-dehors de ce moi-objet, et que, par conséquent, il ne sait pas, en cet instant-ci, « qui » agira, réagira, pensera, si c'est ce moi-objet tel qu'il serait si Sartre « était » garçon de café, ou quelque imprévu, quelque nouveau possible surgissant soudain. Et voici que le doute sur le passé a ouvert la porte à l'indéterminé à venir. Par contre, que fait Descartes ? Dans des maximes qu'il

---

1 Ouvrage cité.



se donne, il constitue ce bloc, cette « chose », avec précision, avec soin, avec une grande délibération de propos (*afin... que je ne laisse pas de vivre le plus heureusement que je pourrais...*). Descartes, pour commencer, fabrique Descartes. « Il est » Descartes à la façon dont Sartre ne peut pas « être garçon de café » (ou autre chose). Il est cela, il est cette chose. Et cette chose est fabriquée de façon à vivre le plus confortablement possible, à la suite d'une de ces comparaisons de mauvaise foi qui lui tiennent lieu de raisonnement : ne se propose-t-il pas d'élaborer une méthode à la façon d'une architecture, et l'architecte ne doit-il pas être bien installé pour dessiner ? Le voici donc installé et installé en son fauteuil. Il ferme les yeux, se bouche les oreilles, en d'autres termes prétend faire le vide en lui. Le vide de quoi ? Il avait pris la peine de nous le dire : *après m'être assuré de ces maximes, et les avoir mises à part, avec les vérités de la foi... etc... je jugeai que pour tout le reste de mes opinions, je pouvais librement entreprendre de m'en défaire.* Vide bien relatif, comme on voit.

Ce « tout le reste » est évidemment tout ce qui ne fera pas courir à cet objet « Descartes » le risque d'éprouver de l'angoisse à se constater conscience en-dehors de ce moi. En d'autres termes, cette entité, ayant délibérément choisi les éléments les mieux faits pour se constituer confortablement, se persuade que ces éléments qu'elle – connaît bien – n'existent plus en son sein que d'une façon inanalysable : ils sont soudain une chose, une seule chose, une chose qui prétend avoir d'elle-même une vue immédiate, directe, indestructible, absolue. Le regard jeté sur elle-même par cette combinaison, elle l'appelle « intuition ». C'est, on l'a vu, une des deux manières de connaître « vraiment sûres », que nous possédons « en principe », selon certains professeurs ! De connaître quoi ? Ils ne le disent pas. Cette « vue immédiate » est dans le vrai sens de ce mot une illusion, puisqu'elle fait prendre l'apparence de bloc indécomposable, d'élément unique, à une réalité qui est fort complexe et consciemment fabriquée. Cette pseudo « chose qui pense » a donc d'abord été pensée et assemblée. Elle n'a pensé qu'ensuite. Et cette deuxième pensée ne peut être que le reflet de la pensée qui s'est constituée « chose ». Voilà qui est important et explique pourquoi, tournant en rond sur elle-même, elle ne découvre rien, ne se transcende jamais, en fait ne pense pas. Ce reflet d'une pensée n'est pas pensée, n'est pas source, parce qu'il ne peut se servir que des éléments qu'il possède ou plutôt qui le possèdent : ces éléments sont ceux qui, barricadés contre le doute, en bloc, se sont soudés les uns aux autres à l'intérieur de ces barricades, dont ils ont pris la forme, comme un métal dans un moule de sculpteurs. En vérité, l'homme est devenu sa propre statue, dans l'image qu'il a de lui-même. Cette image, ne l'oublions pas, ne se veut pas image et prétend ne l'être point ; son auto-contemplation rejette dans le néant tout ce par quoi elle se perçoit et ne retient d'elle-même que tout ce qu'il lui faut pour se sentir se percevant, sans se voir.

L'image se défait, se « néantise » en tant qu'image, prétend réduire à zéro la distance qui la sépare de la conscience d'« être » ; la réduit à zéro grâce à l'opération magique de l'invisibilité ; s'installe dans la conscience, la hante, la vampirise et réduit à ce néant auquel elle prétend pour elle-même, la faculté de voir les choses telles qu'elles sont.

Or il n'est pas difficile de constater que la fausse pensée philosophique est l'arme quotidienne et constante de nos hommes d'État, de nos chefs de partis, de nos états-majors. Si les hommes se réunissaient dans le but de résoudre le problème de leurs besoins matériels, ils adopteraient à cet effet la meilleure solution possible, compte tenu de leurs moyens techniques. Ces moyens étant virtuellement illimités, le problème, en fait, n'existe plus. Mais, dès l'instant où il a cessé d'exister il est devenu insoluble au point que nous sommes acculés à la destruction consciente de l'espèce humaine par elle-même. Et s'il est constant que nos pseudo-dirigeants font profession d'apporter à la solution d'un problème qui n'existe pas, des solutions discordantes faites de mots sans contenu, c'est que la crise est dans la pensée.

Chacun profère des « vérités absolues », des « valeurs éternelles », se rapportant à l'individu ou à la collectivité, à la personne ou à l'humanité en général. Et cette prétention à l'universel, il ne nous est pas difficile de le constater, est avancée par des hommes conditionnés mais dont le conditionnement est d'avance revêtu à leurs yeux du capuchon magique de l'invisibilité, ou s'en revêt au moyen de justifications. Dans ce chaos de dix civilisations qui s'entrechoquent aujourd'hui, chacun prétend se donner en legs à « la » Civilisation. Il y a, en les esprits, d'abord croyance, foi, représentation de l'univers et de l'homme, spiritualiste ou matérialiste, métaphysique ou historique, et ensuite pensée. Comme si celle-ci pouvait être objective, comme si elle n'était jamais qu'une scolastique, faite pour concilier une foi et une raison. Il y a là une non-coïncidence entre des individus préfabriqués par leurs civilisations particulières (à la façon dont Descartes est fabriqué avant de fabriquer sa méthode) et la notion qui n'a que la valeur d'un mythe, d'une Civilisation humaine. Et il y a non-perception de cette non-coïncidence. Non-perception voulue, mais qu'il ne serait pas exact d'attribuer à la seule mauvaise foi.

La difficulté est dans le fait que cette Civilisation globale est la seule alternative à la destruction, et que, de ces deux issues, la seule pensable est la destruction. L'autre ne l'est en aucune façon. Le seul mot civilisation est contradictoire, tel qu'il résulte de sa propre définition. La destruction est pensable car elle ne va que dans un sens. Chacun sait ce qu'est une ville détruite, une famille détruite, une vie brisée, une privation, un écroulement. Mais si nous faisons de l'idée de Civilisation le contraire de la destruction, nous y introduisons tout autre chose, c'est-à-dire non seulement une construction, mais une élaboration, un devenir, des relations stables entre individus, au moyen d'institutions et d'accumulations de toute sorte (matérielles et intellectuelles).

Une civilisation, telle que nous la concevons, a la prétention de transformer le sauvage, qui est conditionné sans le savoir, en un individu conditionné, se sachant tel. Le civilisé, se comportant civilement et civiquement, est nécessairement défini par ses rapports avec la civilisation dont il est, non seulement l'expression, mais l'être. Car une civilisation n'« est » pas, s'il n'y a personne pour l'être. C'est évident. Donc le civilisé incarne la définition de sa civilisation, et partant la sienne (nous venons de dire qu'il est conditionné se sachant tel). Et si sa situation particulière lui permet de s'installer dans sa condition, afin qu'il « ne laisse pas de vivre le plus heureusement » qu'il puisse le faire ; et de s'en contenter, donc de vivre cette sorte de digestion sans la sentir (ce qui est le propre d'une digestion facile), le voici, philosophant et tournant le dos à sa propre définition qui est d'être conditionné de telle et telle façon, le sachant. En fait, il devient la voix d'une civilisation devenue « chose », en train de se justifier d'être ce qu'elle est, et de posséder une valeur absolue. Naturellement, le cours de l'Histoire ne tient pas compte de cette prétention. Les guerres et les révolutions se chargent de prouver qu'elle n'est que ce qu'elle est ; qu'elle est devenue le contraire de ce qu'elle est. « Elle », ce sont les voix de ceux qui, malgré tout, « ne laissent pas d'y vivre le plus heureusement qu'ils peuvent ». Leur conditionnement est devenu valeur morale et religieuse. La civilisation ne construit plus, détruit, et, enfin, projetée hors de son but, n'est plus que destruction, et mots sans contenu. Ces mots sont ceux qui, dans chaque civilisation, expriment le postulat fondamental de la liberté en tant qu'acceptation voulue d'un conditionnement raisonné.

Tel est le processus des civilisations dont nous vivons la fin. Et ce moment a ceci de particulièrement angoissant que s'il est vrai que le sauvage est conditionné sans le savoir, nous sommes des sauvages dans le vrai sens de ce mot ; toutefois, s'il est vrai qu'une civilisation est un nouveau conditionnement en vue d'établir des relations stables entre individus, nous savons que ce but n'est plus pensable de nos jours, car une civilisation universelle devrait exclure tout conditionnement des consciences en vue de

l'établissement d'un moyen, quel qu'il soit, pour atteindre ce but. Ce moyen doit-il être une coercition, une dictature en vue de redistribuer la production et la consommation ? Ou un évangile étrangement efficace d'amour universel ? Ou une victoire d'un système, c'est-à-dire d'un conditionnement particulariste qui, victorieux, se transformerait spontanément en valeur universelle ? On le voit : le problème, apparemment inexistant de la nourriture, du logement, de l'habillement, n'a pas de solution, parce que sa solution n'est que dans le moyen adopté, et que ce moyen, nous ne le trouvons pas.

En somme, la crise est grave parce qu'elle n'existe pas. Si elle existait, elle aurait un remède. N'y a-t-il, dans la constatation de cette crise qui n'est pas ce qu'elle est, que la constatation d'une réalité-humaine, qui serait *par nature conscience malheureuse, sans dépassement possible de l'état de malheur* ? [1]

Voilà posée la question essentielle. Ainsi la constatation de la crise de nos civilisations nous a conduits aux mots ; ceux-ci à la pensée philosophique ; celle-ci à poser le problème de la réalité humaine, réalité qui, de nos jours, ne se laisse entrevoir, selon Sartre (et peut être sommes-nous là au seuil d'une découverte) qu'à travers une conscience désespérée de percevoir le néant de son être. Cette conscience désespérée de n'être pas, de n'être rien, s'était-elle, jusqu'ici, caché sa tragique réalité, en rêvant les allégories mythiques de ses nombreuses religions ? Et aujourd'hui, devant l'inefficacité de ces religions, est-elle contrainte, en renonçant aux diverses représentations de l'homme et de l'univers qui composaient les images qu'elle se faisait d'elle-même, à disparaître à ses propres yeux ?

Théoriquement, ainsi qu'en fait, la « réalité humaine » est. Théoriquement, mais non en fait, elle ne devrait donc pas être l'objet d'un problème, mais d'une simple constatation. La « chercher » c'est ne pas la trouver. La « trouver » c'est savoir où la chercher. De ces simples aphorismes, l'on n'a jamais rien déduit de cohérent. En effet : l'on a prouvé que si je « sais » où chercher, c'est que j'ai déjà trouvé, et les mystiques ont à leur tour affirmé que si je « cherche », ne sachant où trouver, c'est que j'ai déjà « trouvé », également. Ces logomachies, combats, disputes ou jeux de mots, qui ont alimenté les philosophies à travers les âges et les continents, n'ont fait que cacher le cercle vicieux suivant : l'homme « se » pense, « se » penser c'est ne pas savoir se constater ; ou encore : l'homme cherche à se penser, ce qui, également, est ne pas savoir se constater. Nous avons vu ( Descartes) un homme « se » penser, donc ne pas se constater en dépit du fait qu'il s'était « posé ». Il nous reste, avant d'aller plus loin, à examiner ce phénomène en approfondissant et en élargissant le champ de notre observation, car un exemple, quelque valable qu'il soit, ne peut donner lieu à un argument suffisant en soi. Nous verrons ensuite à quoi l'on peut arriver si, renonçant à « se » penser, en d'autres termes si, abandonnant les philosophies des « idées », l'on peut « chercher » à se penser en tant que phénomène. Et, à cet effet, nous examinerons l'essai d'« ontologie phénoménologique » de Sartre, c'est-à-dire sa tentative de fonder une science de l'Être-en-soi, de la transcendance, en partant de l'existence du phénomène. Nous verrons qu'il a échoué, et, à notre sens, que l'on ne saurait aller plus loin, ni mieux, ni de façon plus aiguë dans cette voie. Nous retiendrons donc son expérience comme valable pour l'instant, et d'autant plus valable, que les découvertes qu'il a faites en cours de route nous aideront à sortir du cercle vicieux. Avec ces remarques nous terminerons la première partie de cet ouvrage. Dans la deuxième partie nous offrirons un champ d'observations et de constatations concernant la biologie du pour-soi. Nous abandonnerons l'en-soi comme impensable, mais nous nous servirons de ce signe à la façon dont les mathématiciens se servent du signe  $\infty$  pour désigner l'infini, à condition de ne le plus retrouver dans la résolution des équations. Nous ne retiendrons donc, disons-nous que le pour-soi et le poursuivrons à travers ses développements, depuis le minéral jusqu'aux hommes et aux femmes, en passant par le règne des

---

1 Ouvrage cité, p. 134.

insectes. Et, coexistant au pour-soi nous verrons l'autre terme de la Connaissance n'assumer d'autre nom que le il-y-a, suffisant en soi, parce qu'il contient tous les mystères et le gouffre impensable au bord duquel la pensée ne peut même pas se pencher. Au nom de la raison nous lui ferons sa part, telle qu'elle est, congrue, ce qui veut dire exacte et non insuffisante.

## CHAPITRE III

### L'HOMME QUI SE PENSE

Puisqu'il faut, au préalable, s'entendre sur le sens des mots, disons que, selon nous, penser c'est tout d'abord penser à quelque chose. Nous tenons, avec Julien Benda, que c'est fort mal analyser le processus de la pensée, que de l'imaginer mouvement continu. *La « modification spirituelle » qu'on nous donne comme présidant à la science, singulièrement à la science actuelle, est un mouvement qui passe, soit chez l'individu, soit à travers l'histoire, d'un arrêt de l'esprit à un autre arrêt ; elle est une modification par bonds, par pulsations, non par une continuité de mouvance, exempte de tout arrêt* [<sup>1</sup>]. La pensée est un discontinu de l'attention, qui se pose successivement d'une image à une autre, d'une idée à une autre, d'un mot à un autre. Il n'y a de pensée qu'arrêtée, dit Benda : une pensée mobile n'est pas une pensée, ajoute-t-il, du « moins scientifique ». Nous comprenons d'autant moins cette réserve chez Benda, que sa critique porte, non pas sur la pensée scientifique qui n'a jamais prétendu à la mobilité, mais sur une école philosophique qui, depuis Bergson, a affirmé que les concepts peuvent être fluides, en un constant devenir. *Bien entendu, c'est avec des concepts rigides, vu qu'il n'y en a pas d'autres, que les bergsoniens opèrent, en tant qu'ils énoncent des pensées* [<sup>2</sup>], affirme Benda. Retenons donc que la réserve précédente de Benda était une distraction. Le déroulement d'une pensée peut être extrêmement rapide et donner l'illusion du mouvement, tout comme au cinéma une succession d'images. Mais il est évident que la pensée doit pouvoir s'arrêter à tout instant, sur n'importe quelle idée (ou quelle association, ce qui est encore une idée : l'idée d'un rapport entre deux ou plusieurs idées) faute d'être incohérente. Même si je pense « fluidité », cette pensée est rigide parce qu'elle est définissable. Si elle était elle-même « fluide », elle ne serait que vague, floue, ce qui m'obligerait, soit à m'arrêter pour la mieux examiner, soit à me laisser glisser dans la sensation d'un mouvement émotionnel, sensation figée que j'aurais tort de confondre avec le mouvement lui-même [<sup>3</sup>].

Résumons-nous en disant qu'une pensée est une représentation, c'est-à-dire l'action de rendre quelque chose présent à l'esprit. « Se » penser, c'est donc être présent à soi-même. Et si cette présence à soi s'impose de façon si forte qu'elle bannit de la conscience tout doute quant à sa réalité en tant qu'être, la pensée « je » – cette image que se fait l'homme de lui-même – s'immobilise au point de ne pas se percevoir en tant que pensée, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Il n'en est pas moins vrai que l'homme « se » pense d'autant plus fortement qu'il le sait moins, ce qui l'entraîne à des extravagances de toutes sortes. Nous allons examiner, avec deux exemples, deux étapes de cette présence à soi, en fonction de la Connaissance dont la méthode est notre objet. Le premier exemple sera celui d'un homme qui se pense sans le savoir, dont nous disons qu'il est à l'état de rêve. Le deuxième exemple sera celui d'hommes plongés dans le mythe religieux. Dans un chapitre suivant, nous examinerons le cas de quelques esprits pour qui l'objet de la Connaissance est contenu dans ce dictât de Bergson : « *Si la philosophie n'essayait pas de répondre à ces questions : qui sommes-nous ? Où allons-nous ? elle ne vaudrait pas une heure de peine* » [<sup>4</sup>].

---

1 Ouvrage cité, p. 19.

2 Ouvrage cité, p. 92.

3 En fait, l'émotion n'existe que si je la reconnais. Ainsi, je puis faire, sans émotion, une ascension difficile en montagne, et n'éprouver qu'ensuite un vertige insupportable, etc. Mais ceci dépasse notre cadre.

4 J. Benda, ouvrage cité, p. 194 (en note).

a) **La présence à soi à l'état de rêve.** – Encore que beaucoup de personnes rêvent éveillées, notre exemple sera celui d'un rêve endormi, tel qu'il nous a été communiqué.

« J'ai rêvé que je me trouvais sur une chaîne de montagnes sans aucune végétation ; il n'y avait partout que des pierres amoncelées et des rochers parfois fort grands. Curieusement, je me déplaçais sans difficulté sur ce paysage accidenté, bien que je fusse sur des patins à roulettes ; j'allais et venais en tous sens, et dans un sentiment d'angoisse de plus en plus pénible, sachant qu'il me fallait servir de l'eau de fleur d'oranger, que je n'en avais point, et que je ne pouvais découvrir aucun arbre, aucune fleur, pas la moindre végétation, malgré mes innombrables courses. Mon angoisse tournait au cauchemar, lorsque je fus devant le dragon que je devais servir. Il me dit alors, le plus tranquillement du monde : ne sais-tu pas que l'eau de fleur d'oranger s'extrait des pierres ? – Ah, oui, c'est vrai, répondis-je. Et je ne puis oublier le profond soulagement qui termina ainsi le rêve. »

À mon réveil, commenta l'auteur de ce rêve, j'appris qu'au cours de ma sieste l'on avait emballé un moteur d'auto sous ma fenêtre, ce qui me donna aussitôt l'explication de la situation saugrenue de mon personnage ; le bruit du moteur avait suggéré celui des patins à roulettes et le choix de ces patins, surmontant les obstacles les plus extraordinaires, était une excellente opposition à la panne où se trouvait l'auto : l'image de moi-même parcourant des montagnes en tous sens, exactement inverse de la situation réelle, était une fuite bien organisée. Mais comme le bruit menaçait à tout instant de me réveiller, je regrettais de n'avoir pas d'eau de fleur d'oranger pour mieux lutter contre mon énervement. Jusque là tout est assez simple, si l'on s'en tient à l'aspect descriptif du phénomène. Mais c'est à la fois sa simplicité et son extrême intensité qui me mirent sur la voie de la réflexion. Tout d'abord, je me dis que pour composer une fuite imaginaire si exactement opposée, dans tous ces éléments, à ce que je ne voulais pas subir – le bruit du moteur – il fallait nécessairement que je sache la vérité, c'est-à-dire que ce moteur cherchait à me réveiller. Je ne puis guère concevoir un inconscient et un subconscient « inconscients », en train de fabriquer, à l'usage de ma conscience « consciente » un rêve dont l'effet est de la rendre « inconsciente ». Si j'évite de spéculer sur ce phénomène, je suis contraint d'admettre que « je savais » contre quoi luttait mon sommeil. À la façon d'enfants qui demandent qu'on leur raconte des histoires pendant qu'on leur fait avaler une soupe qu'ils n'ont pas envie d'avalier, « je » me suis demandé de « me » raconter une histoire de patins à roulettes sur une chaîne de montagnes. Le curieux est que j'ai réussi. L'histoire a tenu bon, avec difficulté, angoisse et dragon, mais elle a tenu, jusqu'au moment où je présume que le bruit a cessé. Comment cela a-t-il pu être possible ?

Par quel mécanisme me suis-je, moi, le dormeur, enrobé dans ma propre histoire, jusqu'à n'en être qu'un des personnages ? Je me suis posé maintes fois cette question, en évitant toujours d'y répondre par des spéculations. Il a fallu que je me replonge souvent dans l'état où « je » m'étais trouvé – ce qui m'était facile grâce à son intensité – pour me rendre compte que le processus n'aurait pas réussi s'il n'avait été intense, et que cette intensité était due à une fixité de pensée, autrement dit à une idée fixe qui avait entièrement absorbé ma conscience. Cette idée fixe, cette pensée, était personnifiée dans un « je ». Ce « je » était infiniment plus intense, plus présent, plus perceptible qu'il ne l'est à aucun moment de ma vie éveillée. Il se trouvait là à la façon d'une omniprésence qui excluait toute auto-constatation. Il est donc inexact de dire « je » me déplaçais, « je » cherchais, « je » devais trouver de l'eau de fleur d'oranger, car, en dehors des allées et venues, de l'angoisse, des pierres, de la non-eau-de-fleur il n'y avait rien. Il n'y avait pas quelqu'un en situation, en conditionnement. Il y avait un je-angoisse-pierres-pas-d'eau-de-fleur-d'oranger, si dénué de tout autre élément, qu'à la réflexion je me rends compte que mon récit du rêve est inexact : « je » ne me disais pas que « je » n'avais pas de cette eau, ni que « je » ne pouvais découvrir aucun arbre, ni aucune fleur, ni aucune végétation malgré mes innombrables courses. « Je »



ne me disais rien, « je » ne commentais pas la situation ; « je » ne me disais pas, non plus, que si « je » ne trouvais pas cette eau, il m'arriverait ceci ou cela, que, par exemple, le dragon me punirait : il n'y avait, à ce moment là, pas même de dragon, celui-ci s'est présenté brusquement, à la fin du rêve ; jusque là « je » n'avais pas pensé à la personne que « je » devais servir, ni aux raisons que « je » pouvais avoir de la servir, ni aux dangers qui me menaceraient si « je » ne la servais pas. Il n'y avait pas, dis-je, une conscience en condition, mais une conscience qui n'était que la personnification d'une condition angoissée.

L'examen de cet état m'a révélé un « je » à l'état de pensée pure, d'idée fixe, un « je » silencieux à la façon dont on imagine une âme en peine. Il ne se posait aucune question. Il était fabriqué en sorte qu'aucune question ne pût se poser. S'il est vrai qu'existait un problème (trouver de cette eau) rien n'avait l'aspect d'un problème et rien n'appelait une solution. Je me rends compte de ceci : si ce « je » s'était mis à réfléchir sur la situation, il aurait aussitôt cessé de se penser. S'il s'était « pensé » dans le sens que l'on donne habituellement à cette fonction, il se serait examiné dans ses rapports avec son action et avec son angoisse et n'aurait plus été la personnification pensée de lui-même. « Qui suis-je ? » indique déjà que l'on n'est plus l'objet de cette interrogation, que l'on a créé un observateur, un surmoi, apparemment objectif, apparemment détaché, capable de juger, d'évaluer, de comparer, manipulant des valeurs, etc. Rien de tel ne s'est produit dans mon rêve. Ce « je » était l'identification de la pensée « je ». Et cette pensée était une angoisse incapable de se poser en tant qu'objet de sa propre pensée. Cette dernière observation n'est point pour m'étonner, car nous savons, il est établi, qu'une angoisse qui pense « autour » d'elle-même, c'est-à-dire qui s'examine, qui se donne des raisons et des explications n'est déjà plus angoisse.

Mais il est difficile de voir qu'un « je » qui se pense, en sachant qu'il se pense, n'est déjà plus lui. La « pensée-autour » est une fausse perception. Se penser, sachant qu'on se pense, est une fuite. Voilà ma découverte, et que cette fuite aboutit à des pensées fausses, à de fausses évidences, à des explications qui n'ont pas plus de contenu que les pierres ne contiennent de l'eau de fleur d'oranger. L'avantage de mon rêve était sa naïveté. Car le « je » s'y pensait sans le savoir, de sorte que l'angoisse ne s'y déguisant pas, parvint à cette admirable solution : « ne sais-tu pas que l'eau de fleur d'oranger s'extrait des pierres ? – Ah ! oui c'est vrai ». Ce dialogue absurde m'intrigua longtemps et m'infligea une sorte d'humiliation du fait que, en dépit de mes raisons, ce « je » était bien moi et me le fait encore sentir, dans le souvenir d'une angoisse réellement vécue. Qu'elle fût dissipée, non par ce « Ah ! oui, c'est vrai » mais par la cessation du bruit sous ma fenêtre, n'atténua en rien le fait que, pour ce « je » (qui, je me le redis, est encore moi dans le sentiment que j'en ai) il y a eu révélation, intuition profonde, évidence certaine que pierre = eau et que je l'avais toujours su, à la façon dont on enseigne qu'une âme connaît Dieu mais, distraite d'elle-même, peut ne pas s'en rendre compte. La félicité, qui me rendormit aussitôt, était, je m'en souviens, totale. Aussi totale et impensable que le « je » avait été total et pensé. Aussi indécomposable que l'était le « je » dans l'état non-réflexif où il se trouvait. Il y eut substitution, la félicité ayant remplacé le « je ». Il s'agissait donc d'un seul processus dont les deux aspects étaient liés. J'ai commencé par décomposer et admirer dans ses moindres détails, si minutieux, ce « je » qui s'était donné un « en-soi », c'est-à-dire une façon d'être du dormeur, « pour lui » : s'était fabriqué. La cause, le fait, la réalité du dormeur et du bruit, tout cela constituait, de toute évidence, un « pour-soi », c'est-à-dire une façon d'être du dormeur, pour lui un agencement de sa conscience, pour ses fins. Quelqu'un dormait, et était fatigué, et avait besoin de dormir, et sa conscience mettait en œuvre un « pour-soi » et se faisait absorber, « apparemment » tout entière dans ce « pour-soi », s'intégrait dans le rêve. Mais ce n'était pas un état heureux.

Ce rêve était un pis-aller. C'était le déguisement provisoire et hâtif d'un état de conflit, d'une lutte intense. Le dormeur ne savait pas s'il réussirait dans ses fins. Il y avait donc, plus que « désir » de sommeil, il y avait « volonté », c'est-à-dire organisation du désir, et fort peu assurée d'elle-même, incertaine quant à sa force de résistance. En effet, l'angoisse ne cessait d'augmenter en intensité. Le rêveur, parti sur ses patins à roulettes, dans une tentative de fuite faite de l'annexion d'éléments « opposés » à ceux qui constituaient son ennemi, n'avait pas pu emporter dans ces espaces imaginaires le « pour-soi » qu'était sa conscience. Il n'avait pas pu s'offrir « pour soi », un paysage riant où il aurait peut-être retrouvé une femme rencontrée la veille, ou la réalisation d'un projet de vacances. La pensée n'avait donc pas pu se concentrer dans la satisfaction d'un « pour-soi », cette satisfaction étant toujours « une constatation de soi ». Ou, plus exactement, une constatation de soi-étant-réalisation-de-pour-soi. Il ne pouvait pas exister une pensée réflexive de soi se constatant soi, parce que la conscience, au lieu d'être le pour-soi auquel elle aspirait au départ, avait rencontré une opposition irréductible (en l'espèce, le bruit du moteur) et avait été obligée de changer de nature, d'être l'« être » d'un conflit. D'un conflit qui, s'il avait été vu dans sa réalité, aurait été un réveil pur et simple. En effet, se dire : il y a un bruit de moteur qui m'empêche de dormir, c'est déjà ne plus dormir. Donc, à aucun moment, le dormeur n'a le droit de se dire : il y a un bruit de moteur sous ma fenêtre. Il pourrait, agençant autrement son rêve, entendre un moteur imaginaire. « Ce » moteur, sous « sa » fenêtre, pourrait encore être rêvé, à condition que lui, le dormeur, ne soit pas ce qu'il est, en train de vouloir dormir. En d'autres termes, le pour-soi est obligé, « pour soi », de s'inventer autre qu'il n'est et de « ne pas savoir comment il s'est inventé ». Car s'il le savait, il se situerait tel qu'il est, donc ne serait plus lui. En résumé, la « conscience pour soi » est satisfaite ; elle devient « conscience conflit », et, en même temps « conscience-non-perception-éléments-du-conflit », sans quoi elle changerait d'état, elle serait éveillée, ce qui serait le contraire d'elle-même, puisqu'elle se veut dormant. Il y a donc hiatus de conscience. Il y a des trous, qui sont nécessairement les éléments dont est fait ce « je ». Et peut-on s'en étonner, puisqu'il dort ? Sans ces trous, le sommeil ne serait pas.

Ces associations qui manquent « sont » le sommeil. Mais, le bruit cessant, pourquoi le dragon ne lui dit-il pas qu'il a, dans sa caverne, une bonne réserve d'eau de fleur d'oranger, ou qu'il n'a plus soif, ou toute autre chose raisonnable qui réduirait le conflit à néant ? Parce que rien ne peut réduire le conflit à néant, si ce n'est la constatation absurde qu'il n'a jamais existé, que pierres et eau ont toujours été, de tous temps, une seule et même chose. Toute autre réponse conserverait l'opposition pierres-eau et constituerait de ce fait, une série de problèmes et de questions. La question : « ne savais-tu pas ? » la réponse « Ah ! oui c'est vrai », sont les seules qui préludent à un bon sommeil, profond, paisible, sans rêves. Pour absurdes qu'elles puissent paraître dans la suite, à une conscience dans un état supérieur, ce sont les seules qui remplissent leur but.

**b) La présence à soi dans un mythe.** – *Dans un paisible paysage sylvestre, au pied d'une montagne, se trouvait, à une heure de marche d'une petite ville, un lac. Du côté septentrional de ce lac, un bocage abritait un sanctuaire. Dans le bosquet sacré se dressait un arbre spécial duquel, à toute heure du jour, voire aux heures avancées de la nuit, un être au lugubre visage faisait sa ronde. En main haute un glaive déchaîné, il paraissait chercher sans répit, de ses yeux inquisiteurs, un ennemi prompt à l'attaquer. Ce personnage tragique était à la fois prêtre et meurtrier, et celui qu'il guettait sans relâche devait tôt ou tard le mettre à mort lui-même afin d'exercer la prêtrise à sa place. Telle était la loi du sanctuaire... À la jouissance de cette tenure précaire s'attachait le titre de roi ; mais jamais tête couronnée n'a dû dormir d'un sommeil aussi fiévreux, hantée de rêves aussi sanguinaires, car d'un bout de l'année à l'autre, hiver, été, sous la pluie ou le soleil, il avait à monter sa garde solitaire. Fermer, pour quelques brèves secondes, sa paupière lassée, c'était mettre sa vie en jeu ; la moindre trêve de*

*vigilance lui créait un danger ; un minimum déclin de ses forces corporelles, une imperceptible maladresse sur le terrain, un seul cheveu blanc visible au front, auraient suffi pour sceller son arrêt de mort* [1].

Ce lac est le lac de Némi, non loin de Rome ; ce sanctuaire celui de Diane Nemorensis, et ce culte n'est pas l'invention d'un cauchemar : ces prêtres ont existé dans l'antiquité.

L'on sait qu'à la recherche de l'explication de ce curieux usage, Frazer fut amené à compiler, en douze volumes, une énorme documentation sur les sorcelleries, les magies et les religions, à travers les âges et les continents. Ce tableau d'une humanité aveugle et sanglante est effarant. *La désolante histoire de la sottise et de l'erreur humaine que nous avons déroulée dans ce livre, nous fournit-elle une conclusion plus générale, une leçon, un espoir quelconque, un encouragement ?* se demande Frazer à la fin de son ouvrage. Et sa conclusion est que, considérant l'identité des besoins de l'homme de tous temps, en tous lieux, et la diversité des moyens adoptés pour les satisfaire, *nous serons peut-être, alors, disposés à conclure que la marche de la pensée dans sa forme élevée, autant qu'il nous est possible de la retracer, s'est dirigée en général de la magie à la science à travers la religion... Dans la magie l'homme dépend de ses propres forces, pour faire face aux difficultés et aux dangers qui le guettent de tous côtés. Il compte sur l'existence, dans la nature, d'un certain ordre établi sur lequel il peut se reposer avec certitude, et qu'il peut faire servir à ses fins. Quand son erreur se dissipe... il s'abandonne... à la merci de certains êtres suprêmes mais invisibles... C'est ainsi que chez les esprits les plus perspicaces la magie cède graduellement le pas à la religion... À la longue, cette explication, à son tour, devient inadmissible ; car elle présuppose que la succession des phénomènes naturels n'est pas déterminée par des lois immuables, mais qu'elle laisse place à une certaine variabilité et irrégularité ; l'observation plus attentive ne confirme point ce postulat... C'est ainsi que les esprits les plus avisés... reviennent à l'ancien point de vue de la magie, en présupposant explicitement ce que la magie n'avait admis qu'implicitement, à savoir une régularité inflexible dans l'ordre des phénomènes naturels... Bref, la religion, regardée comme une explication de la nature, est détrônée par la science... En dernière analyse, la magie, la religion et la science ne sont que des théories de la pensée ; et, de même que la science a délogé ses devancières, ainsi sera-t-elle peut-être supplantée par une hypothèse meilleure..., etc.* [2].

C'est en effet une hypothèse meilleure qui attire notre attention, ou plutôt une nouvelle « théorie de la pensée » basée sur le fait, aujourd'hui évident, qu'aucune « explication de la nature » n'est de nature à nous satisfaire. Il est à peine nécessaire de relever que, pour un esprit religieux de notre époque, les lois de la nature, quelles qu'elles soient, inflexibles ou indéterminées sont celles mêmes que Dieu lui donne, ce qui réduit à néant la conclusion de Frazer.

L'univers est mystérieusement l'expression d'une formule mathématique, qui échappe à toute représentation possible. Pour les hommes du dix-neuvième siècle qui placèrent leur foi dans le mythe scientifique, tout le monde extérieur devait devenir, un jour, pensable, de façon à apaiser définitivement la faim qu'a l'homme de connaître, comme si la seule énigme de l'homme était autre que lui-même, puisque, s'il se connaissait, et puisqu'il est le lieu de ce qu'il connaît et de ce qu'il ne connaît pas, il « serait » connaissance. Comment ces hommes ont-ils pu supposer qu'une conscience se résoudrait elle-

---

1 James-George Frazer. « *Le Rameau d'Or* ». Édition abrégée, traduite en français par Lady Frazer. Er. Genter, p. 5.

2 Ouvrage cité, p. 661-662 (Frazer).

même dans la connaissance totale de ce qu'elle est, en offrant à sa raison discursive une « explication » de l'Univers ? Aussi bien, Frazer n'explique rien. Le mythe des prêtres de Némi, vu à travers le mythe scientifique, ne nous révèle pas la nature des « besoins de l'homme » qui, selon Frazer (et il se peut qu'il ait raison) « est identique en tous temps, en tous lieux ». Si ces besoins sont de « se reposer avec certitude » sur la nature, comment interpréter le choix libre et tragique d'une situation où un homme doit, à toute heure du jour et de la nuit, tendre ses facultés pour n'être pas assassiné ? Il y a là une contradiction, un absurde, qui justifient la surprise de Frazer et appellent des conclusions moins décevantes que les siennes. Si cet absurde est inhérent à des besoins de l'homme, où le situer, où les situer, à notre époque ? De quels noms les appeler ? Sommes-nous, sérieusement, cette fiction : des civilisés, affranchis et de cet absurde et de ces besoins ? Ou plutôt, un comportement ne nous semble-t-il absurde que tant que nous n'en connaissons pas les mobiles ? Et ne peut-il être, au contraire, la représentation vécue d'une réalité trop profonde pour se laisser contenir dans des associations rationnellement évidentes ? (De même que le rêve, précédemment décrit n'était saugrenu qu'en apparence.)

Examinons les personnages du drame, leurs rôles, le décor, les accessoires, la mise en scène.

Diane Nemorensis, d'abord, nouvelle incarnation de la Diane taurique dont le rite sanglant voulait que tout étranger débarquant sur la rive fût sacrifié à son autel [1]. Installé à Némi, son culte changea d'aspect. L'association Diane-sang ne se maintint, mythiquement, que dans le personnage Diane-chasserresse, et les sacrifices humains eurent à la fois comme bourreaux et victimes, ses propres prêtres. Le rite était le suivant : *dans l'enceinte du sanctuaire de Némi se dressait un certain arbre dont aucune branche ne devait être cassée. Seul, un esclave fugitif pouvait essayer de casser un de ses rameaux. La réussite de cette tentative lui permettait d'attaquer le prêtre en combat singulier et, s'il arrivait à le tuer, il régnait à sa place, sous le titre de Roi du Bois (Rex Nemorensis). Selon l'opinion des anciens, la branche fatidique était le Rameau d'Or qu'Énée, par ordre de la Sibylle, cueillit avant d'entreprendre son périlleux voyage au pays des ombres.* Notons ces importantes associations : l'esclave fugitif à la conquête d'un Rameau d'Or, emblème de mort-vaincue, était contradictoirement, amené à infliger la mort au vainqueur-sur-la-mort en fonction. Il acquérait ainsi une liberté-dans-la-mort, puisque d'esclave non menacé de mort, il devenait Roi-à-assassiner. Frazer ne semble pas avoir retenu que ces prêtres préféraient la mort à l'esclavage, et, précédant la mort, une période de royauté, même précaire. Voici que cette histoire devient moins absurde en ce qui concerne les prêtres, mais nous les montre sous un aspect en tous points opposé à ces personnages sinistres imaginés par Frazer ; elle est encore inexpliquée en ce qui concerne les nécessités du culte ; continuons donc son examen.

Deux personnages mythiques, à Némi, attirent l'attention de l'auteur. L'un est Virbius, fils d'Hippolyte. Hippolyte, ainsi qu'on le sait, amoureux d'Artémis (ou Diane), dédaignant de ce fait l'amour des mortelles, fut, à la suite d'une vengeance de Phèdre, jeté au bas de son char et tué par ses chevaux. Le corps du jeune héros fut recueilli par Diane, ramené à la vie par ses soins (avec le concours d'Esculape) et Hippolyte vécut dans le bois sacré de Némi, où il eut un fils : Virbius.

Le deuxième habitant mythique du bois d'Aricie est la nymphe Égérie, personnification d'une source qui tombait en cascade dans le lac. Cette source était miraculeuse ; elle possédait des vertus curatives, et, dans la région, l'on assure même aujourd'hui qu'elle les a toujours. On a retrouvé, dans les bains

---

1 Ouvrage cité, p. 6. Nos citations suivantes, concernant le culte de Diane à Némi, proviennent du même ouvrage.

sacrés qui l'entouraient, des restes de nombreux ex-voto. C'est à Égérie que fut confiée, par Diane, la garde d'Hippolyte ressuscité.

Le culte de Diane, en tant que Vesta, comportait l'entretien, par des Vestales, d'un feu perpétuel. Selon la symbolique que nous avons esquissée dans un ouvrage précédent [1] les symboles feu et sang appartiennent à la même catégorie, masculine, dynamique. Le feu est, symboliquement, une exaltation, une transfiguration du sang : en quelque sorte un sang purifié et purificateur. S'il s'attache à la Diane Nemorensis, dont l'origine est sanglante, c'est que cette Diane s'est élevée, s'est spiritualisée. Et comment en douter ? N'a-t-elle pas voulu et obtenu la Résurrection du pur héros Hippolyte ? Nous reconnaissons ici de très grands thèmes, dont l'importance est encore considérable aujourd'hui. Ces thèmes vivent et prolifèrent encore dans ce que nous avons convenu d'appeler l'inconscient collectif. Et qu'il s'agisse, dans ce culte de Diane Nemorensis, non pas de sorcellerie, de magie, de sauvagerie, mais du Mythe prodigieux dans lequel l'humanité se débat encore (comme à l'intérieur d'un cauchemar dont elle ne peut ou ne veut se réveiller) nous en avons encore pour preuve l'existence, à Némi, de ces deux pôles féminins : Diane-feu et Égérie-eau.

Le culte de Diane était si répandu dans l'antiquité, qu'il a résisté aux siècles, tout en changeant de nom : la fête de Diane était célébrée le 13 août. Elle ne s'est déplacée que de quarante-huit heures, en s'appelant fête de Marie. Certes, Diane, contrairement à Marie, n'était pas la seule déesse dans le ciel. Là n'est point l'important ; ce qui nous semble être la clé du mystère de son culte est qu'à travers lui était le culte d'un mystère plus important, psychiquement : celui de la mort et de la résurrection d'un personnage masculin. Virbius était, selon Frazer, un esprit de l'arbre sacré et le prêtre – le Roi du Bois – personnifiait cet arbre : vraisemblablement un chêne. Il est possible que le Rameau d'Or fût du gui, selon la thèse de cet auteur. De très anciennes traditions représentaient la vie du chêne comme étant dans le gui, ce qui expliquerait pourquoi il fallait casser une branche de cette plante parasite avant de tuer le souverain-prêtre identifié à l'arbre : on lui retirait d'avance une partie de sa vitalité. Vu ainsi, sous l'angle de l'anthropologiste, ce culte n'était donc qu'un ramassis de superstitions et l'homme moderne est tout prêt à accepter l'idée que l'homme d'il y a quelques siècles rêvait. Car (peut-on dire aujourd'hui) il n'y avait, en fait, pas de Diane, ni d'Hippolyte, ni de Virbius, ni d'Égérie, mais un bois, une source, et un arbre autour duquel on s'égorgeait. Il y avait un mythe, dont la force d'envoûtement était telle, que des hommes et des femmes jouaient à la fois leur bonheur et leurs vies dans des rôles que leur assignait ce drame. D'imaginaire, celui-ci devenait réel, réellement vécu, dans la douleur et le sang. Pour ces personnages, prêtres, vestales ou simples fidèles, leurs « je » étaient perceptibles à eux-mêmes en tant qu'identifications avec leurs rôles. Nous les voyons situés aussi en deçà d'une vue objective d'eux-mêmes, que l'était notre personnage de rêve, décrit précédemment, sur ses patins à roulettes. Et c'est bien ainsi, en effet, que nous voulions les montrer.

Mais, si l'on veut condescendre à examiner les mythes anciens en hommes impliqués dans tout ce qui est humain, l'on ne voit plus pourquoi la mort et la résurrection d'Osiris, d'Hippolyte ou de maints autres dieux ou héros est essentiellement différente de celle de Jésus, ni pourquoi l'idée que ces dieux revivent dans des arbres ou dans du pain et du vin, est tantôt superstition tantôt vérité. L'on s'est constamment appliqué, à cet effet, à rabaisser les mythes anciens, à leur retirer tout sens du divin, à les démonétiser. Il nous semble toutefois que ces rêves étaient parfois plus sains et moins cruels que ceux des religions de notre époque, dont les rêves ne prennent que trop souvent l'aspect de ceux de

---

1 C. Suarès : « *Le Mythe Judéo-Christien* », d'après la Genèse et les Évangiles selon Matthieu et Jean. Au Cercle du Livre, 1950.



toxicomanes. Il y a, des uns aux autres, l'espace entre ne pas savoir et ne pas vouloir se réveiller.

Ce n'est pas le mythe de la mort et de la résurrection d'Hippolyte qui semble puéril et sauvage à nos folkloristes, mais le transfert de la vie d'Hippolyte à Virbius, de la vie de Virbius à celle d'un chêne et enfin à un rameau de gui. Peut-être oublient-ils que lorsqu'on « croit » à de tels transferts, on les appelle sacrements. Quant à l'identification des prêtres au Rameau d'Or, cette opération psychique est la plus constante et la plus généralisée de notre époque. L'individu le plus misérable devient « quelque chose » aussitôt qu'il s'identifie à un drapeau, à un monument commémoratif, à une équipe de football, à un coureur cycliste, à un acteur de cinéma, à un simple mot en « isme », dépourvu de sens. On transfère ce que l'on voudrait être (et que l'on n'est pas), afin de le rêver, et l'on transfère également ce que l'on est (et que l'on ne voudrait pas être), soit sur un dieu qui prend la souffrance pour lui, soit sur un voisin (capitaliste ou communiste) que l'on rend responsable de tous les maux. Ces transferts, dans un sens ou l'autre, finissent nécessairement dans le sang. Les prêtres de Némi, plus honnêtes que ceux de notre époque, prenaient du moins les risques pour eux seuls.

*Nous avons... décrit la pratique de la mise à mort du dieu chez les peuples de chasseurs, de bergers et d'agriculteurs ; écrit Frazer [1] et nous avons essayé d'expliquer les motifs qui ont conduit les hommes à adopter une coutume aussi curieuse. Il reste à remarquer un aspect de la coutume. On reporte quelquefois sur le dieu mourant les malheurs et les péchés accumulés de tout le peuple, et il est censé les emporter pour toujours, laissant le peuple innocent et heureux. L'idée que nous pouvons faire passer notre culpabilité et nos souffrances à quelque autre créature, qui les portera pour nous, est familière à l'esprit sauvage. Elle provient d'une confusion très naturelle entre ce qui est physique et ce qui est mental ; entre la matérialité et l'immatérialité. Parce qu'il est possible de faire passer une charge de bois, ou de pierres, de notre dos sur celui d'un autre, le sauvage s' imagine qu'il est possible, aussi, de faire passer à un autre, qui le portera à sa place, le fardeau de ses douleurs et de ses chagrins. Il agit d'après cette idée ; et le résultat en est un nombre infini de stratagèmes fort peu aimables destinés à se débarrasser sur un autre, de la peine qu'on ne tient pas à supporter soi-même. Bref, des races qui se trouvent à un échelon peu élevé de culture intellectuelle et sociale comprennent et pratiquent couramment le principe de la souffrance par substitution. Dans les pages qui suivent, nous illustrerons la théorie et la pratique, telles qu'on les trouve chez les sauvages dans leur simplicité sans voile, dépouillées des raffinements de la métaphysique et des subtilités théologiques.*

L'humour froid de Frazer pour ses contemporains ne manque pas d'une certaine tristesse.

Le transfert sur un dieu était en général accompagné d'une « communion » destinée à faire bénéficier le fidèle du sacrifice du dieu : *les Aztèques pratiquaient, avant la découverte et la conquête du Mexique par les Espagnols, la coutume de manger, en sacrement, du pain comme étant le corps du dieu... Le jour de leur communion solennelle avec la déité, les Mexicains refusaient de manger tout autre aliment que le pain consacré qu'ils adoraient comme la chair et les os même de leur dieu, et voilà pourquoi, jusqu'à midi, ils ne devaient rien boire, pas même de l'eau. Ils craignaient sans doute – ajoute Frazer gravement – de souiller la portion de leur dieu qu'ils avaient dans leur estomac par le contact avec des choses ordinaires [2].*

Sans doute... mais pour quelles raisons ? Le « je » des croyants, en tous temps, en tous lieux, est si

---

1 Ouvrage cité, p. 459.

2 Ouvrage cité, p. 459.



profondément identifié à des transferts et des communions de cet ordre qu'il se sentirait mourir si l'on venait brusquement à le persuader, qu'il, ce « je », n'est pas cela, mais « autre chose ». Il ne se perçoit qu'en tant qu'élément d'une représentation dont le thème est l'existence d'une vie (éternelle, infinie, etc...) qui le dépasse, qu'il ne connaît donc pas, mais qu'il s'imagine capter (dans des reliques, du pain, du vin, une branche d'arbre) et s'approprier par une opération magique (attouchement, absorption, etc.). La pensée qui accompagne cet acte supprime, pour une brève durée, l'antinomie qui l'a provoquée. Mais le propre de la pensée étant le discontinu, cette heureuse abolition du conflit (ne sais-tu pas que l'eau s'extrait des pierres ? – Ah ! oui c'est vrai) cesse avec l'opération rituelle de sorte que le croyant se trouve dans l'obligation de la répéter, d'autant plus souvent que sa pensée est plus instable. Si, par un effort constant dans la création d'une idée fixe, le fidèle parvient à s'identifier jour et nuit à l'image qu'il se fait d'une vie éternelle, il assume au jugement général toutes les vertus. Et, à ce compte-là, on voit combien il est injuste de ne pas accorder la sainteté aux souverains-pontifes du culte de Diane à Nemi. Car, parfaitement conscients et logiques avec leur vérité, ils renaient que leur identification avec la vie éternelle symbolisée dans le Rameau d'Or ne se pouvait maintenir que par une pensée constante, sans cesse sur le qui-vive, dont l'arrêt, fût-il momentanée, ou la faiblesse, fût-elle à peine perceptible par une légère intermittence mentale, entraînaient la déchéance et la mort. À leurs yeux, ils n'étaient dignes de vivre qu'à la façon de ces flammes entretenues par les Vestales, et faisaient vœu de se laisser assassiner aussitôt que leur force ne serait plus leur seul soutien. Sans doute rêvaient-ils, comme on rêve toute religion. Mais, du moins, ce rêve n'avait-il fabriqué ni refuges, ni consolations, ni absolutions. Il nous apparaît comme étant encore dans l'état d'angoisse et d'incertitude qui caractérise la bonne foi.

\*\*\*

Ces deux exemples illustrent l'état de conscience de la très grande majorité des hommes.

Dans un premier stade, la conscience, encore infantile, est le produit d'une contradiction qui est fort loin de s'être révélée à elle-même. La perception du moi est, nous l'avons vu, d'autant plus intense que le moi ne se présente pas devant lui-même, dans un état réflexif. À l'état d'idée fixe, nous l'avons suivi dans des courses extravagantes, à la recherche de l'impossible, sans qu'il se soit jamais arrêté devant son propre spectacle comme devant un miroir. L'identification de l'être et du moi ne s'est pas encore faite : il y a identifications successives de l'être et d'une série ininterrompue de pour-moi. La petite fille qui veut une poupée est entièrement conscience de « pour-moi-poupée ». Elle n'a conscience de soi que selon les besoins, les plaisirs, les chagrins du pour-moi. La poupée se casse, il y a privation, rupture de ce pour-moi : le pour-moi pleure. On lui présente une autre distraction, voici un autre pour-moi, qui rit de voir Guignol, qui est « Guignol ». Il passe de là à être pour-moi-goûter, et ainsi de suite. Lorsque le pour-moi n'éprouve ni plaisir ni déplaisir ni besoin, il est vide et s'ennuie dans le vague. On doit, sans arrêt, lui présenter quelque objet-d'être, sans quoi il s'abandonne à des rêveries, s'identifie à elles, dans un monde imaginaire qui, selon les cas, a des points de contacts avec la réalité ou n'en a pas. La conscience du rêve éveillé rejoint celle du rêve endormi.

(Il nous faut préciser que nous ne considérons ici qu'un mode de rêve, celui dont la fonction est de protéger le sommeil. Certains rêves sont des émissions, parfois extrêmement lucides, de couches profondes de la conscience, à l'usage de couches à fleur de raison, qui en images, symboles et paraboles – le seul langage qui soit disponible, encore que parfois l'on se réveille avec un mot qui a pu traverser les barrages – leur transmettent, si l'on s'applique à les comprendre, des enseignements, voire des révélations. D'autres rêves sont des perceptions réelles, sursensorielles, car, il arrive que le dormeur « sorte de son corps » plus ou moins consciemment. D'autres rêves sont prémonitoires. Etc... etc... Répétons que notre étude concerne la conscience et ne touche à l'immense domaine du rêve que sous

un angle défini.)

Ce monde imaginaire des enfants a la même fonction que le rêve-pour-moi : une fonction de protection. Le pour-moi infantile se « sait » (sans le savoir) fragile. L'enfant ne dit pas « je suis », ni même « je suis moi ». Il dit : je suis Jean, je suis Marie. Dites-lui, en matière de plaisanterie : non, tu n'es pas Jean, tu n'es pas Marie, il est dérouté, il a peur, il pleure. Et c'est qu'en effet, il n'est pas encore un moi, il n'est conscient que par associations. Il est la conscience de ces associations. Il est la conscience qui résulte de combinaisons psychiques (semblables aux combinaisons chimiques) dont les éléments constituent un nouveau corps, le pour-moi de l'instant. L'enfant « est » Jean-pour-moi-pour-Jean. De même, notre rêveur de tout à l'heure était eau-de-fleur-d'oranger-pour-moi- pour-eau-de-fleur-d'oranger. Jean, pour l'enfant, est son idée fixe, qui lui sert, d'ailleurs, à fixer ses idées. Jetez-y un doute, et ce monde des idées, en formation, se sent vaciller, est saisi de panique.

Cette terreur survient quand même, un jour, où, spontanément, l'enfant, dans une sorte de vertige, se demande comment il se fait qu'il soit précisément lui, pourquoi le monde n'est pas un autre, par quelle hallucinante coïncidence ses parents sont les siens, et sent se lever en lui le gouffre de l'angoisse essentielle, le désarroi vital des questions sans réponses, bref, la Connaissance bénie. Aussitôt, son milieu, ses parents, son école, ses aînés, ses prêtres, se jettent sur lui et étouffent la voix divine de l'impensable, avec du catéchisme, du scoutisme, du conformisme : la morale et son cortège de vertus, si l'enfant s'adapte, le façonnent à l'image de ce qu'il n'est pas. Son pour-moi d'enfant sage et bien-pensant, trouve dans de complaisantes absolutions la satisfaction de son intérêt : il se fixe. Il se fixe car il se définit. Il se définit par toutes les explications dont on a assommé son angoisse. Son milieu, ses parents, son école, ses aînés, ses prêtres, se sont conjugués pour lui offrir réponse à tout. Chaque réponse était une brique. Les briques ont fait des murs. Le pour-moi, emmuré, ne verra jamais plus, grâce au ciel, s'ouvrir l'abîme devant lui.

Le rêve individuel est devenu Mythe, Église, Religion. Plus l'individu sera emmuré dans les définitions de lui-même, moins il sera isolé, puisque ces définitions sont collectives. Plus il se dira : je suis français (américain ou chinois), catholique (bouddhiste ou juif), commerçant (capitaine ou balayeur), pêcheur à la ligne (ou collectionneur de timbres-poste), etc..., plus il aura la notion « moi ». Notion erronée. Ce qui s'est produit, en réalité, est ceci : le pour-moi spontané de l'enfant, à tout instant, devenait « autre chose », du fait qu'il n'était qu'une succession de pour-moi différents, (la petite fille pleurait parce qu'elle avait cassé sa poupée : deux minutes plus tard, riant à Guignol, elle n'avait pas « oublié », elle n'était plus pour-moi-finie-poupée, elle était pour-moi-Guignol ; les chagrins d'enfants ne durent que si l'enfant, livré à lui-même, y tombe, pour ainsi dire, sans pouvoir se ramasser tout seul). Les pour-moi de l'enfant, à peine reliés les uns aux autres, ont été fixés en une demi-douzaine de pour-moi permanents, nationalité, religion, état-civil, condition sociale, fonctions, goûts et divertissements, dont le point de rencontre provoque la notion « je suis moi ». Sous une apparence d'adulte, l'individu adapté n'est pas parvenu à l'état réflexif, son soi-disant moi n'est qu'un assemblage fixe de plusieurs pour-moi.

Cela est vrai jusqu'au saint, jusqu'au héros, ces deux pôles de l'adaptation. (L'inadapté, lui, peut être saint et héros, mais l'étant sans se le dire et sans qu'on le dise, sans le savoir et sans qu'on le sache, il ne l'est, en fait, pas, puisqu'il échappe aux mots sainteté et héroïsme ; il échappe aux comparaisons, aux définitions, aux échelles de grandeur, du fait qu'il ne se situe pas). Et nous avons vu, en effet, agissant comme en état d'hypnose, les prêtres de Nemi, à l'opposé de ces sortes de brutes hagardes imaginées par Frazer, être à la fois héros et saints, et remplir des fonctions sacrées, qui, si le Mythe de Diane était encore divin, nous plongeraient dans l'adoration.

\*\*\*

Nous venons de décrire succinctement l'état de l'homme qui se pense, et avons, par des exemples, illustré ceci, que nous écrivions (dans le paragraphe précédant le récit du rêve) : une pensée est une représentation, c'est-à-dire l'action de rendre quelque chose présent à l'esprit ; « se » penser c'est donc être présent à soi-même. Et, plus loin, nous avons précisé que l'homme « se » pense d'autant plus fortement qu'il le sait moins. Nous avons vu, dans tous les cas, que ce qui est rendu présent à l'esprit est un pour-moi, qui se fait et se défait au gré du rêve ou des rencontres de l'enfant, qui se fait sans se défaire, dans un mythe, ainsi que chez l'adulte adapté, c'est-à-dire médiocre. Dans le chapitre qui suit, nous examinerons une étape supérieure de la Connaissance, celle de l'homme qui cherche à se penser. Nous choisirons, à cet effet, deux exemples. Le premier sera celui de quatre écrivains français qui, dans un volume récent [1] ont exprimé leur inquiétude devant certains événements, et cherché à se penser dans le développement de cette action (de même qu'ils ont toujours cherché à se penser dans l'action, au cours de la guerre, de la Résistance et de la Libération). Notre deuxième exemple sera celui d'un homme qui cherche à se penser dans la réflexion philosophique : nous ferons de notre mieux pour élucider, en quelques pages, quelques thèmes fondamentaux de la position philosophique, fort complexe, de Jean-Paul Sartre. Nous terminerons ainsi la première partie de notre ouvrage.

---

1 « *La Voie Libre* », par Claude Aveline, Jean Cassou, Louis Martin-Chauffier, Vercors. Chez Flammarion, 1950.

## CHAPITRE IV

### L'HOMME QUI CHERCHE À SE PENSER

a) **Action, Église, Religion, Mythe.** – En avril 1951, un général américain proclamait la nécessité de faire la guerre à la Chine, pour la « libérer » du communisme. Le même jour, des producteurs soviétiques recevaient, à Cannes, l'interdiction de projeter un film sur la Chine, « libérée » par le communisme. Où que nous cherchions à fuir à la fois ces deux « libérations », il nous est impossible de baser notre jugement sur des faits, grossièrement déformés par la propagande. Il n'existe plus d'information que celle des faits-divers. Églises, États, partis politiques, groupements d'affaires, se battent à coup de mensonges, de statistiques truquées, dénonçant leurs ennemis, taisant leurs propres crimes. Et, dans cette Babel, encore que nous ne cessions de maintenir notre esprit en suspens, mais parce que nous ne nous accordons pas le droit de demeurer en suspens, au-dessus et en-dehors de ce chaos, nous constatons tous les jours qu'il nous est arrivé d'accorder créance ici, de hausser les épaules aux nouvelles câblées de là, cependant qu'un tel, que nous estimons, a penché en sens inverse. Il se trouve ainsi, qu'au cours de ces quotidiennes provocations, nous n'avons pas pu nous empêcher de les penser, c'est-à-dire de les interpréter selon comment nous nous pensions nous-mêmes. Car, tandis que nous nous efforcions de demeurer suspendus, et, en même temps, par solidarité humaine, de ne le demeurer que le temps d'un jugement, il se trouve que le jugement était déjà là, venu nous ne savons pas très bien d'où. Nous nous sommes retrouvés à l'intérieur d'un camp, en train de fourbir nos armes, non point parce que l'ennemi manque de vertus, mais parce qu'il les applique ailleurs et autrement. La justice, l'honneur, la sincérité, la fidélité sont partout. Aveugles, elles vont où on les met. On les met là où l'on abandonne son libre arbitre : aveugles elles nous aveuglent. Les vertus, fins en elles-mêmes, présences en nous devenues présence à nous-mêmes, nient leur propre but et détruisent le sens même de l'action qu'elles éveillent en nous.

On ne saurait, ici, trop mûrir. L'indignation des uns, la peur, la haine, l'intérêt sordide, la froide cruauté, la mauvaise foi des autres, seraient des éléments fort simples, s'ils n'étaient partagés, mitigés, confondus, empêtrés partout, dans ces catégories de la conscience que les psychologues, en les baptisant subconscient inconscient, ou autre chose, ont justifiées. On ne saurait, disons-nous, trop mûrir, ici, en cherchant sa ligne de conduite, car il n'est pas encore démontré que le déchirement intérieur de l'homme qui se veut homme ait une solution.

Claude Aveline, à maintes reprises, nous a exprimé l'angoisse de l'homme qui, sachant combien il est erroné de juger les hommes en tant qu'individus ou en tant que groupements – car les généralisations par lesquelles nous nous les représentons sont toujours des sottises, souvent des crimes – se trouve cependant contraint de baser son action sur un jugement, sans quoi il n'y aurait point d'action. Cette angoisse, Aveline semble l'aiguiller dès lors, vers un combat, où l'adversaire est moins tel homme ou tel groupement, que ces Institutions, encore mal définies, qui se forment on ne sait trop comment, à la façon d'une condensation, autour d'idées, de croyances, de mouvements politiques, sociaux, religieux : les Églises.

Dans « La Voie Libre », Aveline, après avoir noté les maux et les dangers que le Capitalisme nous fait courir et qu'il ne cessera de dénoncer, dit-il, jusqu'à la fin du Capitalisme ou la sienne, écrit : *Mais je dois revenir sur une autre question, dans la mesure où elle intéresse la Grande Réponse à ces dangers et à ces maux... Il s'agit du communisme. Non du communisme en soi, du socialisme défini par Marx,*

*Engels, Lénine, et qui, avec plus ou moins de bonheur dans ses applications, viendra mettre fin à la grande imposture capitaliste. Mais du communisme qui se manifeste sous nos yeux à travers la politique de l'U.R.S.S. des démocraties populaires, de ses partis. Le nôtre en tête, car, selon les propres termes de celui-ci, nous avons à nous soucier d'abord de ce qui se passe chez nous. Bref, d'un communisme comme Église, tel que j'ai pu le décrire en souhaitant avec chaleur qu'il cessât de l'être. Aucun principe, aucun argument sérieux ne faisait obstacle, ne devrait encore faire obstacle à cette mue, qui serait dans l'ordre de la nature et de la raison [1].*

Le procès de la politique du Kremlin n'étant pas dans le cadre de notre ouvrage, nous ne ferons que dégager, de l'essai d'Aveline, quelques idées générales. Résumons d'abord la question en quelques mots. Un État puissant, l'U.R.S.S. se trouve aujourd'hui établi sur une base doctrinale. Cette doctrine, ce corps d'idées, fut élaboré d'abord par Marx et Engels, puis par Lénine, Trotsky, Boukharine, Plekhanof, etc, etc..., etc... Marx et Engels moururent avant d'avoir vu l'application de leurs théories, Lénine fort peu de temps après. Il s'agissait de ceci : la classe ouvrière, le prolétariat, devait se proclamer l'héritière du pouvoir, à la suite de certaines analyses, faites surtout par Marx, sur le Capital, la plus-value, et, en général, les causes matérielles du processus de l'Histoire. Et cette proclamation entraînait la prise révolutionnaire du pouvoir, par un coup de force, puisqu'il est de toute évidence, que ceux qui détiennent le pouvoir ne le lâchent que contraints et forcés. Cette révolution n'était possible, et n'avait de signification, que sur une base internationale. Après avoir pris le pouvoir dans le monde entier, le prolétariat aurait proclamé l'avènement d'une société sans classes, et sans États. L'État, défini comme la personnification d'une minorité au pouvoir, devait disparaître dans une société communiste parvenue à sa phase supérieure. La base économique de cette Révolution était la mise en commun des moyens de production.

En effet, si l'on mettait en commun tous les moyens de production de la planète et si l'on distribuait cette production, les problèmes matériels seraient résolus, tandis qu'ils ne le seront jamais tant que les moyens de production appartiendront à une minorité cherchant un profit personnel. La fonction humaine de la production est entièrement faussée lorsque le but de la production est le bénéfice d'une minorité. Se voyant menacés dans leurs richesses, les grands Trusts qui, en 1918, avaient désarçonné les jeunes féodaux allemands et japonais (qui les avaient concurrencés sur tous les marchés) déclenchèrent contre l'U.R.S.S. à l'ombre de la censure, une guerre qui dura quatre ans de 1918 à 1922. L'U.R.S.S. envahie de tous côtés se défendit comme seules s'étaient battues les armées de la Révolution française. Le public fut à peine informé de ces « incidents » qui se déroulaient derrière un « cordon sanitaire » lequel, de la Baltique à la Mer Noire, faisait le blocus de cette Révolution. Quoi qu'il en soit, il fut avéré, en 1922, que l'U.R.S.S. n'était pas battue, mais que, par contre, la Révolution était étouffée en Pologne, en Autriche, en Hongrie, bref partout hors de l'U.R.S.S., qui demeurait cernée et boycottée. Quelques années plus tard, exactement au dixième anniversaire de la Révolution d'Octobre, deux thèses, forcées par le tour qu'avait pris l'Histoire, s'affrontèrent parmi les dirigeants du nouvel État : Trotsky voulait, à la manière des Armées de la République, porter, par les armes, la Révolution en Europe. Il affirmait que le socialisme instauré dans un pays seulement, devenait du socialisme-national (ou du national-socialisme) et tournait le dos à sa propre essence. Staline l'emporta sur lui, à la tête d'un groupe. La majorité qui les suivait jugeait que le pays, épuisé, avait un besoin urgent de reprendre des forces et que de nouvelles guerres mettraient en péril certain la Révolution. Trotsky, constatant qu'il était éliminé par une nécessité historique, s'enfuit et mourut en exil. À la suite de ce drame, presque tous les théoriciens de la Révolution, sinon tous, furent assassinés. Il est inutile de rappeler les

---

1 Ouvrage cité, p. 15/16.

nombreux et mystérieux procès qui accompagnèrent, et accompagnent encore, les exécutions de ceux qui ne sont pas dans la « ligne » du parti au pouvoir. Le chef de ce parti devint le successeur apostolique de la doctrine. À la façon des Pharaons, qui effaçaient des monuments les noms de leurs prédécesseurs, Staline parvint à supprimer si bien le nom de Trotsky, que la nouvelle génération l'ignore.

Voit-on maintenant comment l'Église s'est formée ? Et voit-on pourquoi cette Église, inévitablement, fatalement constituée, est inévitablement, fatalement, but et fin à elle-même ? Et Claude Aveline, qui souhaite avec chaleur qu'elle cessât de l'être, sur quoi s'appuie-t-il lorsqu'il déclare qu'aucun principe, qu'aucun argument sérieux ne faisaient obstacle à cette mue ? Toute institution basée sur une doctrine, du fait que cette doctrine suscite des inimitiés autour d'elle, doit nécessairement choisir l'interprétation qui la sauvegardera en tant qu'institution. Aussitôt, il est évident que c'est l'institution qui importe : la doctrine n'est plus là que pour l'appuyer. Pour instaurer son pouvoir, une doctrine – surtout si elle est de liberté – doit se servir de moyens qui s'opposent à ses fins. Arracher le pouvoir et conférer la liberté sont deux actes de sens absolument contraire. Et le sens du pouvoir l'emporte aussitôt, car la perte du pouvoir serait la mort de la doctrine. C'est le pouvoir qui est embrayé dans le réel, dans l'événement, dans les problèmes à résoudre, non la doctrine. La doctrine était là d'avance, préfabriquée, ignorante de l'événement qui surgira ; en fait, aussitôt au pouvoir, elle n'est plus au pouvoir, c'est autre chose qui règne : la politique. Mais son pouvoir, aussitôt né, a un nom, le nom de la doctrine. Il y avait là, préalablement, une doctrine et un nom ; le nom est resté.

Le nom, greffé au pouvoir, interprétera tous les jours l'écriture de la doctrine. Le nom sera l'interprète, et le pouvoir son exécuteur. Ainsi font Bonaparte au nom de la Révolution, le Vatican au nom de Jésus, Staline au nom de Marx. Le vice n'est ni en Jésus, la Révolution ou Marx, il est dans la doctrine, dans le seul fait qu'il y ait doctrine. Plus la doctrine est solide, serrée, définie, plus elle ne sera que sa propre trahison, à l'instant même où elle s'instaurera. Et cela, Claude Aveline ne semble pas le voir, qui dit que son procès n'est pas « du communisme en soi, du socialisme « défini » (c'est nous qui soulignons) par Marx, Engels, Lénine. S'il est adepte de cette doctrine, ainsi qu'il l'affirme, son jugement est vicié dès le début. Exprimer, ainsi que nous l'avons fait plus haut, que si les moyens de production de l'humanité étaient mis en commun, en vue de la distribution des biens de consommation, tous les problèmes seraient résolus, cela n'est pas une doctrine. Cela n'est que constater de façon simple et élémentaire le fait que nos hommes d'État, hommes d'affaires, généraux et spécialistes de toute sorte, sèment la misère pour des fins qui leur sont propres. La doctrine commence avec la définition des moyens. Elle commence même aussitôt que l'on cherche à définir quoi que ce soit. Lorsque Claude Aveline dit « capitalisme », le contenu de ce mot n'est pas du tout celui que lui accorde tel économiste de Washington ou de Londres. Il se définit, probablement, en fonction d'une doctrine élaborée par Marx il y a quelque quatre-vingt-dix ans. Ce « capitalisme » a évolué depuis, de façon à échapper à toute définition et même à toute observation. Dans quelle mesure le stalinisme ne fut-il pas lui-même prisonnier d'un processus économique qui a cristallisé un État sur les nécessités d'un Capitalisme d'État ? Aujourd'hui, il n'y a pas « un » capitalisme, il y a cent modes capitalistes en vigueur, qui s'enchevêtrent d'une façon inextricable. Nous voici, ainsi que nous le montrions au début de cet ouvrage, devant des mots sans contenu réel, objectif, stable.

Cette dernière constatation nous livre enfin une des clés de notre analyse : Aveline, en combattant une orthodoxie (une Église) se révèle hérétique par rapport à cette Église, c'est-à-dire qu'il est en-dehors de cette Église, mais dans le sein de cette Religion. Cette Religion s'exprime par des doctrines, dont les mots n'ont pas un contenu précis, mais en fonction desquels Aveline « se » pense, préalablement à



l'action qu'il intente. Il y a présence à lui-même, donc apparence, donc image, dont les éléments sont ceux d'un corps de doctrine. Tout se passe comme si une doctrine a pompé, happé une partie de son moi, lui a donné forme marxiste et l'a présentée à lui-même, avec d'autant plus d'intensité que ce moi, qui se pense, n'est pas lui : il est marxisme.

Nous voici serrant de plus en plus près le fait religieux, ce qui nous fait aborder le deuxième essai de « La Voie Libre », celui de Jean Cassou, et le troisième, celui de Martin-Chauffier.

Jean Cassou, avec son essai, s'est attiré le privilège de se voir vilipendé, traîné dans la boue par les orthodoxes stalinien. L'un d'eux, un homme sincère et ayant un sentiment très vif de l'honnêteté, nous a dit : trois de ces écrivains méritent peut-être une sorte d'estime, mais Jean Cassou est ignoble.

Tandis qu'Aveline ne met pas en cause le marxisme-léninisme; tandis que Martin-Chauffier voudrait intégrer l'homme communiste afin de poser les fondements d'une justice sociale ; tandis que Vercors, constatant avec tristesse que ses amis communistes ne veulent pas de sa collaboration, leur déclare néanmoins son inébranlable fidélité à leur action ; bref, tandis que la conscience de ces trois écrivains « se » pense et se définit, en tant qu'être social, en telle portion qu'ils estiment devoir fixer, laquelle, bien que limitée, chacune à sa manière, les engage, leur dicte une action, leur assigne une position, leur inspire des jugements ; la conscience de Cassou, elle, brusquement et totalement indignée, excédée de ces discussions, de ces constatations, de ces explications, de ces mots, de ces mots, tout d'un coup violemment intolérante de tout jargon, de toute idée, et même ne voulant plus rien savoir, ne croyant plus à rien *je ne proclame aucune foi* [1] ; renvoie les adversaires dos à dos ... *une étrange complicité unit l'U.R.S.S. et les États-Unis* [2] ... *Choisir entre les deux blocs c'est choisir entre deux mensonges* [3] et les décrit tels qu'ils lui apparaissent maintenant, non plus sous l'aspect important et grave d'hommes et d'institutions qui manipulent le destin de l'humanité, mais comme des bouffons.

*Les choses en sont venues, dit-il, à un tel point qu'en chacun de nos compagnons communistes de la veille nous trouvons aujourd'hui un homme armé d'une méthode et mû par un comportement où nous reconnaissons les traits caractéristiques de la mentalité religieuse la plus primitive et la plus fanatique...* [4] Ils en arrivent *au plus haut degré d'hystérie mystique* [5] ; leur comportement est déterminé, dicté par les puissances suprêmes et infaillibles de leur église, dont les ordonnances, *en matière de littérature, d'esthétique, de cirque ou de météorologie peuvent choquer votre raison et contredire toute l'évolution de la civilisation humaine : il faut vous y soumettre sans restriction et abjurer solennellement vos erreurs* [6] ... *et les points de ce programme ne sauraient se formuler que dans le langage communiste. Dans la liturgique phraséologie communiste* [7].

Laissons là la description de ce qu'est, selon Cassou, cette Église de cirque. Martin-Chauffier lui dira tout à l'heure que cela n'est pas une Église. Dans les réflexions que feront naître en nous ce débat si vaste et si complexe, nous essaierons de développer l'objet de notre ouvrage. Du sein même de cette

---

1 Ouvrage cité, p. 82.

2 Ouvrage cité, p. 87.

3 Ouvrage cité, p. 89.

4 Ouvrage cité, p. 62.

5 Ouvrage cité, p. 63.

6 Ouvrage cité, p. 64.

7 Ouvrage cité, p. 68.

angoisse de quatre écrivains, de quatre des hommes les plus dignes d'estime de notre époque, dont la conscience s'est toujours voulue personnelle, intègre et libre, et largement humaine dans le social, du sein de cette angoisse qui est la nôtre, peut-être verrons-nous surgir quelque clarté. Car les débats sont à peine amorcés, et brouillés dès le début par leur objet même : le capitalisme, le communisme. Nous avons indiqué, à propos de l'essai de Claude Aveline, qu'il est moins intéressant de reprocher à la politique d'une Institution de s'opposer à la doctrine sur laquelle elle s'appuie, que d'aller rechercher dans l'existence même de toute doctrine, les raisons qui l'obligeront à s'opposer à elle-même, à son instauration. Or, une doctrine n'est pas un produit naturel, comme un arbre ou une pierre. Une doctrine est le produit de la pensée. Et l'adhésion à une doctrine provient du besoin qu'a l'adepte de « se » penser. Pourquoi éprouve-t-il ce besoin ? Nous avons vu Descartes « se » penser, afin de vivre le plus agréablement possible. Nous verrons Sartre « se » penser en dépit de lui-même, et poussé par le philosophe en lui, afin de vivre de la façon la plus angoissée possible. Nous avons vu Descartes « se » penser parce qu'il s'est défini « chose ». Nous verrons Sartre déclarer ne pas pouvoir « se » penser, parce que l'être de l'homme est un néant, et, par ce biais, « se » pensant tout de même, philosophe.

Voilà le fond du débat. Penser, avons-nous écrit au début de cet ouvrage, en citant Julien Benda, c'est penser à quelque chose. Si je « me » pense, il faut bien que je « me » pense quelque chose, sans quoi je ne serais rien. Et ce quelque chose ne peut être que quelque chose d'extérieur à moi-même, sans quoi je ne pourrais pas l'appréhender. Je ne peux pas, en effet, me présenter à moi-même une représentation de moi-même, si cette représentation n'est pas objective à mon esprit. Cette pensée de moi-même, je suis bien forcé de la constituer avec des éléments. Et ces éléments sont nécessairement statiques, le temps que je puisse les voir. Mais, plus je réfléchis et m'aperçois que « je » ne suis pas telle ou telle identification en vertu de laquelle je « me » pensais sans le savoir (à la façon du « moi » qui cherchait de l'eau de fleur d'oranger dans un rêve, ou de l'enfant au « pour-moi » instantané) plus s'ouvre en moi un gouffre intérieur, qui est gouffre parce qu'il est impensable.

Et, ayant rompu mes diverses et successives identifications avec tout le pensable, force m'est de constater que l'être de cette conscience qui a, à juste raison, refusé de se reconnaître partout où elle se retrouvait, n'est qu'un néant à soi-même, à tout jamais en fuite devant sa propre investigation.

C'est là que commence le vertige et que s'offrent, en manière de médecine, ces prolongements de soi, ces identifications avec un dépassement, ou avec un surpassement : l'un humain, l'autre divin. Apparemment – et, comme nous nous interdisons de les situer, l'on voudra ne prendre ceci que comme une tentative d'éclaircissement – Aveline et Vercors optent pour la première médecine, Martin-Chauffier insiste pour les deux, Cassou les refuse toutes les deux. Il les refuse, parce qu'à chaque rejet d'un quelque-chose en vertu de quoi il eût pu se penser – ou s'était pensé, pendant quelque temps – le non-quelque-chose résultant de cette opération, loin de lui donner le vertige, l'amuse. Oui, l'amuse. Et ce jeu, qui est un acte de création spontanée (« j'ai un certain goût de la création libre ») [1] est aussi un travail, et est certainement l'action d'une conscience révolutionnaire. Mais le mot action n'a plus le sens qu'on lui donne en général, parce qu'on ne sait plus où ni comment définir cette action qui se veut incréée. Il emploie les mots « patriote » et « démocrate », mais il n'est ni patriote ni démocrate, c'est son cœur qui l'est : « tout cœur patriote et démocrate épris d'indépendance nationale, de justice sociale... » etc... [2] Il y a là plus qu'une nuance, il y a un refus de systématisation. Et ces principes, qu'il veut que l'on cultive au fur et à mesure que l'on se bat pour eux « sont des principes de valeur humaine

---

1 P. 80.

2 P. 60.

et universelle » [1]. Leur définition n'ira guère plus loin, donc n'aidera évidemment personne à « se » penser. Ni à penser la révolution. Les théories préfabriquées ne sont pas des facteurs de révolution.

Où en est, aujourd'hui, le dogme fondamental de la doctrine marxiste : celui de la fonction historique du prolétariat ? *Les mouvements ouvriers constituaient le nerf même et le courant, le développement des diverses nations. En s'accomplissant les mouvements ouvriers accomplissaient la nation, et leur composition et leur convergence tendaient à l'avènement de la démocratie universelle et par conséquent à la paix du monde. Ils ne tendent plus aujourd'hui qu'à devenir, comme les nations mêmes des « satellites ». On veut les persuader qu'ils ne peuvent plus se manifester que sous l'effet de la propagande et de la police et par le secours, ou le contrôle, ou l'oppression de l'Armée Rouge. Et bien, il leur faut retrouver leur vérité. Il leur faut retrouver leurs sources révolutionnaires. C'est la première condition à réaliser pour permettre à toute nation de prendre conscience d'elle-même... [2] Pour ce qui est de la cause de la révolution, il peut paraître qu'elle n'ait rien à gagner à cet asservissement. Il peut paraître que si notre peuple a produit quelques révolutions – assez retentissantes – au cours de son histoire, c'est qu'il les a voulues et faites et non pas qu'il les a reçues sous forme préfabriquée. Et c'est que les faisant, il s'efforçait au plein développement de son caractère, tendait à son plus haut pouvoir créateur, à sa plus complète liberté [3].*

Ces pensées sont de la plus haute importance. De même qu'un individu acquiert un sentiment de liberté réelle lorsque, par le plein développement de son caractère personnel, il se voit dépouillé de tous les éléments extérieurs (sociaux, religieux) dont il a reconnu qu'ils cristallisaient sa conscience dans la mesure où, paradoxalement, il n'était pas lui-même, mais l'adepte de quelque doctrine ; de même le peuple (et non telle ou telle classe du peuple, choisie, élue, comme devant être, comme étant chargée de mission révolutionnaire) ; le peuple, tel qu'il peut se retrouver lui-même, brusquement conscient de sa liberté sous le coup d'événements, et intégrant en son sein tous ceux qui se sentiront intégrés en lui, prolétaires ou marchandes des halles, employés ou tondeurs de chiens, le peuple révolutionnaire sera le lieu et le réceptacle d'une force spontanée, inattendue, impérissable et créatrice. Révolution = Liberté = Création. Tel est, il nous semble, le sens que Cassou donne à la Révolution. Depuis les philosophes du 18e qui avaient insufflé aux consciences ce sens de liberté créatrice, auquel nous devons nos Révolutions, ce renouveau n'avait pas été senti. Cassou s'est efforcé de l'exprimer, on le trouve ignoble, et personne n'a compris ce qu'il voulait dire. Nous admettons que cette prise de conscience, faite d'infinies dépossessions, est difficile à comprendre. Nos esprits ne savent procéder que par accumulations, et la vraie Révolution leur apparaît, par conséquent, comme une idée impossible à concevoir. Elle l'est, en effet, car ce que je conçois aujourd'hui, demain sera vieux devant l'événement neuf, et de ce fait, m'empêchera de voir cet événement tel qu'il sera dans sa réalité et le révolutionnaire que je m'imaginerai toujours être ne sera qu'un théoricien, un docteur, un métaphysicien.

Et nous voici parvenus à la querelle de Martin-Chauffier, dont l'esprit aigu et la conscience inébranlable, prennent le chemin inverse de celui de Cassou.

Voici la querelle : après avoir parlé de *l'opposition fondamentale entre le christianisme providentiel et*

---

1 P. 70.

2 P. 91/92.

3 P. 66.

*le marxisme athée* [1] et violemment pris à parti les diacres de la nouvelle église [2], Martin-Chauffier, se reprenant, reconnaît que ce terme de « nouvelle église » est tenu par les desservants pour « un slogan éculé », et reconnaît lui-même volontiers qu'il ne s'agit pas réellement ici d'une nouvelle église, d'une nouvelle religion, mais d'un culte idolâtre qui dénature par ses pratiques et par sa liturgie, la pensée marxiste-léniniste, laquelle se suffit fort bien à elle-même, sans ces parodies du sacré. Rendons à Claude Aveline l'hommage de l'invention – continue Martin-Chauffier – c'est dans son essai de *l'Heure du Choix : les Églises et l'Homme*, qu'il a, le premier, traité ce rapprochement entre l'Église catholique, l'église communiste et l'église capitaliste. Il en a traité en anticlérical et en athée... et a ouvert les voies à Jean Cassou, athée d'aussi bon teint, qui, dans « *Esprit* », a donné, du comportement des églises, une définition parente de celle d'Aveline (comment en irait-il autrement ?). N'en déplaise à l'un et à l'autre – ils ne l'apprennent pas aujourd'hui – cette définition accentuée par Cassou qui, visiblement, s'inspire surtout du communisme devenu stalinien, si elle vise aussi l'Église catholique, n'en atteint qu'une représentation toute extérieure, et néglige les réalités de la vraie religion : « Une Église – écrit Jean Cassou – impose des dogmes, et lorsqu'elle proclame un fait, ce fait prend l'allure d'un dogme et ne saurait être soumis à l'étude critique... Une Église prohibe le libre examen, et, pour plus de sûreté, étend son autorité à tous les domaines, y compris la biologie, la peinture et sans doute le cirque et le jardinage. Dans son anxieux souci de puissance, elle se fait totalitaire. Par ses associations, ses patronages, ses bulles et bulletins, par toute une mécanique de formules et de cérémonies, elle se répand dans tous les milieux, influence les comportements privés et publics et forme de chaque individu qui tombe sous sa coupe un homme nouveau, d'un seul tenant, d'une seule pièce, et dont chaque réaction deviendra calculée et attendue... » Sans doute Cassou ignore-t-il... la « liberté des enfants de Dieu qui, en dehors des dogmes – explication des Saintes Écritures – conservent leur libre arbitre en philosophie, en politique, en sociologie, comme en peinture et en jardinage, et ne se privent pas d'en user. Comment imaginer le catholique « d'un seul tenant, d'une seule pièce », quand on en trouve dans tous les camps, quelle que soit, dans l'ordre terrestre, la question disputée ou l'entreprise offerte ? Je sais bien qu'en écrivant cette définition, dont je ne cite que le début, Cassou pensait à cette artificielle ossature religieuse autour de laquelle se construit le nouveau temple, comme s'il était besoin d'une Rome quand elle n'est gardienne d'aucune vérité révélée...

Martin-Chauffier condamne à fond et sans réserves le capitalisme. En revanche, il ne fait que critiquer le communisme, et notamment le parti communiste français, dans ses modalités, ses procédés, ses méthodes, non point dans ses doctrines ni dans ses fins. Je continue à penser, dit-il, qu'une forme nouvelle de civilisation, héritière des valeurs anciennes et tournée vers le progrès, vivante enfin, ne peut se passer de l'apport économique et social fourni par le marxisme. Si, à la liberté de l'homme et à sa dignité, suffisent – pourvu qu'elles soient appliquées – les définitions lentement élaborées par des siècles de disputes constructives entre le christianisme et ce que j'appelle le rationalisme (particulièrement les recherches des philosophes du 18<sup>e</sup> siècle) (bien qu'il y ait aussi un rationalisme chrétien et un rationalisme marxiste), il en va tout autrement de la justice sociale dont les fondements mêmes n'ont pas été posés [3].

Et, pour compléter les pièces de ce procès, citons enfin cette courte déclaration de Cassou : *Je consens à me déclarer chrétien en tant que souscrivant aux maximes de l'Évangile* [4].

---

1 P. 115.

2 P. 124, 125, 126.

3 P. 136/137.

4 P. 71.

Le fond de ce débat méritait qu'on ne le laissât pas dans l'ombre. Qu'importe au public des positions moins définies que décrites et moins décrites que vaguement éprouvées en tant que conséquences d'adhésions psychiques et mentales à quelque religion dont tout ce que l'on dit échappe – et veut échapper – au jugement ? Si Cassou, se laissant parfois entraîner par le plaisir de sa plume, décrit des hommes « d'un seul tenant, d'une seule pièce », Martin-Chauffier triomphe sans peine en lui montrant que les Catholiques ne sont pas ainsi faits. Il néglige toutefois de nous dire qu'ils partagent ce privilège avec n'importe quel être humain, quelque primitif, sauvage et stupide qu'il puisse être, et même avec un nombre considérable d'animaux. Tout animal susceptible d'être dressé subit une imposition « bien-faire », « mal-faire », et s'y conforme dans la mesure où elle sait se rendre persuasive – par le sucre et le fouet. Le psychisme le plus élémentaire est accessible à la notion d'une opposition bien-mal et, aussitôt, n'est plus « d'un seul tenant, d'une seule pièce », mais de deux tenants, de deux pièces. Et Martin-Chauffier nous montre que, sur ce point, un psychisme des plus complexes – le sien – n'est pas autrement construit : par division. Sa première et meilleure moitié, celle qui emporte avec elle l'identification, le moi-Martin-Chauffier, ressemble à s'y tromper à celle de Descartes : « retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance... » Avec cette différence cependant, et qui compte, que Descartes dit retenir sa religion, mais que Martin-Chauffier déclare être retenu par elle, avoir abdiqué en elle son libre-arbitre, et l'avoir confié à un interprète. Son « Pour le reste » (voyez Descartes), sa seconde moitié, il se sent ensuite libre de la laisser aller où bon lui semble et se comporter à son gré. Cette liberté consiste à voir les choses telles qu'elles ne sont pas : au Communiste il accorde une sorte de surintendance sur l'organisation strictement matérielle du monde, dont le Communiste ne saurait que faire ; quant à l'Église, il veut se persuader que son Royaume n'est pas de ce monde, ce qui est si manifestement en contradiction avec les faits, que ce point de vue serait hérétique si Martin-Chauffier n'échappait par ce biais à l'excommunication.

Retenant tout de suite, en cette affaire, ce qui nous importe – la perception de soi par opposition à la connaissance de soi – notons que, dans cette conscience coupée en deux, la perception de soi, l'identification, se dégage de la partie où n'existe pas de libre arbitre. Libre arbitre veut dire d'abord pensée, puis liberté, puis jugement basé sur cette liberté de pensée. Ainsi Martin-Chauffier nous révèle qu'il « se » pense là où il ne pense pas, que son être est engagé là où lui ne l'est pas. Il nous revient qu'au cours d'un entretien avec un ami sur le conditionnement de l'esprit, Martin-Chauffier se leva dramatiquement de sa chaise, et, marchant avec agitation, s'écria : « Vous ne me convaincrez pas, et si vous y parveniez, vous commettriez un meurtre ». Il ne nous en voudra certainement pas de révéler ce moment si bouleversant d'une conscience humaine. Ce Chrétien sait sans doute que la mort corporelle illustrée par le mythe de Jésus n'est pas douleur ; que les larmes et la sueur de sang et l'effroi devant le calice de mort sont ceux de l'abîme vrai, du seul abîme qui soit : la mort de la conscience. Un dieu crucifié, souffrant mille morts physiques, tel est le mythe païen ; un dieu mourant, lançant le cri de détresse d'une conscience privée d'elle-même, voilà le sens du mythe chrétien. Mais, là encore, Martin-Chauffier nous montre qu'une conscience adulte et évoluée jusqu'aux limites du complexe, se comporte de la même façon qu'une conscience élémentaire. Le Martin-Chauffier-pour-moi-catholique se sent pris de vertige à l'idée qu'il pourrait ne pas être lui, tout comme un enfant se met à pleurer si on lui dit : tu n'es pas Jean, tu n'es pas Marie. Descartes le dit : ses mots « instruit dès mon enfance » ne laissent aucun doute sur la continuité de cette identification. Descartes, Martin-Chauffier « sont » littéralement la conscience qui résulte d'un impensable en fonction duquel ils s'imaginent se penser. Pour comprendre ce stratagème de la conscience, nous n'avons qu'à nous référer à l'impensable cause du rêve qui nous a servi d'exemple : cette cause était un bruit sous la fenêtre du dormeur, et était impensable sous peine d'éveil.



Cette cause, impensable, donc impensée (précisons : consciemment impensable, donc consciemment impensée) avait engendré une conscience qui « se » pensait en tant que nécessité, à l'état pur, d'un pour-moi en quête d'eau de fleur d'oranger. Ici, chez Descartes et Martin-Chauffier, l'impensable est l'Impensable tout court. C'est le mystère de l'existence de l'Univers. Mieux : c'est l'impénétrable constatation que quelque chose existe. Mieux encore : c'est l'impensable « il y a ». Et aussitôt, venant en hâte au secours du penseur, qui refuse de mourir au seuil de cet impensable, le mot Dieu, fait de rien, vide de sens et de contenu, « situe » le penseur, qui, faute d'éléments réels à la pensée, en est réduit à ne se situer que par rapport à soi-même, d'où la notion « je suis ».

S'il est vrai que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, ce qui ne se conçoit pas du tout s'énonce avec l'extrême légèreté d'un esprit vide. On a consacré des milliards de mots à la théologie, c'est-à-dire à la science de l'inconcevable. De l'inconcevable par définition. L'esprit humain s'est torturé de toutes les manières pour donner les preuves de l'existence de l'inconcevable – existence qui tombe sous le sens – mais en l'appelant Dieu, ce qui le fait échapper au sens le plus recherché, le moins saisissable. Curieuse comédie philosophique, qui fait proférer une, deux, trois, dix preuves de l'existence de « Dieu », dont les définitions – Perfection Absolue, Être Suprême, Cause Première et autres mots sans contenu – ne se conçoivent pas, sans quoi on concevrait Dieu. On demande à Descartes, à Martin-Chauffier : Dieu existe-t-il ? Ils répondent oui. On demande à un Communiste, à Jean-Paul Sartre : Dieu existe-t-il ? Ils répondent non. Mais les uns et les autres savent que ce mot est inconcevable. On se demanderait alors à quoi ils jouent, si, malgré eux, on ne voyait clair à travers leur jeu.

On nous rapportait récemment qu'un lecteur de l'organe du gouvernement soviétique, la « Pravda » de Moscou, ayant écrit à ce journal pour demander si la croyance en Dieu est compatible avec le fait d'être communiste, avait reçu, comme réponse, dans les colonnes de ce quotidien, une manière de sermon où le rédacteur lui démontrait que si ce lecteur croyait en Dieu, c'est qu'il ne croyait pas assez en la Science, et lui reprochait son manque de foi. Si ce rédacteur était communiste selon le vœu de Martin-Chauffier, il aurait répondu : « nous sommes une entreprise de travaux publics, une coopérative de production et distribution ; votre question ne nous concerne pas ; il est absurde de nous l'adresser ». Mais s'il ne répond pas ainsi, c'est parce que la doctrine marxiste-léniniste et ses fins, avec lesquelles Martin-Chauffier déclare être d'accord, ne sont pas, elles, du tout d'accord avec Martin-Chauffier. Il voudrait les « intégrer », elles voudraient le « liquider ». Il voudrait que « les définitions lentement élaborées par des siècles de disputes constructives entre le Christianisme... etc... » soient compagnons de route d'une « justice sociale dont les fondements mêmes n'ont pas été posés » ; elles voudraient que ces définitions idéalistes qui, pour emprunter une appréciation de Marx sur Hegel, « marchent sur la tête », soient totalement renversées et remplacées par une conception dialectique (sans cesse en mouvement), matérialiste, expérimentale, scientifique, de l'homme et de sa place dans l'Univers. Il y a là deux structures de pensée qui ne pourront jamais s'accoupler. Martin-Chauffier pense être d'accord avec la théorie du marxisme et non avec ceux qui appliquent cette théorie. Reprenons donc l'Anti-Dühring [1], c'est-à-dire les fondements mêmes du marxisme philosophique.

L'on sait en effet que le manifeste du communisme fut signé par Marx et Engels ; quant à l'Anti-Dühring : *la conception exposée dans ce livre ayant, pour la part de beaucoup la plus grande, été fondée et développée par Marx*, écrit Engels dans sa préface à la seconde édition du 23 septembre 1885, *et pour la moindre part seulement par moi, il allait de soi que je n'écrivisse pas cet exposé à son*

---

1 M.-E. Dühring *bouleverse la Science* (Anti-Dühring), par Fr. Engels.



*insu. Je lui ai lu le manuscrit tout entier avant l'impression : pour le deuxième chapitre de la partie consacrée à l'économie politique (sur l'histoire critique), il fut écrit par Marx.*

Nous voici donc, avec l'Anti-Dühring, aux sources de cette pensée. Elle est (s'il faut, pour la situer, employer des mots barbares en vogue de nos jours) plus phénoménologique et plus existentialiste que ne le sont les traités de nos nouveaux métaphysiciens. Elle se trouve exactement au point de rupture de toute la philosophie dite idéaliste, là où Hegel l'avait conduite et où Marx et Engels l'ont renversée. Ils se sont emparés du mouvement abstrait contenu dans « *La Phénoménologie de l'Esprit* » et l'ont plongé dans... le phénomène tout court. Afin de bien saisir l'opposition irréductible de cette pensée et de ce que l'on appelle le rationalisme chrétien, il nous faudra ici la résumer quelque peu ; puis indiquer comment, parallèlement à cette ligne de pensée, s'est développé un existentialisme chrétien, émotionnel, néo-romantique, avec Kierkegaard et Heidegger (apparenté à Dostoïevsky) ; suivre cette double ligne jusque chez Sartre, à travers sa tentative d'ontologie phénoménologique; revenir enfin aux positions que Cassou et Martin-Chauffier occupent : l'un par rapport aux Évangiles, alors que souscrivant à leurs maximes, il consent, sans Dieu, à se déclarer chrétien ; l'autre par rapport aux dogmes de l'Église, alors qu'il déclare que les fondements mêmes de la justice sociale n'ont pas été posés. Laissons donc de côté, pour l'instant, cet aspect de leur querelle et résumons ce qui vient d'être exposé, en nous souvenant de ce que nous écrivions plus haut, à propos des prêtres de Nemi.

Nous disions que le Croyant est celui qui se perçoit en tant qu'élément d'une représentation dont le thème est l'existence d'une vie transcendante, qu'il ne connaît pas, mais dont il s'imagine qu'elle peut être captée par le truchement d'objets (pain, vin, reliques, etc.) et de gestes (rituels) et ensuite absorbée (par attouchements, absorption ou formules). Il y a là, toujours, transfert imaginaire de vitalité. Les objets et les symboles du culte sont censés prendre sur eux, en eux, par les soins d'un clergé, la partie transcendante du Croyant et la conduire dans une transcendance absolue, ce transfert étant, de ce fait, une substitution de souffrance. Il résulte de cette analyse qu'il n'existe pas de religion organisée, qui ne soit idolâtre et fétichiste. Elles le sont de façons plus ou moins grossières mais elles le sont toutes. En conclusion, le Communisme n'est donc ni une religion, ni une église, puisque à tort ou à raison, il ne confie qu'à la raison le soin de débrouiller nos problèmes.

Il n'est que trop vrai que l'application d'une façon de penser devient doctrine, qu'une doctrine devient politique, qu'une politique devient force policière, coercition et le reste. Nous avons assez commenté ce processus à propos de l'essai de Claude Aveline, pour n'y plus revenir. Mais ce façonnement, ce conditionnement des individus en vue d'une fin qui n'est plus qu'une fin à elle-même, qui, de plus en plus abstraite, anonyme et inhumaine, n'est qu'une série de moyens en voie d'auto-destruction (les moyens étant à l'opposé de la fin). Si nous voulons l'examiner tel qu'il est, pourquoi le brouillons-nous en l'appelant religion, ou pseudo-religion, ou idolâtrie ? Ce n'est que par extension, en employant une façon de parler peu propre à des écrivains que l'on peut dire « le culte de Staline » ou « l'idolâtrie autour des photos de Staline », à la façon dont on parle de culte ou d'idolâtrie autour de stars de cinéma ou de coureurs cyclistes. Qu'un Staline soit, chez lui, le star des stars, ne change rien à sa nature, en aucune façon transcendante, de star ; que les staliniens s'accordent pour parler le même jargon et répéter les mêmes slogans, ce fait, dans la mesure où il existe, ne devient pas religion : il est un conditionnement en vue d'une fin ; et nous verrons qu'en dernière analyse, un conditionnement de cette sorte, ou d'une sorte analogue est le résultat que se proposent toutes les civilisations, telles qu'on nous enseigne qu'elles doivent être, par définition. Aussi bien devons-nous soigneusement examiner ce que nous entendons par civilisations, et remettre en question la valeur du processus d'accumulation et de conditionnement qui, comme un fleuve dépose ses alluvions, constitue ce que l'on appelle patrimoine

social, culture, etc... en tous lieux et à toutes les époques.

\*\*

**b) De Engels à Sartre en passant par Kierkegaard et Heidegger.** – Friedrich Engels (1820-1895) est loin de recevoir de nos jours l'hommage correspondant à son apport réel dans le domaine de la pensée. J. Molitor, dans une introduction au tome II de « *La Sainte Famille* » [1], ouvrage paru sous le nom de Marx, mais auquel avait collaboré Engels, écrit : *une fois de plus, il apparut que, dans leur association, Marx occupait la première place et qu'Engels s'effaçait trop volontiers, par excès de modestie.*

Il est fort rare de voir figurer le nom de Engels, aujourd'hui, dans un de nos ouvrages de philosophie, cependant qu'en U.R.S.S. la succession apostolique Marx-Lénine-Staline, inventée et imposée à coup de simplifications, s'accommode de ne se baser sur aucune pensée que nous puissions saisir ou même découvrir, dans le cadre de nos études. Il nous faut donc revenir aux origines, en tenant largement compte de l'état de la pensée, et de la science au milieu du siècle dernier.

L'Anti-Dühring est la critique d'un système philosophique présenté par un certain Dühring, dont le nom aurait sans doute disparu sans Engels. Cet ouvrage se trouve donc fort encombré par l'exposé du système qu'il critique, mais son intérêt n'en est pas moindre pour cela, au contraire :

1° M. Dühring... *traite de toutes les choses possibles et de quelques autres encore...* écrit Engels ; il y a, chez ce dernier, un effort constant de maintenir la pensée dans le pensable, dans le réel, par une analyse aiguë de tout ce qui est idéologique, c'est-à-dire de tous les concepts s'exprimant en des mots sans contenu ; 2° Engels n'a pas pour but d'opposer au « système » de M. Dühring un autre système, mais d'opposer aux conceptions abstraites d'une idéologie pure, prétendant dégager la réalité non pas d'elle-même mais de sa représentation, une façon de penser scientifique et impartiale. Lorsqu'un idéologue de cette espèce – écrit en substance Engels – construit une morale et un droit (et définit la liberté de l'homme) non en les tirant de la situation sociale réelle des hommes qui l'entourent, mais en les déduisant de concepts, les matériaux dont il se sert ne contiennent que quelques maigres débris de réalité, mêlés à des « idées » empruntées et à des lubies personnelles. « Hegel » – précise Engels – *fut le premier qui exposa exactement le rapport entre liberté et nécessité. Pour lui la liberté consiste à comprendre la nécessité. « La nécessité n'est aveugle qu'autant qu'elle n'est pas comprise ». Ce n'est pas dans le rêve d'une action indépendante des lois de la nature que consiste la liberté, mais dans la connaissance de ces lois, et dans la possibilité, ainsi donnée, de les faire agir systématiquement en vue de fins déterminées. Cela est vrai aussi bien des lois du monde extérieur que de celles qui régissent l'existence corporelle et intellectuelle de l'homme – deux ordres de lois que nous pouvons séparer tout au plus dans la pensée, mais non dans la réalité. La liberté de la volonté n'est donc pas autre chose que la capacité de se décider en connaissance de cause. Il en résulte que plus libre est le jugement d'un homme concernant une question déterminée, plus grande est la nécessité qui détermine la teneur de ce jugement...*

On voit combien cette conception de la liberté – donc de l'homme – est aux antipodes de la notion métaphysique et chrétienne, que Martin-Chauffier voudrait fixer en tant que valeur permanente. Ici, la conscience humaine est un processus de la nature qui, par action réflexive sur l'ensemble des lois de la nature se connaît du fait qu'elle se perçoit dans son conditionnement et en tant que conditionnement ; là, la conscience émane de sa pseudo-notion, extratemporelle, d'elle-même, en tant qu'âme immortelle,

---

1 V. Œuvres complètes de Marx, publiées par Alfred Costes, édition 1927.

etc... Ici, il y a adhérence au mouvement du monde, à tout instant, dans une mesure limitée par l'état de la science à cet instant-là, et perception de la relativité de l'homme ; là, il y a un absolu humain, défini divin, et inconcevable ; ici la pensée s'applique au pensable, là les postulats de son rationalisme sont irrationnels. Qu'est-ce à dire sinon que la conscience de l'être limité et conditionné, enfermé dans le cadre de sa pensée, ici ne sent pas l'angoisse de sa tragique aventure, et là en souffre ? Et comment s'étonner – la position marxiste étant valable – de la floraison de ces existentialismes désespérés, chrétiens ou métaphysiquement athées, sombrant dans la confusion ? En vérité, l'esprit de confusion a également envahi l'autre dérivée de la pensée marxiste, celle dite révolutionnaire.

Cette double déviation dans des culs-de-sac provient, selon nous, du fait qu'au temps de Hegel, d'Engels, de Marx, la psychologie n'existait pas encore en tant que science. Ces philosophes avaient découvert une loi profonde de la nature, celle de la contradiction existant dans les choses et les phénomènes eux-mêmes, une contradiction qui constamment se pose et se résout. Dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient, dit Engels. La connaissance de cette contradiction en mouvement est le but de toutes les sciences et voir dans l'histoire l'évolution même de l'humanité selon un mouvement dont sa mission est de reconnaître les lois est le propre du matérialisme marxiste. Selon ces philosophes, la pensée elle-même obéit à cette loi de contradiction interne, que l'œuvre de Hegel avait pour but de prouver. Engels, en faisant sienne cette conception, s'imaginait couvrir tous les domaines de la connaissance, du fait qu'il ne voyait dans l'homme qu'une « existence corporelle » et une « existence intellectuelle ».

Ces deux aspects, nous le savons aujourd'hui, donnaient de cet agrégat psycho-physiologique qu'est l'homme un aspect erroné. Car c'est la psyché, non la pensée, qui obéit à la loi du mouvement contradictoire. C'est la psyché qui, après avoir cherché à sauver le néant de son existence en s'associant, sous le nom d'âme, à des concepts impensables, revêtus de tabous religieux, subit aujourd'hui ce qu'en chimie a subi l'atome, et cesse d'exister en tant qu'élément indécomposable. L'erreur d'Engels et de Marx – inévitable pour l'époque – fut de croire, après Hegel, qu'il peut exister une pensée animée d'un mouvement contradictoire. Ils confondent constamment pensée et conscience. À leur suite, les marxistes, jusqu'à ce jour, confondent l'homme et la pensée, méprisent la psychologie au lieu de l'établir sur des bases révolutionnaires [1] ; quant à la conscience, devenue « malheureuse », elle cherche en vain à se dépasser elle-même en accumulant des contradictions verbales, dont elle veut nous persuader que parce qu'elles sont néo-hégéliennes elles ont un sens. Mais, malgré leur erreur, ni Marx ni Engels ne tombent jamais dans celle de Hegel, de Dühring, de Sartre, qui consiste à accorder à la pensée philosophique, abstraite, une valeur quelconque. Ils voudraient en finir avec les philosophies ; ils les déclarent inutiles ; ils leur nient tout pouvoir de connaissance, du fait qu'elles ne s'expriment forcément qu'en catégories logiques. Ranger, classer les objets de la pensée, voilà le premier pas de toute philosophie. Or, une philosophie, comme celle de Hegel, qui veut prouver que la pensée est un mouvement, s'imagine que la formule logique de ce mouvement, non seulement l'explique mais l'implique. Et si elle implique le mouvement, elle devient méthode absolue. *Mais, demande Marx, qu'est-ce donc que cette méthode absolue ? L'abstraction du mouvement. Qu'est-ce que l'abstraction du mouvement ? Le mouvement à l'état abstrait. Qu'est-ce que le mouvement à l'état abstrait ? La formule purement logique du mouvement ou le mouvement de la raison pure ? À se poser, à s'opposer, à se composer, à se formuler comme thèse, antithèse, synthèse, ou bien encore à s'affirmer, à se nier, à nier sa négation* [2].

---

1 V. notre essai de psychologie dialectique (*La Comédie Psychologique*).

2 Karl Marx : « *Misère de la Philosophie* ».

Voici, à titre d'exemple, un petit divertissement auquel se livre cette abstraction de nos jours : *Nous avons défini dans notre introduction, écrit Sartre dans l'« Être et le Néant » (p. 85) la conscience comme « un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui ». Mais après l'élucidation de la conduite interrogative, nous savons à présent que cette formule peut aussi s'écrire : « la conscience est un être pour lequel il est dans son être conscience du néant de son être ».*

Le mot « être » étant l'essence même de l'abstraction, on se demande pourquoi la pensée se contorsionne, se tourne et se retourne, s'affirme et se nie avec tant d'ardeur, si ce n'est pour adhérer à lui jusqu'à se persuader que les catégories logiques ont quelque part une existence mystérieusement intemporelle. Si l'on ne s'exprimait que pour dire quelque chose, on pourrait simplement dire qu'il n'existe pas de conscience qui ne soit toujours impliquée dans quelque relation, de sorte que venant à élucider sa nature toute relative et constituée uniquement de ses rapports, la conscience se trouve forcée de constater qu'elle n'existe pas en soi. Ne pas exister en soi, tel serait le sens de ce «néant». Mais, en vertu d'une série de négations de négations, Sartre voudrait nous faire penser à une « conscience » pour laquelle il est « conscience » du néant de son être. Non content de « définir » (il nous dit qu'il s'agit d'une définition) conscience par conscience, il voudrait encore que conscience soit conscience de néant, comme si conscience de néant n'était pas « quelque chose ». Or, contrairement à ce que pourrait suggérer cette gymnastique, et grâce à un retour bergsonien de « pensée fluide » Sartre écrit : *la création est un concept évanescant qui ne peut exister que par son mouvement* [1] (mais comment une évanescence peut-elle être concept, et un concept sans objet ?) et ajoute que *la conscience, comme néantisation de l'être apparaît... comme un stade d'une progression vers l'immanence de la causalité, c'est-à-dire vers l'être cause de soi* [2]. Ce qui, dans l'interprétation la plus favorable n'a pas de sens, car un « être cause de soi » est impensable. On pourrait aussi bien dire n'importe quoi : que le néant est un être en progression vers sa propre cause, ou que la cause du néant de l'être est l'être néantisant sa cause, ou se livrer à toute autre jonglerie de mots agissant sur l'esprit à la façon de formules magiques jusqu'à l'étourdissement, jusqu'à l'extase. *Une fois que la raison est parvenue à se poser en thèse – ironise Marx au sujet de cette autre victime de Hegel, Proudhon – cette thèse, cette pensée, opposée à elle-même, se dédouble en deux pensées contradictoires, le positif et le négatif, le oui et le non. La lutte de ces deux éléments antagonistes renfermés dans l'antithèse, constitue le mouvement dialectique. Le oui devenant non, le non devenant oui, le oui devenant à la fois oui et non, le non devenant à la fois non et oui, les contraires se balancent, se neutralisent, se paralysent. La fusion de ces deux pensées contradictoires constitue une pensée nouvelle qui en est la synthèse. Cette pensée nouvelle se déroule encore en deux pensées contradictoires, qui se fondent à leur tour en une nouvelle synthèse. De ce travail d'enfantement naît un groupe de pensées. Ce groupe de pensées suit le même mouvement dialectique qu'une catégorie simple, et a pour antithèse un groupe contradictoire. De ces deux groupes de pensées naît un nouveau groupe de pensées, qui en est la synthèse. De même que du mouvement dialectique des catégories simples naît le groupe, de même du mouvement dialectique des groupes naît la série, et du mouvement dialectique des séries naît le système tout entier. Appliquez cette méthode aux catégories de l'économie politique et vous aurez la logique et la métaphysique de l'économie politique... [3].*

---

1 P. 681.

2 P. 714.

3 *Misère de la Philosophie.*

Appliquez-la à la psychologie et vous aurez la métaphysique de la psychologie.

*L'homme ordinaire ne croit rien avancer d'extraordinaire en disant qu'il y a des pommes et des poires, écrit ailleurs Marx [1]. Mais le philosophe, en exprimant cette existence de façon spéculative, a dit quelque chose d'extraordinaire. Il a fait un miracle : de l'entité rationnelle, irréaliste, le fruit, il a produit les entités naturelles réelles, les pommes, les poires, etc... En d'autres termes : de sa propre intelligence abstraite qu'il se représente extérieurement à lui-même comme un sujet absolu, ici le fruit, il a tiré ces fruits, et dans toute existence qu'il énonce, il accomplit un acte créateur. Le philosophe spéculatif, cela va de soi, ne peut accomplir cette création continue qu'en intercalant, comme étant de sa propre invention, des propriétés reconnues par nous comme appartenant réellement à la pomme, à la poire, etc... en donnant les noms des choses réelles à ce que la raison abstraite peut seule créer, c'est-à-dire aux formules rationnelles abstraites : en déclarant enfin que sa propre activité, par laquelle il passe de la représentation pomme à la représentation poire, est l'activité même du sujet absolu, le fruit. Cette opération, on l'appelle, en langage spéculatif, comprendre la substance comme sujet, comme procès intérieur, comme personne absolue, et cette compréhension constitue le caractère essentiel de la méthode hégélienne.*

Ces observations sont très importantes et nous éclairent sur le processus de toute conscience personnelle associée à la pensée. Que Marx et Engels identifient leur conscience et leur pensée, mais s'attachent avec rigueur à ne penser que le pensable ; à ne manipuler que des mets ayant un contenu réel, désignant le phénomène lui-même, cette identification ne provoque aucun transfert d'eux-mêmes, de leur moi, dans aucune représentation mystique, mythique, spéculative de l'existence. Ils ne « se » pensent pas au cours de cette action : ils pensent tout simplement. Mais que Hegel, Dühring, Proudhon ou Sartre érigent leur raison en catégories et, par le truchement de concepts plus ou moins « évanescentes » se livrent à une pseudo-crédation spéculative, voici que leur pensée, cessant de s'appliquer au pensable, s'empare de leur être subjectif et le transporte dans une métaphysique d'eux-mêmes par laquelle ils ne cessent de « se » penser, tout en ne le sachant pas, tout en s'en défendant. Sartre refuse de « se » penser garçon de café ou autre chose, mais confie à sa raison philosophique le soin de se-penser-ne-se-pensant-pas, ce qui installe le moi-Sartre, ou plutôt le pour-moi-Sartre dans un état d'autant plus invulnérable qu'il ne cesse d'apparaître à ses propres yeux sous les déguisements multiformes, inépuisables, du monde extérieur. Marx l'a vu de façon pénétrante : ces philosophes spéculatifs, en déclarant que leur propre activité, par laquelle ils passent d'une représentation à l'autre est l'activité même du monde phénoménologique absolu (abstraction rendue taboue par le mot « être »), transforment leur langage spéculatif en « personne » et reconstituent en somme le Mystère du Verbe incarné.

Il n'est guère nécessaire de s'aventurer très loin dans le volumineux traité de Sartre pour voir comment se produit le miracle. En adoptant dès le début, en guise de termes contradictoires, « *le fini et l'infini* », ou mieux, « *l'infini dans le fini* » pour remplacer l'être et le paraître, Sartre situe sa pensée sur une opposition irréaliste du fait que les deux termes qui la composent ne se rencontrent jamais. En effet, le fini est pensable, l'infini ne l'est pas. L'infini n'est qu'un signe. Ce signe échappe à toute représentation. Ce n'est donc pas un concept ayant un contenu. Pour l'appréhender Sartre se rendra, lui-même, de plus en plus évanescant, et, de guerre lasse, au bout de trois-cent-vingt-cinq mille mots, plongera dans cette pensée impensable, et tendra les bras à Descartes en invoquant *la teneur métaphysique de toute*

---

1 *La Sainte Famille*, tome III.



*révélation intuitive de l'être* [1].

Nous avons vu plus haut le trop célèbre cogito se résumer en la tautologie: « je » (suis une chose qui) « pense, donc je suis » (une chose qui pense). S'il n'est que d'introduire dans sa pensée des parenthèses néantisantes pour devenir un philosophe illustre, Sartre, lui, se rendrait immortel en se néantisant corps et biens. L'on ne voit pas pourquoi ce théologien, qui, par la grâce de l'intuition métaphysique, situe l'infini dans le fini, le noumène dans le phénomène, l'en-soi dans le pour-soi, l'immanence de l'être-cause-en-soi dans la conscience, se refuse à admettre la vertu de reliques, la distribution d'indulgences, la présence de Dieu dans les sacrements. Il n'y a là que des nuances de langage. Mais peut-être croit-il à la valeur absolue de certains mots, à l'exclusion de tous les autres.

Si l'on prenait les mots les plus abstraits de Hegel pour ce qu'ils sont, et non pour la représentation de quelque chose dont ils ne seraient que l'expression, on dirait, après lui, que l'être pur, étant abstraction pure est néant, non pas en s'imaginant dire qu'il existe un être pur, lequel est pur néant, mais en disant réellement que les mots « être pur » étant une abstraction pure, sont un néant, du fait qu'ils ne représentent rien et qu'on ne peut les concevoir. On en inférerait que parler de ce qui ne se conçoit pas : de l'être, du néant, de l'en-soi, « et de quelque autres choses encore » n'est que bavardage. Si Sartre avait choisi comme termes d'opposition, non pas le fini et l'infini (termes qui se sont imposés à lui du fait que préalablement, il s'était proposé de résoudre le problème humain en philosophe, par l'étude d'une « science de l'être », ce qui impliquait déjà un système) ; si, disons-nous, Sartre s'en était tenu à des notions simples, en opposition réelle entre elles, comme, par exemple, le mouvement et la résistance au mouvement – ou masse – sa pensée aurait eu la possibilité de s'appuyer à la science physique, dans son stade actuel, et de pousser plus loin les recherches de Marx et Engels sur le mouvement contradictoire, vital, dont ils affirmaient qu'il est l'essence même de tout ce qui est, qu'ils ont appelé dialectique, et que l'état des connaissances à leur époque ne leur a pas permis de rechercher dans la psyché. Or c'est précisément à ces recherches qu'est consacrée la deuxième partie de notre ouvrage. Nous y reprenons certains développements de notre « *Comédie Psychologique* » [2], en les mettant au point. Mais, comme il nous semble utile de nous servir des expressions « pour-moi », « pour-soi », d'abord parce qu'elles sont faciles à appréhender (ainsi qu'on l'a vu dans le cas de la conscience-pour-moi-poupée de l'enfant, et dans le cas du rêve) et ensuite parce qu'elles nous situent par rapport aux philosophies qui se succèdent depuis environ un siècle, nous sommes obligés d'insister d'abord sur la critique de la catégorie dite « en-soi » que, depuis Hegel, la philosophie spéculative, oppose au « pour-soi ».

*Dans l'« en soi », écrit Engels [3], consiste chez Hegel l'identité primitive des contradictions non encore évoluées qui sont cachées dans une chose, dans un phénomène, dans un concept ; dans le « pour soi », se manifestent la distinction et la séparation de ces éléments cachés et commence leur conflit. Il faut donc nous représenter l'état d'immobilité primitive comme une unité de matière et de force mécanique, et le passage au mouvement comme séparation et opposition de ces deux éléments. Ce que nous avons gagné à la chose, ce n'est pas la preuve de la réalité de ce fantastique état primitif, mais seulement la possibilité de le comprendre sous la catégorie hégélienne de « en-soi », et de comprendre sa cessation tout aussi fantastique sous la catégorie « pour-soi ». Hegel, à l'aide.*

---

1 P. 695.

2 « *La Comédie Psychologique* », chez José Corti, 1932, épuisé.

3 *Anti-Dühring*.



Mais c'est Jean-Paul Sartre qui se précipite à notre secours, en mobilisant St-Anselme et Descartes : *Si l'être des phénomènes ne se résout pas en un phénomène d'être, écrit-il [1], et si pourtant nous ne pouvons rien « dire » sur l'être qu'en consultant ce phénomène d'être, le rapport exact qui unit le phénomène d'être à l'être du phénomène doit être établi avant tout. Nous pourrions le faire plus aisément si nous considérons que l'ensemble des remarques précédentes a été directement inspiré par l'intuition révélatrice du phénomène d'être. En considérant non l'être comme condition du dévoilement, mais l'être comme apparition qui peut être fixée en concepts, nous avons compris tout d'abord que la connaissance ne pouvait à elle seule rendre raison de l'être, c'est-à-dire que l'être du phénomène ne pouvait se réduire au phénomène d'être. En un mot, le phénomène d'être est « ontologique » au sens où l'on appelle « ontologique » la preuve de Saint-Anselme et de Descartes. Il est un appel d'être ; il exige, en tant que phénomène, un fondement qui soit transphénoménal. Le phénomène d'être exige la transphénoménalité de l'être. Cela ne veut pas dire que l'être soit caché « derrière » les phénomènes (nous avons vu que le phénomène ne peut pas masquer l'être) ni que le phénomène soit une apparence qui renvoie à un être distinct (c'est « en tant qu'apparence » que le phénomène est, c'est-à-dire qu'il s'indique sur le fondement de l'être). Ce qui est impliqué par les considérations qui précèdent, c'est que l'être du phénomène, quoique coextensif au phénomène, doit échapper à la condition phénoménale – qui est de n'exister que pour autant qu'on se révèle – et que, par conséquent, il déborde et fonde la connaissance qu'on en prend.*

Voilà. Si Engels avait rencontré chez Hegel une explication aussi claire non pas de l'« en-soi », de l'« être du phénomène », ou de la « transphénoménalité » – car ces mots n'ont pas plus de contenu, ou de sens, que la « perfection absolue » de Descartes – mais de la disposition d'esprit particulière aux philosophes spéculatifs, il aurait moins critiqué leurs écrits que leur comportement. Leur point de départ est toujours, sous quelque nom qu'elle se présente – acceptation d'une transcendance révélée, ou révélation d'une transcendance acceptée – une interprétation pseudo-pensable de l'impensable. Celui-ci, par le truchement d'« intuitions », de « révélations », ou d'« intuitions révélatrices », et grâce à une succession de tautologies, de « concepts évanescents », ou de renversements de propositions (identité, chez Hegel et Sartre, de l'être et du néant, assaisonnées de nuances évanescentes) s'empare de la conscience du philosophe, et, l'entraînant dans une représentation de cirque aussi compliquée que possible, avec prestidigitation, exercices sur la corde raide, équilibriste et jongleries de toutes sortes, lui démontre par cette activité que si ce philosophe « pense » la transcendance, c'est que la transcendance se pense en lui. Tel était le but de Hegel, tel est celui de Sartre. Au cogito de la « chose qui pense » était accouplée, le doublant de tout son prestige, une âme immortelle : ce même infini dans le fini de Sartre, âme-dans-chose. Et tandis que chez Descartes la « chose » implique la transcendance, chez Sartre, suivant le stratagème facile, de négation de négation, pratiqué ad nauseam à la remorque de Hegel, la transcendance implique la « chose ». La tautologie renversée et « transphénoménalisée » devient : je pense un phénomène « transphénoménalisé », donc la « transphénoménalisation » du phénomène me pense. Ou : la preuve de ce que je dis est que ce que je dis me prouve. Plus simplement, Descartes s'imagine que la perfection absolue existe du fait qu'il la pense. Le malheur, (nous l'avons vu) est que, pour un philosophe, penser et concevoir sont deux phénomènes distincts, et même opposés, et même ennemis. Leurs efforts tendent à s'éliminer mutuellement. C'est dans cette comédie, et là seulement, qu'il faut chercher et trouver ce mouvement contradictoire de la pensée : je pense ce que je ne conçois pas (la transcendance, Dieu, etc...) donc ce que je ne conçois pas me pense (je suis transcendance, âme immortelle, etc...).

---

1 « *L'Être et le Néant* », p. 15/16.

## CHAPITRE V

### CONCLUSIONS CRITIQUES ET CRITIQUE FONDAMENTALE DE LA CIVILISATION DITE CHRÉTIENNE

Nous n'avons cessé, depuis le début de cet ouvrage, de rechercher les causes de la crise actuelle. Nous avons commencé par établir que notre monde social est d'une complexité telle qu'il échappe à notre représentation. Nous avons ensuite montré que la science contemporaine nous révèle un Univers qui échappe aussi à toute représentation. Nous avons constaté ainsi l'existence d'un Impensable, dont le seuil ne pourra jamais être franchi par notre raison, du fait qu'en celle-ci l'espace-temps est dissocié. Mais nous avons vu la conscience humaine s'associer à cette dissociation en affirmant l'identité de l'être et du penser. Cette erreur, pour naturelle qu'elle soit – puisque, pour se connaître, l'homme ne dispose que de sa pensée – a engendré, au cours des siècles, par les religions et les philosophies, une confusion extraordinaire, en orientant la recherche de la Connaissance vers l'Inconnaissable, et la pensée vers l'impensable, au lieu de la pousser résolument à critiquer son instrument d'investigation : l'impure association pensée-conscience d'être. Ayant établi qu'il est inutile de se lamenter sur la crise profonde qui met en question aujourd'hui, la survivance de l'espèce humaine ; qu'il serait plus profitable de chercher à penser juste, au lieu de se livrer à des spéculations sur des mots n'ayant aucun contenu ; nous avons analysé, en une série de sondages, des façons de « penser », allant du rêve endormi au rêve éveillé de croyants et de philosophes, et sommes parvenus aux conclusions suivantes : 1° les esprits les plus subtils tombent dans le travers de « penser » ce qu'ils ne conçoivent pas ; 2° plus ou moins consciemment, le contenu de ces fausses pensées n'est autre que le penseur, dans sa présence à lui-même. En d'autres termes : chaque fois que l'homme s'imagine penser l'impensable, ce n'est que lui-même qu'il conçoit. S'il se conçoit, c'est qu'il se définit par associations. Ce sont ses associations qui le rendent présent à lui-même. Plus il se néantise lui-même, plus il se perçoit. Moins il existe, plus il se sent exister. À l'extrême de cette perception nous avons vu, en quête d'eau de fleur d'oranger, une conscience se percevant « soi », à l'état d'idée fixe, obéissant à une nécessité absolue, sans liberté aucune, du fait qu'elle s'est conditionnée et fixée, en se recouvrant elle-même de ténèbres, en vue de protéger son sommeil. Cette conscience, nous l'avons vue à l'état simple n'être que le refus de penser le pensable. Car le pensable, s'il était pensé, assassinerait, projetterait dans le néant cette conscience-recherche-d'eau-de-fleur-d'oranger. Et nous avons vu Descartes se protéger soigneusement contre cette disparition de lui-même, en se préfabriquant dans ses moindres détails. Nous avons vu Martin-Chauffier, au seuil de sa propre destruction, refuser de penser le pensable. Et enfin Sartre, dans sa volonté de se penser impensable, de ne mourir à soi-même qu'à condition de se voir mourir (ce qui veut dire ne mourir point) se jeter, tout phénoménologue qu'il soit, dans une révélation transphénoménologique.

Ainsi, à la recherche de la cause profonde de la crise que traverse l'humanité, et dans le simple désir de trouver, au milieu de l'extrême confusion de notre époque, des mots simples ayant un contenu réel, nous avons été amenés à constater que plus l'être humain est présent à lui-même, plus il pense faux. Et, à bien considérer cette contradiction, nous pensons qu'il y a lieu de se demander si elle n'a pas été amenée par une évolution, par une maturation de la conscience au cours de ces derniers millénaires, à partir de l'instant où l'aventure chrétienne a brisé les limites que les mythes précédents avaient assignées à l'homme. Si cette hypothèse a quelque fondement, il se pourrait que, pour dangereuse qu'elle soit, notre crise soit une crise de croissance et que, en vue de bien la comprendre, il serait utile

d'essayer de dégager de leur fatras religieux ces valeurs évangéliques qu'invoque Cassou et auxquelles Martin-Chauffrier semble ne pas accorder tant de vertu. Nous souffrons certainement d'une équivoque en ce qui concerne la personne humaine. Si cette personne peut n'avoir point de limites (« soyez parfaits comme le Père est parfait »), la Connaissance consisterait à néantiser nos limites, c'est-à-dire tout ce par quoi nous pouvons nous concevoir, donc tout ce qui peut nous situer par rapport à l'impensable. La Connaissance totale, absolue, serait un état de perception de tout ce qui n'est pas Connaissance, de tout ce qui constitue la substance même d'une conscience qui se conditionne elle-même afin de se percevoir elle-même. On reviendrait à dire ceci : que penser le pensable, serait un réveil où ce penseur n'existerait plus. Ne plus se situer en fonction de l'impensable, serait dépasser le stade des représentations religieuses. Par contre, avoir la foi, serait refuser l'aboutissement de la foi. Croire en Jésus serait refuser d'accomplir Jésus. L'équivoque au sujet de la personne a fixé la révélation, engendré le sacré, situé l'humain en deçà du divin, expédié Jésus au Ciel, neutralisé sa proclamation de l'unité humaine et divine, nié qu'il ait jeté les fondements de la justice sociale, et rabaisé trop de Chrétiens au niveau de ces civilisations primitives où il suffisait de manger son dieu pour s'assurer une vie éternelle.

*Les anciens Mexicains, écrit James George Frazer, dès avant l'arrivée des missionnaires chrétiens, étaient familiers avec la doctrine de la transsubstantiation et l'appliquaient dans les rites solennels de leur religion. Ils croyaient que leurs prêtres en consacrant le pain, pouvaient en faire une transformation contenant substantiellement le corps de leur dieu, de sorte que tous ceux qui mangeaient du pain consacré entraient en communion mystique avec la divinité en recevant eux-mêmes une portion de la substance divine... [1].*

*À la fête du solstice d'hiver, les Aztèques tuaient d'abord en effigie leur dieu Huitzilopochtli, et le mangeaient ensuite... [2].*

Dans les pays riverains de la Méditerranée orientale, les rites les plus célèbres et les plus répandus, ont eu pour objet, selon Frazer, la mort et la résurrection (se produisant chaque année) d'un dieu. Celui-ci s'appelait Osiris, Tammouz, Adonis ou Atys, selon les pays. *Le culte d'Adonis, écrit-il, était en honneur chez les peuples sémitiques de Babylone et de Syrie, et les Grecs le leur ont emprunté dès le VIIe siècle av. J.C. Le vrai nom du dieu était Tammouz, l'appellation d'Adonis est simplement le sémitique Adon « seigneur », titre d'honneur que ses adorateurs lui adressaient. Mais les Grecs, par un malentendu, convertirent le titre d'honneur en nom propre [3].*

*Le dieu Atys était à la Phrygie ce qu'Adonis était à la Syrie... Les légendes et les rites des deux dieux se ressemblaient tellement que les Anciens eux-mêmes les identifiaient quelquefois... La naissance d'Atys, comme celle de beaucoup d'autres héros, passait pour avoir été miraculeuse. Sa mère, Mana, était une vierge... [4].*

*Quand nous nous souviendrons de la fréquence et de l'adresse avec lesquelles l'Église a su greffer la nouvelle foi sur le tronc antique du paganisme, nous en concevrons l'idée que la célébration pascalle du Christ mort et ressuscité, était entrée sur une célébration similaire de l'Adonis mort et ressuscité, qui,*

---

1 « *Le Rameau d'Or* », éd. abrégée, p. 460.

2 « *Le Rameau d'Or* », éd. abrégée, p. 461.

3 P. 305.

4 P. 328.

*comme nous avons lieu de le croire, s'exécutait, durant la même saison en Syrie. Le type, créé par les artistes grecs, de la déesse inconsolable, portant son amant dans les bras, ressemble, et a peut-être servi de modèle, à la Pietà de l'art chrétien... À cet égard, une mention célèbre de saint Jérôme pourrait être significative. Il nous dit que Bethléem... était ombragé d'un bosquet appartenant à Adonis...*

N'oublions pas que Beth-Lehem veut dire, en hébreu, maison de pain, qu'Adonis était l'« esprit du blé », que Jésus aurait dit « je suis le pain de vie » et que ses adorateurs le mangent sous la forme d'une ostie faite de farine de blé. Les emprunts faits par le dieu Jésus au dieu Mithra sont au moins aussi importants. Les deux religions ont été longtemps en concurrence et, sous certains aspects, c'est Mithra qui l'a emporté, en subsistant sous le nom de Jésus.

*Notre fête de Noël, écrit Frazer, conserve un reste instructif de la longue lutte ; l'Église semble l'avoir empruntée directement à sa rivale païenne. Dans le calendrier Julien, on regardait le 25 décembre comme le solstice d'hiver et la nativité du soleil... Le rituel de la nativité, tel qu'on le célébrait, semble-t-il, en Syrie et en Égypte, était remarquable. Les fidèles se retiraient dans certains sanctuaires secrets, d'où ils sortaient à minuit, avec un cri strident : « La Vierge a enfanté. La lumière croit ». Les Égyptiens représentaient même le nouveau-né par l'image d'un petit enfant qu'ils montraient, le jour de son anniversaire, à ses adorateurs, au solstice d'hiver. La Vierge qui avait ainsi conçu et qui mettait au jour un enfant le 25 décembre était la grande déesse orientale que les Sémites appelaient la Vierge céleste ou simplement la Déesse céleste... Les Évangiles ne disent rien sur le jour de la naissance du Christ, aussi l'Église primitive ne la célébrait-elle pas... à la fin du troisième ou au début du quatrième siècle, l'Église Occidentale... adopta... le 25 décembre, et l'Église d'Orient se rangea plus tard à cette décision. Le changement ne fut pas introduit à Antioche avant l'année 375 de notre ère...*

Vue objectivement et sans passion, l'Église romaine apparaît, en 1950, comme ayant fait un retour visible au paganisme. La Vierge Marie que, jusqu'ici, l'on hésitait encore à introniser en sa véritable nature de déesse vit en chair et en os, pour Rome, depuis 1950, dans un ciel que l'astronomie ne connaît pas. Astarté, vierge et mère, a repris son corps, son visage, sa demeure et ses fonctions. À la proclamation de ce nouveau dogme, il nous revient qu'un esprit catholique fort intelligent et cultivé, s'en inquiéta et interrogea en la matière un Père dominicain, dont l'opinion fait autorité. Celui-ci répondit : – Ne croyez-vous pas déjà à l'existence du Corps Glorieux du Christ ? Croire à deux Corps Glorieux au lieu d'un, ne change rien. – Ah, oui c'est vrai, répondit l'autre. Et l'on n'en parla plus. Ainsi avait répondu le dragon à notre rêveur : – Ne sais-tu pas que l'eau de fleur d'oranger s'extrait des pierres ? – Ah oui, c'est vrai avait constaté le dormeur. Et, ayant admis une absurdité, pourquoi ne pas en admettre deux ? Le subterfuge mental du Père dominicain était le mot « Glorieux », vague à dessein, magique, surnaturel. Ayant admis qu'un corps devient « Glorieux », il n'est plus nécessaire de lui accorder un contenu pensable, de l'accompagner d'une représentation quelconque; il échappe au concevable ; en d'autres termes l'on ne pense plus à ce que l'on dit. L'on ne pense plus du tout. Car on sait que ce corps matériel n'a pas pu trouver de place dans l'Univers tel qu'il est. Aussi bien, avons-nous vu, au sujet de ce dogme, de nombreux et savants commentaires développer des considérations philosophiques et théologiques fort compliquées, s'élever jusqu'aux sommets du symbolisme, identifier la Vierge Marie à la substance cosmique éternelle, etc... et d'autant mieux passer ainsi sous silence le fait tout cru de cette femme en suspens quelque part, entre une planète et l'autre, ou debout sur la lune, telle que l'ont représentée ses iconographes.

Ne revenons pas, ici, sur le mot Dieu. Nous avons assez vu qu'il n'a pas de contenu ; et que si on lui en

accorde un, ce contenu étant une représentation, une imagerie de l'impensable, est païen par définition. Le processus psychique de ce rêve est curieusement identique à lui-même à travers les âges et les continents. Sous son aspect mythique, le culte du dieu Jésus peut se résumer, à quelques nuances près, dans les mots mêmes que Frazer consacre à Osiris, à la fois Souverain et Juge des morts, et dieu du blé : *En plaçant leurs morts dans la tombe, ils (les anciens Égyptiens) les confiaient à la garde de celui qui pouvait transformer leur poussière en vie éternelle, comme il faisait jaillir la semence du sol. Les effigies d'Osiris bourrées de blé, que l'on a trouvées dans des tombeaux égyptiens, fournissent un témoignage éloquent et non équivoque de cette foi. Elles étaient à la fois un emblème et un instrument de résurrection. Ainsi, de la germination du grain, les anciens Égyptiens tiraient un présage d'immortalité humaine. Ils ne sont pas le seul peuple à avoir échafaudé les mêmes espérances si élevées sur des fondements aussi fragiles. Un dieu qui nourrissait ainsi son peuple des lambeaux de son propre corps durant cette vie, et qui lui offrait la promesse d'une éternité de félicité dans un monde meilleur à venir, tenait naturellement le premier rang dans ses affections* [1].

\* \*

Rien ne pouvait mieux trahir Jésus que d'en faire un dieu et ses préceptes que d'en faire un culte. L'on a profité du fait que son langage était symbolique, pour ne garder que le symbole et le vider de son contenu. L'on a exploité sa faiblesse culturelle – car, pouvait-il analyser, ainsi que nous le faisons de nos jours, les mobiles secrets de la psyché ? – pour donner un sens concret, littéral, barbare à la vérité simple et d'ordre naturel qu'en rabbi, il avait appris à exprimer à la façon juive, en se servant des mots allégoriques de la Thora. Cette déformation religieuse de la vérité a donné lieu à une prestigieuse représentation mythique sur les collines de Jérusalem qui, malgré son éclat, n'a que la valeur d'un rêve. À travers ce rêve, – à la façon dont la réalité est néantisée par lui – la vérité de ce drame de conscience est renversée, retournée, cachée par l'interprétation mythique qui s'oppose rigoureusement à elle. Cette opposition se traduit par une analogie, par une sorte de ressemblance, de même que nous avons vu plus haut les patins à roulettes d'un rêveur rappeler d'autant mieux le bruit du moteur qu'ils en éloignaient la conscience. Le mythe est une représentation de la vérité, ayant pour but de la cacher. Ce but est inconscient chez les sujets où a lieu l'expérience spirituelle – fussent-ils un Bouddha, un Jésus – mais devient, pour la religion qui se fonde sur eux, une foi pétrie de mauvaise foi. En voici la raison : un Bouddha, un Jésus (de nos jours, un Shrî Aurobindo, un Râmana Maharshi), au contact de ce que nous avons appelé l'impensable mystère vivant du « il y a » (« il y a » un Univers, et cela même est impénétrable) ont, du seul fait qu'ils ont éprouvé, senti, perçu ce quelque chose, engendré dans leur conscience une identification « je suis » : je suis la Voie ; je suis la Vérité, la Vie ; moi et le Père nous sommes un ; Shiva, Mahâdeva, Toi et moi en Toi etc... etc... Or cette identification qui, pour les ouailles, est la preuve des preuves, le miracle des miracles, n'est, selon la thèse que nous développerons dans la seconde partie de notre ouvrage, que le témoignage d'une faillite partielle : la faillite sur le seuil, le « je suis... » quelle que soit la suite du discours, étant toujours l'affirmation d'un pour-moi. Et plus la faillite se produit de justesse, avec une vision claire de la réalité, mieux elle trahit cette vision. Ainsi, sur le point de s'éveiller, notre rêveur échangerait ses patins à roulettes contre des images se rapprochant de plus en plus de la réalité, jusqu'à, peut-être, rêver tout éveillé que l'auto dont le moteur le dérange l'emporte au loin. Tant qu'il y a identification, il y a rêve. Chez Jésus l'identification est évidente.

Elle ne vacille, la conscience ne se situe en dehors d'elle-même dans une position réflexive et angoissée, qu'à l'approche de la mort, lorsque la « volonté du Père » s'oppose à la conscience du pour-moi, laquelle, sur la croix, se retrouve toute seule, abandonnée à elle-même. C'est sur cette erreur, sur cette identification, que se précipitent comme des corbeaux, comme des vautours, les pour-moi

---

1 P. 361/2.



assoiffés d'éternité, tandis que si l'on veut accorder son prix à son expérience dramatique il faut au contraire éliminer tous les éléments de son rêve et rechercher avec passion ce que cet homme a, en fait, voulu dire, au prix de sa vie. C'est ici que l'on se heurte à la passion contraire, des Chrétiens en général et de l'église romaine en particulier, qui ne cesse d'ériger en dogmes, en tabous sacrés, en interprétations d'écritures « saintes », l'équivalent saugrenu des patins à roulettes, et d'eau de fleur d'oranger extraite des pierres. Voici, en quelques rapides citations, ce qu'il faut cacher à tout prix :

*... nous te lapidons pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu. Jésus leur répondit : n'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ?... (Jean X, 34.)*

*Et n'appellez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux. (Matt. XXIII, 9.)*

*... que tous soient un, comme toi, père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous... (Jean XVII, 21.)*

S'il est vrai qu'il y a chez Jésus, un sentiment d'identification avec le « Père », c'est trahir cet esprit éminemment hébraïque que lui attribuer la notion d'une différence de nature entre lui et les autres hommes. Yhwh est son Père à la façon dont il est dit, dans l'exode : « Israël est mon fils, mon premier-né ». Jésus perçoit cette filiation en tant qu'il demande à tout être humain de s'identifier au mouvement de l'« esprit » qui souffle où il veut, et non à la densité, ou résistance au mouvement. Malgré son langage allégorique, il y a là une vérité révolutionnaire qui s'oppose aux « fils de la Mère » et, en général, aux mythes statiques de l'Asie ; il y a là une position dialectique, anti-métaphysique, un appel à l'unité humaine intégrant le divin, rejetant d'avance toute église, dans l'opposition.

Et voici, en termes simples, la traduction de cette position : *Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant... Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent... Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ?... Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ?... (Matt. V, 39, 44, 48.)*

Que l'église de Rome fasse savoir à Moscou qu'elle entend appliquer ces préceptes, et que les Chrétiens aient assez foi en leur dieu pour miser sur son enseignement, quoi qu'il puisse arriver.

Mais revenons au sermon sur la montagne : *Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus... Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers... Et pourquoi vous inquiéter au sujet du vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent... Ne vous inquiétez donc point, et ne dites pas : que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ? Car toutes ces choses, ce sont les païens qui les recherchent... etc..., etc... (Matt. VI, 25/32.)*

Que cette civilisation dite chrétienne se déclare donc ouvertement païenne, et que les vrais Chrétiens puissent se retrouver croyants ou incroyants... *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand même vous ne me croirez point, croyez à ces œuvres... (Jean, X, 37/38.)*

Et voici enfin un passage, si admirable dans sa naïveté poétique ; si total dans sa conception de l'unité humaine à la fois spirituelle et matérielle ; si précis dans ses préceptes (car non seulement ce que nous faisons au plus petit d'entre nous, c'est à Jésus que nous le faisons, mais ce que nous omettons de lui donner, c'est à Jésus que nous le refusons, et l'on voit à quel point le renversement de cette proposition rejette dans l'hypocrisie les œuvres dites charitables) ; que nous pensons ne pas pouvoir mieux faire, pour conclure notre critique de la pensée impure, que de le citer en entier, comme exemple de pensée



pure, incomparablement. L'hésitation que nous pourrions éprouver à recopier une page si connue des Évangiles tombe d'elle-même, si nous nous souvenons de notre ami Martin-Chauffier, ce Chrétien qui déclare que les bases d'une justice sociale n'ont pas encore été posées.

*Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront assemblées devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi. Les justes lui répondront : Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous recueilli ; ou nu, et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison, et sommes-nous allés vers toi ? Et le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges... Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Ils répondront aussi : Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim, ou ayant soif ou étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne t'avons-nous pas assisté ? Et il leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne les avez pas faites. Et ceux-ci iront au châtement éternel, mais les justes à la vie éternelle. (Matt XXV, 31/46.)*

**Introduction à la logique  
de  
l'Irrationnel**

## CHAPITRE VI

### PRÉAMBULE

Poser le problème de la connaissance c'est le postuler insoluble. Car quelle que soit la question préalable, elle n'existe qu'en tant qu'expression d'une contradiction. Les noms que l'on veut donner aux deux termes de cette contradiction importent peu, car ils n'ont jamais un sens propre : matière et esprit, fini et infini, subjectif et objectif, etc... sont autant de catégories de l'esprit qui n'existent que du fait qu'on les oppose à leurs contraires. Or la pensée qui les confectionne, (en les opposant et les posant) ne le ferait pas si elle n'était elle-même la conscience de cette scission. Étant cette scission, le problème qu'elle établit et la méthode qu'elle se donne sont le résultat, le produit d'une contradiction. Et l'on se demande alors par quel miracle survenant en cours de route, cette conscience qui est contradiction, se servant de moyens qui sont contradiction, deviendrait brusquement autre chose qu'elle-même, se transformerait en Connaissance. Cette transfiguration du philosophe par sa philosophie ne s'est jamais produite, l'Histoire ne nous en donne pas d'exemple.

S'avisant que les philosophes ont passé leur temps à nous sommer de choisir entre l'une ou l'autre de leurs catégories, de répondre immédiatement par oui ou non à des questions comme : cet objet est-il ou n'est-il pas ? etc... et que ce divertissement est oiseux, d'autres philosophes, à la remorque de Bergson ont voulu nous persuader que l'issue est dans une pensée « mouvante », faite de concepts « fluides », « évanescents » (Sartre), en d'autres termes que l'on peut penser, sans penser à quelque chose. Loin de sortir de l'état de contradiction, cette façon de philosopher a contribué à nous installer dans la confusion. La raison, telle qu'on l'entend ordinairement, étant fondée sur le principe d'identité ( $A = A$ ) et le principe de causalité (tout effet provient d'une cause), ces philosophes ont imaginé se mettre en mouvement, en proclamant que A est l'opposé de A (que l'être est le néant) et que tout effet est le contraire de sa propre cause. La logique formelle, cette activité de l'esprit qui consiste à composer et à décomposer toutes sortes d'architectures au moyen de concepts, en tenant compte de leur structure et de leurs relations indépendamment de leur contenu – ou de leur manque de contenu – réapparaît à chaque tournant de la philosophie, sous des déguisements nouveaux dont le but, toujours le même, est d'offrir au philosophe le spectacle de sa propre présence, spectacle dont il nie d'autant mieux la nature qu'il s'interdit avec plus d'habileté l'accès à ses propres coulisses. Jusqu'ici, nous avons dénoncé le spectacle. La deuxième partie de notre ouvrage nous conduira dans les coulisses, dont les profondeurs ont la dimension de toute la durée de notre Univers.

Nous ne posons donc pas le problème de la Connaissance, mais celui de l'ignorance. Puisque, quelle que soit la question préalable, elle est, de toute évidence, l'expression d'une opposition entre deux termes contradictoires (dans ses éléments les plus immédiats, l'opposition est entre la non-connaissance et la connaissance ; entre la question que l'on pose et la réponse que l'on cherche ; entre le problème et la solution qu'il invoque) ; et puisque cette question préalable n'est par conséquent, que l'expression d'un homme dont la conscience est contradiction ; il est vain de chercher la réponse à cette question ; il faut décomposer la question en éclairant la cause, à l'intérieur de la conscience qui la pose, de son existence en tant que contradiction. Notre rêveur, sur ses patins à roulettes, dévalant des montagnes en quête d'eau de fleur d'oranger, nous donne encore ici un précieux exemple, qui nous permet d'illustrer notre méthode. Nous venons de dire, en effet, que toute question portant sur l'existence, sur les

apparences, sur la nature de l'homme, sur la conscience, sur les causes, sur la pensée, bref, sur ce que l'on appelle Connaissance, Gnose, science du suprême, recherche du transcendant, etc... est, de toute évidence, l'expression d'un « manque » : la conscience humaine se sent prisonnière d'une nécessité, prisonnière de sa propre nature, prisonnière de la perception qu'elle a d'elle-même en tant que conscience limitée ; et ne s'en accommode point.

En termes simples, la conscience humaine ne sait pas de quoi elle est faite ; et cela la gêne si fort, qu'elle en arrive, soit à refuser d'affronter cette angoisse – ce qui est le cas de la majorité – soit à se payer de mots qu'elle sait ne pas pouvoir concevoir (comme : je suis une âme immortelle), ce qui lui donne d'autres évasions. À l'examiner telle qu'elle est – et non telle qu'elle voudrait passer pour être – la conscience des philosophes les plus célèbres et des théologiens les plus saints, est identique en nature à celle de notre rêveur. Qu'il y ait, au bout de la recherche, la réponse : « ne sais-tu pas que l'eau s'extraite des pierres ? » ou : « ne sais-tu pas que le monde a été créé par Dieu ? » le creux de cette fausse évidence – d'autant plus évidente qu'elle est plus absurde – est aussi stupide dans un cas que dans l'autre. Et les deux mille années de « rationalisme chrétien », les quelque cinq-mille années de science hébraïque, l'héritage de Zoroastre et de Confucius, la tradition du Vedanta, ne sont pas pour nous impressionner, puisque leur résultat est le chaos mondial que nous subissons aujourd'hui.

Il serait vain et superficiel de dire que la pensée humaine a fait fausse route depuis qu'elle existe : elle nous a conduits là où nous sommes, c'est-à-dire à un tournant de l'Histoire, décisif et très brusque, où, en un instant – en un siècle – la puissance de l'homme a fait explosion. Constatation banale. Les armées de Bonaparte parcouraient les continents à pied ou à cheval, et les mers sur des bateaux à voiles. Depuis l'origine des temps jusqu'à ce matin – si l'on peut dire – les conditions de vie sur la planète, n'avaient pas beaucoup évolué. Aujourd'hui, le mot explosion est le seul qui donne une image de l'accélération vertigineuse, déchaînée, de la puissance de l'homme. L'éclatement de l'atome, à peine provoqué est déjà domestiqué, toutes les barrières des forces naturelles sont emportées. Et l'autre constatation banale est que l'esprit humain ne s'est pas adapté à cette mutation brusque. La nature a fait un saut par le truchement de la pensée inventive, concrète, objective. Avec un certain retard, mais poussée par une nécessité vitale – il s'agit de la vie ou de la mort de l'espèce – elle produit, en ce moment même, une mutation correspondante, dans la psyché, par le truchement de ceux que réveille le monstrueux vacarme motorisé, sous leur fenêtre. Notre rêveur se protégeait contre le bruit d'un moteur, et il y parvenait, car cette voiture ne faisait pas irruption dans sa chambre. Nous, aujourd'hui, n'avons aucun mérite à nous réveiller : il y a eu irruption de deux guerres mondiales dans nos chairs et déjà l'horreur de la troisième.

Personne n'empêche cette catastrophe d'avoir déjà lieu, « chaude » en Asie, tiède ou froide partout ailleurs, car l'homme nouveau, l'homme qui tourne le dos à toute la pensée du passé, l'homme qui refuse tout l'héritage des générations, n'en est encore qu'à se frotter les yeux, et, tout abêti de sommeil, à se demander de quoi il s'agit. En fait, de quoi s'agit-il ? En termes simples, l'homme n'est plus adapté. Ou, pour être plus précis : trop adapté à des conditions révolues, il n'est plus adaptable. Et tous les moyens cérébraux qu'il a eus jusqu'ici à sa disposition pour s'adapter à l'Histoire, au fur et à mesure de l'écoulement des siècles, sont faux aujourd'hui. Non seulement ne lui sont-ils d'aucun secours : ils provoquent la catastrophe. Ce qui était son instrument et sa défense, devient une arme contre lui-même. Pour survivre en tant qu'espèce, l'homme, au cours des siècles, s'est bâti lui-même et a bâti son monde d'une certaine façon, adaptée à la lenteur de l'écoulement du Temps. Ainsi, les hommes ont pu résister au courant du Temps, au sein duquel ils construisaient comme au milieu d'un fleuve. Leurs valeurs, à l'image de leur nécessité, étaient des éléments de fixation. Leurs pensées se solidifiaient autour d'eux,

en même temps que l'argile de leurs briques. Et, brusquement, ce fleuve paresseux et maternel du temps s'est enflé sans mesure et, devenant torrentiel, emporte tout : pierres et concepts. L'espèce se trouve en train de vivre consciemment ce qu'ont vécu les espèces disparues, les monstres des époques géologiques précédentes à la nôtre, qui n'ont pas pu s'adapter aux conditions nouvelles. Le bouleversement de notre monde n'a d'égal que ces convulsions géologiques, et notre crise, sans cesse accélérée par l'homme lui-même, ne se résoudra qu'en détruisant le vieil homme, tout comme furent détruits les anthropopithèques. Et, ce qu'il y a d'exaltant dans cette aventure, c'est que la brusque mutation qui peut engendrer l'espèce nouvelle, c'est en nous, en notre pensée, en notre consciente lucidité qu'elle s'engendre. Elle naît de la destruction même des remparts qui furent construits au cours des âges, dans les flots du Temps. Nos maisons et nos châteaux, nos opinions et nos concepts, nos points de vue et nos morales, nos logiques et nos religions, immobilisés, établis, en couches stratifiées de générations, d'héritages, d'accumulations, de connaissances, de culture, tout est assailli par le torrent. Mais, alors que ce torrent est la vie même de « l'esprit qui souffle où il veut » ; l'appel au bonheur du large ; l'intensité créatrice de cette transcendance, de cet impensable, de cette Connaissance que l'on fait profession de tant désirer ; l'on s'enferme, l'on se barricade, l'on se suicide dans les sordides souterrains de la politique, du réarmement, des guerres coloniales, des crises économiques, de la raréfaction des produits, des spéculations de Wall-Street.

## CHAPITRE VII

### IL Y A

Nous allons examiner, dans ses éléments contradictoires, cette lutte pour l'évolution des espèces, que nous vivons consciemment de nos jours. Nous pensons que la comprendre suffit. Nous pensons que la comprendre c'est déjà provoquer la mutation, être dans son processus. Nous pensons qu'il est impossible, à la fois, de la comprendre et de la refuser. Nous pensons que la refuser c'est ne pas la comprendre. Nous pensons que ne pas la comprendre, c'est lui préférer la souffrance, l'angoisse, la misère, l'assassinat en masse, la destruction, la démence, et s'aveugler pour périr. La comprendre est une action simple. Nous n'emploierons à cet effet que des mots ayant un contenu réel, accessibles à la raison la plus ordinaire : mouvement et résistance au changement de mouvement; adaptation et adaptabilité; d'autres expressions sembleront un peu plus abstraites, comme le « il y a », le « pour-soi », le « pour-moi ».

Il y a. C'est une constatation. Il y a... telle est ma constatation de base. Il y a un Univers. Il y a de la lumière. Il y a des lumières. Il y a une Terre avec une atmosphère respirable. Il y a vie. Il y a mouvement. Et il y a conscience de tout cela. Il y a une conscience humaine en face de tout cela, qui éprouve le besoin de constater « il y a », et pas autre chose. Il y a, et c'est tout. Il y a, et ne pas aller plus loin. Pourquoi ? Parce que « il y a » est incompréhensible. Qu'il y ait... qu'il y ait quelque chose... qu'il y ait quoique ce soit, est incompréhensible. La présence d'un seul grain de sable comporte un mystère qui confond l'imagination. Je me pénètre de cette idée, de cette contemplation, de cette stupeur. J'en suis si rempli, qu'il ne reste aucune place dans mon esprit pour aucune religion d'aucune sorte. Tels de mes amis, qui sont chrétiens, juifs, musulmans, brahmanistes, me disent que leurs religions sont les seules vraies, vraiment révélées. Pour chacun d'eux, la sienne est une révélation. Et lorsque j'examine la nature de ces « révélations », je vois que le mystère des mystères, le « il y a » à l'état pur, à l'état inassimilable, insupportable, a été déguisé, cuisiné, transformé en quelque chose de masticable par chaque religion, afin de détourner les esprits de la simple constatation que nous vivons dans un monde impensable. Le mystère du « il y a » ? Mais que c'est simple. L'Univers, grâce à un être doublement mystérieux, a été créé par la vertu d'un triple mystère... (Ne le saviez-vous pas ? Ah, oui c'est vrai). Ou : un être doublement mystérieux, Brahman, rêve l'Univers ; le triple mystère n'est pas création, il est rêve... (ne le saviez-vous pas, redemande le dragon au rêveur ? Ah oui, c'est vrai). Voilà en quoi se résument les fausses évidences des religions dites révélées : elles surajoutent deux mystères au mystère, et les récits enfantins qui en résultent, endorment les esprits dans de fausses explications. Le mystère réel, immédiat, actuel, constant, ici, présent, à toute heure du jour et de nuit, le il y a, se trouve de ce fait écarté, caché dans les ténèbres de sanctuaires, rejeté dans un passé qui n'existe pas (le monde « a été créé » : puisque c'est fait, n'y pensez plus) ; dans un avenir qui n'existe pas (quand vous serez morts, vous saurez tout). Moins l'explication est explicative, plus elle est convaincante : l'eau de fleur d'oranger s'extrait des pierres ; le problème n'existe plus ; il n'est pas résolu, il est volatilisé, néantisé. Le résultat est que le croyant s'est endormi d'autant plus profondément qu'il est plus croyant. Sur la base de l'identité des pierres et de l'eau de fleur d'oranger, l'on a construit pour lui tout un rationalisme, tout un édifice logique, à l'intérieur duquel il contemple le vide de son esprit. Pendant ce temps, il y a. Il y a, à tout moment, cause et effet, en présence, dans le présent. Et mon indestructible volonté lucide de ne pas me rendormir dans des explications. Il n'y a pas de « cause première » : il y a cause, en cet instant même, agissante et vive, autant qu'elle l'a toujours été, puisqu'il y a.



Rien n'est effet, tout est cause, puisque tout est cause de ceci : il y a. L'on m'enseigne que l'Univers existe depuis deux milliards d'années, qu'il n'existe que depuis deux milliards d'années, et aussi qu'il est fini inclus dans sa courbure.

Ainsi l'on reporte mon esprit à la période antérieure à ces deux milliards d'années, où il n'y avait peut-être rien, et à l'inconcevable, non-espace qu'implique peut-être la notion d'un Univers fini. Je ne me laisse pas distraire par ces considérations : avant ces deux milliards d'années, il y avait un « il y aura », puisque maintenant il y a. « Il y aura », c'est encore un il y a. « Il y aura » c'est un « il y a » car un « il y a » en puissance c'est quelque chose, ce n'est pas néant. Que l'Univers soit en état d'expansion jusqu'à exploser un jour dans le non-manifesté — et recommencer — ces cycles, en admettant qu'ils existent, ne confondent pas plus ma raison que l'impensable présence de ce grain de sable. La présence du moindre des objets contient la totalité mystérieuse de l'impensable. Je le perçois et le sais, tout comme chacun peut le percevoir et le savoir, en faisant ainsi le tour de tout ce que les hommes ont inventé au cours des siècles pour expliquer l'inexplicable et penser l'impensable, et en rejetant tout, comme étant puéril et inintelligent. Ainsi, ma constatation la plus simple, la plus nue, la seule qui ne soit pas contestable, la seule universelle : il y a ; cette constatation, qui résulte de ma volonté de la percevoir toute nue et d'interdire à mon esprit toutes les voies d'évasion, toutes les représentations, tous les concepts, bref tout ce qui constitue la pensée même ; cette contemplation pure et simple du fait « il y a », qui ne peut se produire que par la perception aiguë de l'impossibilité qu'a ma raison de se transcender ; cet acte de conscience, s'il est vraiment dépouillé, est, en vérité, l'aboutissement de tout le savoir et de toutes les recherches. Cette perception est l'étincelle créatrice qui éclate au sein d'un esprit suspendu en lui-même, en état de constatation.

Cette constatation n'est ni objective ni subjective. Il y a, et il y a conscience de il y a, non pas conscience de moi-même constatant il y a, mais conscience émanant de il y a, constatant il y a, sans se laisser attarder par des considérations accessoires, comme « je », ou « je suis », ou « je pense », ou toute autre invention de l'esprit car elles manquent totalement d'intérêt : il y a, se suffit, dans sa plénitude. Depuis que les hommes se transmettent, de génération en génération, les compte-rendus de leurs disputes au sujet de la Connaissance, les uns proclament que l'Univers est engendré par une conscience, les autres que la conscience est le produit de la Nature. Au cours de ce combat chimérique – qui dure encore – ils oublient que s'il y a conscience d'abord ou que s'il y a Nature d'abord, ou que s'il y a concomitamment conscience et nature, ou nature et conscience, l'on en est au même point, face à l'impensable il y a. Les uns, croyant « penser » la conscience, font disparaître l'impensable derrière les coulisses, d'un côté ; les autres, proclament leur goût irrésistible pour l'entrée des coulisses qui se trouve de l'autre côté. Ainsi, l'angoissant problème du subjectif et de l'objectif, du moi qui observe et du monde extérieur qui est observé, n'existe, en tant qu'angoisse et en tant que problème, que lorsqu'on s'évade de la constatation : il y a, dans sa nudité.

Je me dis : il y a constatation du il y a. Je ne me dis pas : je pense le il y a. Je pense que je constate : il est évident que je constate que je constate. Ainsi, ma constatation est une pensée en tant que constatation, mais cette constatation n'est pas une pensée, puisque le il y a est impensable. Je sais pourquoi il est impensable : c'est parce que le il y a est un continu espace-temps que je ne peux pas concevoir. Je ne peux pas le concevoir, parce que ma pensée n'existe et ne fonctionne que par une dissociation de l'espace et du temps. De même que notre lumière est diffuse, c'est-à-dire que les rayons lumineux sont renvoyés dans toutes les directions par les éléments de l'atmosphère, et réfléchis encore par les objets, grâce à quoi nous voyons le monde qui nous entoure, ce monde réfléchit, renvoie, diffuse

la conscience qu'il engendre en nous — par notre expérience — rebondit en cette conscience, y assume des formes, des représentations, des images, qui sont la pensée. Cela, je le sais. Et, pour le savoir, je n'ai qu'à examiner ma pensée. De deux choses l'une : ou elle a un contenu, et celui-ci a une base expérimentale, sensorielle, quel que soit le degré d'abstraction de ma pensée ; ou elle n'a pas de contenu, (lorsque je profère des mots impensables, comme Absolu, Éternité, Infini, Dieu, etc...) et ce vide n'est autre chose qu'une représentation de moi-même ; préfabriquée, puis anéantie au regard de ma conscience consciente, donc encore une pensée, « moi », basée sur des éléments de perception, d'expérience.

J'en conclus que le continu espace-temps est impensable et que, dans notre système de relations, fait d'espace mesurable en unités de longueurs et de temps d'horloges, existent des discontinus, objets et pensées, dont la structure est une dissociation de l'espace et du temps.

## CHAPITRE VIII

### RÉFLEXIONS ALLANT DU SIMPLE AU COMPLEXE

Après avoir posé l'impensable, et décidé de tenir constamment présentes en mon esprit les limites de la pensée, j'ai posé le pensable dans le monde discontinu des objets et de l'expérience. La première tentation qui s'offre à la pensée est de chercher le rapport entre le il y a impensable et les objets pensés. Je rejette aussitôt cette folle gymnastique, l'ayant critiquée ad nauseam. Entre une pensée ayant un contenu (l'objet) et un impensable que je refuse de remplir de ma propre présence, il n'y a rien. J'ai définitivement rejeté dans le domaine de la divagation les philosophies et les théologies. Toutes sans exception, posent un fini-discontinu concevable, et un pseudo infini de rêve, et s'imaginent se constituer en ponts, entre un mode et l'autre, vers la Connaissance. Tenant toujours présente en mon esprit cette illusion, je ne vois pas pourquoi mon intelligence, qui est une dissociation, ne pourrait pas percevoir, examiner, comprendre, le processus de cette dissociation. Je ne vois pas pourquoi il me faudrait aller chercher tant de religions extraordinaires, au lieu de me rendre compte de la nature de ma pensée. Si le discontinu, la dissociation de l'espace et du temps, se posent à la fois comme objets et comme pensée, je ne vois pas pourquoi la pensée ne pourrait pas se penser elle-même, dans la relation entre les termes dissociés, relation qui n'est autre qu'elle-même. Au lieu de poser ma conscience en bloc, en une entité composée de deux pôles opposés, en face d'une pseudo entité inexistante, dénommée à tort « concept », puisqu'on ne la conçoit pas, dont on veut se persuader qu'elle n'est pas contradictoire dans sa nature, je ne vois pas pourquoi la pensée ne pourrait pas être simplement le témoin, le spectateur de son propre processus. Qui dit processus, dit déjà dissociation, puisque le mot implique une évolution en train de se faire, une durée, une « chose ». Dès lors, je n'ai plus d'objection à me considérer, après Descartes, « une chose qui pense »; car ma pensée s'appliquera à cette « chose », assise en ce moment à une table, en train d'écrire, et n'aura aucune tendance à débrayer dans des Perfections Absolues.

(Il est évident que cette « chose », qui répond à mon nom, n'est pas simplement une « chose qui pense ». Elle sent son corps, celui-ci a faim ou est rassasié, est fatigué ou reposé, ses glandes à sécrétion interne fonctionnent ou non ; cette « chose » est le lieu de toutes les émotions concevables et inconcevables... etc... Pour le moment, ne faisons pas la part de ce qui est conscient et de ce qui, apparemment ne l'est pas, de ce qui est pensé et de ce qui, apparemment ne l'est pas : il nous faut d'abord nettoyer la pensée, en tant qu'instrument de travail, de ses impuretés impensables).

Je viens de me poser « chose » connaissable. Et deux méthodes didactiques se présentent à moi, toutes deux valables. Je puis, concentrant mon attention sur le comportement humain, et mettant en évidence la contradiction, qui, dans la conscience humaine, devient tragique, montrer qu'elle se retrouve partout dans la nature, qu'elle obéit toujours à une seule loi, à une seule nécessité ; je puis chercher à dégager cette loi, en allant du complexe au simple. Mais je puis également passer du simple au complexe, et commencer par définir le comportement, dans ses rapports avec le « il y a », des objets les plus faciles à examiner. C'est par cette seconde méthode que je commence.

Je tiens en ma main un objet en fer, en partie dévoré par la rouille, et un galet poli par l'usure, que j'ai trouvés au bord de la rivière. Ces objets sont tous deux très durs et résistants. Je cherche aussitôt à définir ce que sont les objets. Je me dis qu'un objet est un état discontinu et provisoire d'équilibre. Il est discontinu, limité, occupe une place dans l'espace ; et provisoire, car je sais que rien ne dure : je le sais par expérience, ainsi que par mes connaissances acquises. Les astres les plus considérables naissent et

meurent, apparaissent et disparaissent. En vérité, les physiciens m'apprennent que l'Univers manifesté a eu un commencement, il n'y a que deux milliards d'années, et je puis logiquement admettre qu'il aura une fin... Je me suis déjà dit que cet état de non-manifestation serait encore du « il y a ». Je me dis tout cela, sachant fort bien que je ne puis le comprendre. Je ne m'en servirai, par conséquent, qu'à la façon dont les mathématiciens se servent de certains signes, comme  $\infty$ , cet « infini », indispensable dans certains calculs, mais que la résolution de l'équation doit éliminer. Je me dis donc, de la façon la plus banale, que l'indestructible « il y a » n'est fait que d'objets destructibles. Ces objets sont, tous, dans un état d'équilibre provisoire. Mais ces équilibres ont des vertus fort différentes, qui vont de l'équilibre rigide et inanimé de mon objet en fer et de mon galet, jusqu'à l'état éminemment vulnérable d'un enfant nouveau-né. En partant de ces constatations tout à fait évidentes et simples, si je puis comprendre le comportement de ces équilibres provisoires en fonction du « il y a », peut-être pourrai-je me faire une idée adéquate de ce qu'est un être humain, cet « objet », cette « chose », dont l'état provisoire d'équilibre est si différent de celui d'un morceau de fer.

Je reprends mon objet en fer et mon galet, et je me demande si cette forme très dure d'équilibre ne peut pas m'apprendre déjà quelque chose. Le fer est dévoré par la rouille. Tout dur qu'il soit, il est le jouet des circonstances, le lieu, sans défense, de toutes les combinaisons chimiques que le hasard provoquera en lui. Il m'est commode ici, de procéder à une abstraction. J'abstrais de cet objet en fer, de son état d'équilibre, la notion que cet objet résiste, à sa façon, aux changements extérieurs, ainsi qu'à la décomposition intérieure, qui feraient que cet objet ne serait plus cet objet. J'appellerai cette résistance, le pour-soi de cet objet en fer. Je suppose que ce pour-soi est complètement dénué de conscience. Du moins, c'est ainsi que je l'imagine. Je n'imagine pas qu'il existe une énergie consciente, inhérente à ce morceau de fer ou à ce galet, qui s'efforce de maintenir ces objets dans leur intégrité. J'imagine, au contraire, qu'il y a d'autant-moins de conscience en un objet que celui-ci est plus homogène dans sa constitution. En particulier, à l'examen, mon galet révèle, lorsque je le casse, un grain très fin et identique en toutes ses parties. Une pierre moins dure aurait été davantage malmenée de l'extérieur, une pierre moins homogène se serait désintégrée par l'existence, en elle, de deux ou plusieurs équilibres différents dans leurs pour-soi. Ce dernier cas est celui de mon objet en fer. En effet, je le constate hétérogène : il se compose de fer et de rouille. Le pour-soi fer et le pour-soi rouille, ou fer oxydé, sont chimiquement en opposition, d'où la désintégration. J'en conclus que plus le pour-soi d'un objet est homogène, simple, uniforme, élémentaire, mieux cet objet est pour-soi, non désintégré. Ce pour-soi idéal est donc nécessairement inerte. Or, à cause de son inertie même, il est sans défense. Cette contradiction fondamentale des équilibres provisoires du mouvement est la première grande loi qui se dégage de leur simple observation. L'on voit combien est brouillé le jugement des philosophes, avec l'invention d'un en-soi, c'est-à-dire d'une « identité » primitive des contradictions non encore évoluées, qui sont cachées dans une chose. Là où l'on ne sait pas voir la contradiction, l'on imagine, dans les objets une phase involuée, primitive, où, au lieu de la contradiction, se trouve une « identité ».

Cette « identité » métaphysique, par suite d'une sorte de miracle, se transforme brusquement en un pour-soi, dont la nature est aussi différente de celle de l'en-soi que le nombre est différent de l'infini. Des sauts brusques, des mutations existent en effet dans la nature : voyez cet œuf que couve la poule, et constatez, à quelque temps de là, qu'il est brisé, qu'il n'y a plus d'œuf, mais un poussin et des fragments de coquille ; mais n'en concluez pas qu'à la formation de l'œuf, tout au début, il y avait identité entre le germe du poussin et la coquille. En vérité, l'en-soi n'existe pas. Il n'existe dans aucun objet, dans aucun phénomène, dans aucun concept.

Il n'existe pas, parce que ce qui existe se définit nécessairement dans ses relations avec le il y a, dans un système de coordonnées. Et il n'existe pas plus de conscience-en-soi que d'objet-en-soi. Car, même si, à la remorque des métaphysiciens, nous nous proposons de spéculer sur une conscience cosmique, immanente, absolue, divine, nous serions obligés de dire qu'une telle conscience n'existe pas, du fait que, irréfutablement, existe un il y a. Une « conscience divine » (ces mots sont allégoriques) devrait forcément se situer dans ses rapports avec le il y a ; et se situer dans sa relation avec ma constatation « il y a ».

Du simple sait de ma constatation « il y a », s'il existe une « conscience divine », elle est nécessairement une conscience pour-soi, et non une conscience en-soi.

Ces considérations ont comme conséquence l'élimination du problème de la Connaissance, en faveur de la simple constatation de ce qu'il y a, dans le il y a. La recherche de la Connaissance pose toujours un point fixe dans l'esprit, dénommé : en-soi, transcendance, Absolu, Atman, âme immortelle, ou autrement ; qui n'a de parfait que sa qualité d'être parfaitement inconcevable ; et c'est du fait que cette Connaissance totale se pose, que l'ignorance existe. En vérité, la pensée, en créant un point fixe illusoire, au sein de l'énorme il y a, sans cesse en mouvement, aux lendemains imprévisibles, pétrie des morts de tout ce qu'il y a, ne fait qu'obéir à son caractère essentiel d'équilibre provisoire, éminemment simple et statique. Ce caractère est celui des corps simples. Les lois qui régissent ces corps régissent aussi la pensée. La pensée n'existe pas à l'état pur. Il n'y a de pensée que de quelque chose : objet, ou pour-soi du penseur. La pensée est aussi incapable de mouvement intérieur qu'un morceau de fer, qu'un galet. Une pensée est incapable de se modifier : tout changement de pensée est une autre pensée. La pensée est incapable d'adhérer au mouvement du il y a. Toute personne dont la structure psychique doit sa stabilité à une pensée ou à un système de pensées est débrayée, en état d'auto-destruction.

## CHAPITRE IX

### À LA RECHERCHE D'UNE ALLÉGORIE

Depuis l'équilibre statique et sans défense d'un morceau de fer ou d'une pierre, jusqu'à l'équilibre statique (et débrayé, derrière ses systèmes de défense) de l'idée fixe « je suis », la nature nous offre toutes les gradations possibles du pour-soi. Le pour-soi est toujours résistance : résistance au changement. Le pour-soi est donc masse. La masse est la contradiction fondamentale de notre Univers, dans sa constitution. Dans un des premiers chapitres de cet ouvrage, elle a été définie, conformément à la physique contemporaine, résistance à un changement de vitesse. Or, la plus grande résistance possible à un changement de vitesse n'est autre que la plus grande vitesse possible. Cette vitesse est celle de la lumière : seule la lumière peut résister à un changement de vitesse. Une vitesse inférieure peut être accélérée ou diminuée, celle de la lumière est une constante. Un objet qui serait emporté à une vitesse tendant vers celle de la lumière, tendrait à disparaître en tant qu'objet, son volume devenant de plus en plus petit. Rejoignant la lumière, son pour-soi cesserait donc d'exister en tant que tel. La plus grande masse possible ne serait plus que de l'énergie.

Parvenu à ce point de mes méditations, je vois bien que j'ai déjà créé dans mon esprit toute une allégorie. Le sachant, je n'ai point à m'en défendre ni à me l'interdire. J'éprouve au contraire le besoin de la poursuivre, afin de me représenter de mon mieux le thème de son action : j'ai le sentiment qu'il me sera plus facile, ainsi, de le retrouver en moi-même. Je suis certain d'en retrouver en moi-même les éléments dans leurs relations réciproques, qu'il m'appartiendra de définir : il y a le pour-soi de mon corps, le pour-moi psychologique, et cette résistance double et absolument contradictoire, qui me semble encore quelque peu mystérieuse, sont là, je le sais ; et je sais que chaque être humain est le lieu de leur action réciproque, transformée, sans qu'il sache comment et pourquoi, en un horrible conflit.

Nous savons, grâce au Dr Einstein, que l'Univers n'est pas un problème mais une équation mathématique, une équation qui pose et contient tout le il y a, y compris nous-mêmes (accompagnés de ce qu'il nous plaisait d'appeler transcendance mais qui n'est que la résolution de l'équation, forcément contenue dans l'équation, car si l'équation n'avait pas de solution elle serait irréaliste, mais si elle était résolue elle n'existerait plus). Il y a, dans l'acceptation de ce fait, perception de la contradiction entre l'équation et sa résolution. Cette perception, projetée dans sa propre conscience, est sa propre résolution. L'acceptation du il y a, en tant qu'équation, est l'acceptation de sa résolution, en tant qu'elle est contenue dans l'équation (sans quoi celle-ci serait irréaliste) et en tant qu'elle la défait, puisqu'elle la résout.

Cette perception, éminemment logique est éminemment irrationnelle, puisqu'elle pose notre conscience comme une variable mathématique. Une variable échappe à la loi d'identité, puisque A y demeure A, tout en n'étant pas égal à lui-même, et à la loi de causalité, car le processus d'une équation en voie de résolution n'a ni cause ni effet. Si l'équation n'était pas résolue, il n'y aurait rien, rien n'existerait : le il y a est sa solution. Si l'équation était résolue, il n'y aurait plus rien : l'équation, qui est le il y a, serait dissoute. Je suis contraint d'accepter ces deux raisons contradictoires, et ce n'est que leur ensemble qui puisse, à la fois, me faire accepter le il y a et le mouvement du il y a, dans l'action réciproque des états fugitifs d'équilibre de tout ce qu'il y a.



Je sais bien que la solution assume l'aspect d'un phénomène que l'on appelle vie. Mais ce mot est, en dépit de ses fausses apparences, un des plus vagues qui soit, et certainement un des plus mystérieux. Il a été employé de toutes les manières. Jésus (et d'autres) ont dit « je suis la Vie » ; des religions proclament que « la Vie est Une » ; qu'il existe « une Vie éternelle » ; par ailleurs, des hommes de science nous parlent de « la vie des métaux » ; etc..., etc... le mot vie a été employé pour désigner tout et rien, l'Univers et moi-même ; ses frontières sont partout et nulle part ; en somme, sauf pour des questions d'ordre pratique, ce mot me semble inutile.

Mais je vois, sans difficulté, que l'araignée à l'affût au coin de sa toile ou l'homme d'affaires à l'affût derrière ses téléphones, prêts elle et lui, à foncer sur leur proie, se comportent tout autrement que mon objet en fer de tout à l'heure, ou mon galet. Dire que ces comportements impliquent un élément appelé « conscience » – ou instinct de l'espèce chez l'araignée, ou sens égocentrique de jouissance et de possession chez l'homme d'affaires – n'explique rien. L'intervention du mot « conscience » n'est pas une élucidation du phénomène. En fait, le mot « conscience » est encore plus vague et plus mal défini que le mot « vie ». Et mon allégorie n'a aucunement besoin de spéculations sur le degré d'inconscience ou de lucidité d'une réaction. Que mon morceau de fer se fasse détruire par la rouille, il m'importe peu de penser qu'il n'en sait rien. Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment son équilibre est rompu par l'intervention d'un autre équilibre (celui de la rouille) et dévoré par lui. De même, il m'importe peu de me demander si l'homme d'affaires est conscient de ce qu'il fait, lorsqu'il réalise dans sa matinée un gros bénéfice ; et de me dire que s'il était conscient de la signification réelle et de la portée de son acte, il ne le commettrait pas. Mais il m'intéresse de rechercher comment et pourquoi le pour-soi se trouve, chez lui, amené à agir contre la vie de l'espèce, alors que l'araignée se conforme à un instinct de conservation de l'espèce.

Ces réflexions me portent à ne considérer la conscience que comme un phénomène de relations. De même qu'il n'y a de pensée que de quelque chose, il n'y a de conscience que de quelque chose. Il ne peut pas exister de conscience-en-soi : 1° parce que, à cause même du il y a, toute conscience doit se poser par rapport à lui ; 2° si la conscience ne se pose pas par rapport à quelque chose, elle ne se perçoit pas. La conscience, telle qu'elle existe – ou n'existe pas – dans l'état de sommeil profond échappe même à la définition de Sartre : la conscience est un être pour lequel il est dans son être conscience du néant de son être. La conscience peut être néant tout court, absence totale d'elle-même, et pourtant donner une preuve a posteriori de son bon fonctionnement. Ainsi il arrive que, dormant profondément, l'on se réveille en sursaut, à l'heure exacte que l'on avait fixée pour se lever ; aussitôt, l'on consulte sa montre, et l'on constate l'heure avec étonnement. La conscience complètement néantisée (à elle-même, donc en tant que conscience, donc néantisée vraiment) a ainsi démontré à la conscience consciente qu'il peut lui arriver d'être plus lucide qu'elle.

Dans des cas d'hypnose, des sujets peuvent se comporter de façon apparemment normale mais ne se souviennent de rien au réveil. Des cas de double ou triple personnalités ont été étudiés depuis fort longtemps. Les cas d'amnésie à la suite de chocs sont bien connus. Par ailleurs, la psychologie expérimentale nous a révélé, chez les animaux, une organisation de la conscience, plus profonde et plus souple à la fois, qu'on ne le pensait, aussi bien chez des individus que dans les espèces. L'observation scientifique de la vie des insectes est de date récente. La société des pingouins semble comporter des éléments psychologiques que l'on n'attribuait jusqu'ici qu'à l'homme. Les prodigieuses migrations des anguilles et des saumons n'ont pas encore trouvé d'explications. Les hypothèses les plus prudentes sur ce que l'on appelle l'instinct, se heurtent à des forces inconnues qui semblent appartenir, non aux

espèces, à la planète. L'être humain, qui paraît si éloigné, par son évolution physiologique du stade purement animal, y tombe si le milieu l'y pousse ; le cas étudié aux Indes, de deux fillettes, volées et élevées par une louve, qui se comportaient à la façon des loups, flairaient à des kilomètres les charognes dont elles se nourrissaient, couraient très rapidement à quatre pattes, hurlaient la nuit à heures fixes, et dont les visages immobiles ignoraient le sourire, etc..., etc... a montré que l'influence du milieu peut mettre en échec les caractères héréditaires les plus solidement établis. Quant au monde des microbes, c'est un des plus déroutants par son extrême capacité de se défendre, de s'adapter, de se transformer, de se retourner, de survivre, contre tout ce que la science peut inventer pour le combattre.

Peut-on, du haut en bas de l'échelle du il y a, parler de « conscience » sans inventer un mot pour chaque échelon, ou plutôt une série de mots pour chaque état de chaque échelon ? Et, dès lors, à quoi bon ? À quoi bon créer du « surconscient », du « sous-conscient », du « subconscient » de la conscience consciente et de l'inconscient individuel ou collectif ? Que quelques-uns de ces mots aient une utilité pratique, de classement, c'est possible, encore que l'on puisse se demander si toutes ces couches stratifiées de conscience existent ailleurs que dans les théories des psychanalystes et si les explications qui en résultent n'ont pas pour effet de lancer la connaissance de l'homme sur de fausses pistes. Un des symptômes de ce danger est la conception métaphysique à laquelle aboutissent les différentes écoles de psychanalyse. Le sur-moi rejoint le moi cosmique, Atman, l'âme éternelle et toute la gamme des mots sans contenu. Si les psychanalystes ont recours à lui, c'est que la décomposition du moi en pièces détachées et sa recombinaison sur des bases explicatives, loin de révéler son processus contradictoire, le camoufle et le fige dans une représentation. Le sur-moi est un pour-moi déguisé en élément absolu, indécomposable et, par définition échappe à tout examen, puisque quel que soit l'observateur, il s'installe au-dessus de lui, en tant qu'observateur de l'observateur. Et si celui-ci fait mine de gravir encore un échelon, le sur-moi le gagne de vitesse et lui fait signe d'encre plus haut. D'altitude en altitude, on en arrive à une conscience cosmique.

Il fut un temps où des éléments de géométrie, comme les propriétés des triangles, faisaient partie de la Science Sacrée et n'étaient enseignées qu'à des initiés, dans les sanctuaires des Temples. On s'imaginait que connaître les lois qui régissent les triangles semblables, c'était recevoir la révélation d'une partie du Grand Mystère. Sans doute était-ce vrai en un sens, mais le Grand Mystère n'a pas tardé à se reconstituer tout entier un peu plus loin, juste au-delà des théorèmes sur les triangles. La même illusion a rempli d'émoi les contemporains de Galilée, puis ceux des hommes de science qui découvraient le monde physico-chimique, la biologie, la physiologie, et enfin la psychologie. Mais chaque fois le mystère rebondissait et l'on se retrouvait l'esprit alourdi de représentations, de connaissances, de techniques, d'inventions dans un monde échappant d'autant plus à la connaissance que l'on y déversait plus de connaissances. Nos esprits sont remplis de tout ce qu'ils ont intégré. Et maintenant, en surcharge, voici encore toutes les mythologies, de toutes les époques, qui se bousculent pour occuper une place dans nos psychés. Si ce n'est Diane elle-même c'est son complexe, si ce n'est Mithra, c'est son symbole. Tout y est, la croix, le triangle, l'étoile, le rond, le carré, le pointu. Il paraît que spontanément chacun de nous fabrique tous les symboles du monde. C'est sans doute vrai, je n'en veux point douter. Il ne nous manque plus, à la remorque de nos philosophes, que de créer une psychanalyse phénoménologique, à moins que nous ne préférions une psychanalyse ontologique, ou une métaphysique phénoménologique, ou une métaphysique ontologico-phénoménologique ; pour arracher à Isis son dernier voile. Or comme ce voile est épais de toute l'épaisseur de nos découvertes, il ne nous restera, plutôt, qu'à les rejeter.

Et j'en reviens à l'allégorie que je veux me raconter. Il me sera difficile de trouver, à cet effet, des mots

échappant à ma propre critique, des mots ayant un contenu réel, et qui ne relèveront d'aucun système. D'une façon prudente, et fort hésitante, mon choix s'arrêtera sur les mots masse et rayonnement. J'essayerai de les suivre et de voir s'ils sont capables de me dire ce que j'ai à me dire. Ce sera une allégorie, dis-je, une histoire, peut-être une épopée, et certainement un drame, le drame de la conscience humaine prisonnière du il y a.

## CHAPITRE X

### RÉFLEXIONS ALLANT DU COMPLEXE AU SIMPLE

Dans mon préambule, j'ai essayé de montrer que poser le problème de la Connaissance c'est le postuler insoluble ; que toute pensée est un arrêt sur quelque chose, donc une cristallisation du passé, en opposition, en conflit, avec le mouvant il y a ; qu'il y a lieu, par conséquent, de poser le problème de l'ignorance, qui est une accumulation du passé en couches stratifiées, et non le problème de la Connaissance ; j'ai indiqué que, jusqu'à nos jours, la pensée a construit, dans les eaux calmes du Temps, des édifices de toute sorte que l'accélération du Temps – qui se produit en ce moment dans l'humanité – emporte inexorablement ; que nous sommes à un point de rupture, à l'éclosion d'une nouvelle Espèce et qu'à cet effet, la pensée doit tourner le dos au processus qui l'a conduite jusqu'à nos jours ; j'ai parlé d'une mutation brusque qui doit s'opérer dans le domaine du pensable, face à l'impensable il y a ; j'ai relevé l'absurdité rationnelle, explicative, des religions ; et je me suis appliqué à faire sentir le mystère total, totalement impénétrable, du il y a, fût-il « il y a un grain de sable ». J'ai ensuite considéré un certain nombre d'objets, de « choses », en commençant par un morceau de fer et un galet ; j'ai appelé « pour-soi » les équilibres provisoires de tout ce qu'il y a, qui à la fois constituent tout ce qu'il y a, et s'opposent, chacun à sa façon, au il y a. Cet état – intérieur et extérieur – de contradiction, où se trouve toute chose ; est le fondement à la fois de ce que des philosophes ont appelé l'être des choses et leur néant. J'ai montré que seul est durable un équilibre homogène et qu'un équilibre homogène est au contraire si peu durable qu'il ne peut exister. Ces deux constatations contradictoires sont vraies. Et nous sommes entrés ainsi de plain-pied dans l'irrationnel. De ce point de départ, il nous sera possible de voir comment les « choses », passant de l'homogène à l'hétérogène, de l'inorganique à l'organique, de l'inanimé à l'être vivant, acquièrent, au fur et à mesure, la faculté de résister aux changements du milieu qui ne manquent jamais de se produire, c'est-à-dire la faculté de ne pas résister aux changements de milieu, grâce à des adaptations successives, faites de ruptures d'adaptations, c'est-à-dire d'adaptabilité. Le pour-soi ne se maintient que par la destruction constante et ininterrompue du pour-soi. Passant ensuite de l'examen des corps à l'examen de l'intellect, nous avons aisément compris que l'intellect est un pour-soi – fait d'idées, de concepts, de raisonnements – irrémédiablement inadaptable et dont la prétention est d'adapter le milieu au pour-soi et non le pour-soi au milieu. Cette entreprise a connu un succès considérable, puisqu'elle a créé pour l'homme son univers d'inventions et de techniques. Elle a construit et fabriqué pendant des siècles un monde qui s'adaptait, au lieu de former et de cultiver des hommes qui s'adaptaient. L'intellect faisant « masse » s'est opposé à tout changement qui eût bouleversé la conception que les hommes se faisaient d'eux-mêmes. Ces considérations m'ont conduit à rechercher une allégorie ayant pour protagonistes principaux la masse et le rayonnement.

Revenant, maintenant sur les nombreux thèmes de ces réflexions, je repartirai en adoptant la première méthode que j'avais indiquée, qui consiste à passer du complexe au simple, c'est-à-dire à examiner l'homme – à m'examiner moi-même – afin de voir s'il est possible de retrouver, dans l'extraordinaire enchevêtrement de perceptions, d'émotions, de sentiments, d'idées, d'opinions, de réflexions et de folie que nous sommes, la même contradiction, dans sa nudité, que nous voyons si simplement entre tout objet et le il y a.

À cet effet, la question préalable, qui se posera à chaque instant ne sera pas abstraite, mais un « que suis-je » informulé. Et afin de la projeter directement en une pâte humaine, quelques pages d'André Gide sur Dostoïevsky, me semblent ici particulièrement utiles. Je commencerai par citer une incidence, destinée à dissiper tout de suite le détestable malentendu qui s'est accroché, par les méfaits de certains

littérateurs (politiciens, officiers généraux et philosophes) à ces deux mots : connais-toi. Voici ce passage [1].

*J'ai lu tout récemment, dans une interview de M. Henry Bordeaux une phrase qui m'a un peu étonné : « Il faut d'abord chercher à se connaître », disait-il. L'interviewer aura mal compris. – Certes un littérateur qui se cherche court un grand risque ; il court le risque de se trouver. Il n'écrit plus dès lors que des œuvres froides, conformes à lui-même, résolues. Il s'imité lui-même. S'il connaît ses lignes, ses limites, c'est pour ne plus les dépasser. Il n'a plus peur d'être insincère ; il a peur d'être inconséquent. Le véritable artiste reste toujours à demi inconscient de lui-même, lorsqu'il produit. Il ne sait pas au juste qui il est. Il n'arrive à se connaître qu'à travers son œuvre, qu'après son œuvre... Dostoïevsky ne s'est jamais cherché ; il s'est éperdument donné dans son œuvre. Il s'est perdu dans chacun des personnages de ses livres ; et c'est pourquoi dans chacun d'eux, on le retrouve. Nous verrons tout à l'heure son excessive maladresse, dès qu'il parle en son propre nom ; son éloquence tout au contraire, lorsque ses propres idées sont exprimées par ceux qu'il anime. C'est en leur prêtant vie qu'il se trouve. Il vit en chacun d'eux, et cet abandon de soi dans leur diversité a pour premier effet de protéger ses propres inconséquences.*

*Je ne connais pas d'écrivains plus riche en contradictions et en inconséquences que Dostoïevsky ; Nietzsche disait : « en antagonismes ». S'il avait été philosophe au lieu de romancier, il aurait certainement essayé de mettre ses idées au pas et nous y aurions perdu le meilleur.*

Voici maintenant l'essentiel (P. 72) : *Il n'y a pas de question si haute que le roman de Dostoïevsky ne l'aborde. Mais, immédiatement après avoir dit ceci, il me faudra ajouter : il ne l'aborde jamais d'une manière abstraite, les idées n'existent jamais chez lui qu'en fonction de l'individu et c'est là ce qui fait leur perpétuelle relativité ; c'est là ce qui fait également leur puissance. Tel ne parviendra à cette idée sur Dieu, la providence et la vie éternelle que parce qu'il sait qu'il doit mourir dans peu de jours ou d'heures (c'est Hippolyte de « L'Idiot ») tel autre dans « Les Possédés » édifie toute une métaphysique où déjà Nietzsche est en germe, en fonction de son suicide, et parce qu'il doit se tuer, dans un quart d'heure et l'on ne sait plus en l'entendant parler, s'il pense ceci parce qu'il doit se tuer, ou s'il doit se tuer parce qu'il pense ceci. Tel autre enfin, le prince Muichkine, ses plus extraordinaires, ses plus divines intuitions, c'est à l'approche de la crise d'épilepsie qu'il les doit...*

Citons enfin (P. 217) : *L'enfer, d'après Dostoïevsky, c'est... la région supérieure, la région intellectuelle. À travers tous ses livres, pour peu que nous les lisions d'un regard averti, nous constatons une dépréciation non point systématique, mais presque involontaire de l'intelligence ; une dépréciation évangélique de l'intelligence.*

*Dostoïevsky n'établit jamais, mais laisse entendre, que ce qui s'oppose à l'amour ce n'est pas tant la haine que la ruminantion du cerveau. L'intelligence, pour lui, c'est précisément ce qui s'individualise, ce qui s'oppose au royaume de Dieu, à la vie éternelle, à cette béatitude en dehors du temps, qui ne s'obtient que par le renoncement de l'individu, pour plonger dans le sentiment d'une solidarité indistincte.*

Ces quelques paragraphes sont si chargés de substance que je suis quelque peu effrayé du sentiment qui me pousse à les commenter. « C'est une des erreurs les plus fréquentes – dit quelque part Charles Péguy

---

1 « Dostoïevsky », par André Gide, éd. Plon, 1923, p. 82.

(dans *L'Argent ou l'Argent (suite)* – je cite de mémoire) c'est une des erreurs les plus fréquentes que de confondre l'homme, l'être de l'homme avec ces malheureux personnages que nous jouons ». Cela est bien vrai, mais Péguy pose mal son équation, car l'homme, l'être de l'homme, qu'est-il, où est-il, que fait-il, comment se perçoit-il, et (peut-on même se demander) est-il perceptible ? Est-il en aucune façon « quelque chose » qui se puisse sentir, penser, et encore moins dire ? L'être de l'homme, est-ce un élément, une sorte de parcelle indécomposable, un véritable nous-mêmes qui, par intuition, divination ou grâce providentielle, aurait la faculté de s'abstraire, de se dégager tout nu, lavé et propre, sans rien retenir pour soi du personnage ? Charles Péguy le croit, cependant que vu de l'extérieur, son « être », qui se veut âme ou esprit, n'est autre que son propre personnage, catholique, français, paysan, assoiffé de justice, militariste, véhément, adorable, mêlant sans discernement les idées les plus fausses aux perceptions les plus aiguës, s'observant en tant que super-personnage rationnel mais absurde, intarissable dans ses explications, enfoncé jusqu'aux yeux, jusqu'au regard, dans son illogique raison.

Il n'y a rien de cela chez Dostoïevsky, et, chez Gide, à la fois moins et mieux : l'intelligence de ne vouloir être rien de cela. (D'où le prix des meilleures parties de son œuvre, des parties les moins bien venues de son œuvre, où n'a pas joué la complaisance de l'écrivain pour un travail bien fait). Mais élargissons la question et voyons s'il est possible de l'étendre à notre usage. L'homme ordinaire n'a pas la faculté de se recréer en créant, à la façon d'un Dostoïevsky. Il se sent petit, sa vitalité rencontre partout ses limites, son potentiel ne va pas jusqu'à la nécessité d'inventer un prince Muïchkine, un Stavroguine, des Karamazof, cent personnages tout juste capables de le contenir quelques instants. Cette apparente faiblesse (cette simple faiblesse d'expression) n'est, en vérité, qu'un prétexte. Nos personnages intérieurs, pour petits qu'ils soient, sont toujours perceptibles. Et si les circonstances qui les font surgir sont minimes, nous n'avons qu'à les examiner d'assez près, pour les agrandir jusqu'à les vivre en tant qu'événements. N'ayant pas prise sur elles (par faiblesse, parce que nous n'osons pas, parce que nous n'allons jusqu'au bout de rien : ni de nos passions ni de nos folies, ni de nos sottises, ni de notre sainteté), n'ayant pas de prise, dis-je, parce que nous lâchons prise lorsque les circonstances tendent à nous étirer au-delà de nous-mêmes, du moins ce qui nous reste c'est la faculté de nous regarder au microscope et de nous réduire, de nous ralentir à l'échelle du microscope, de vivre à cette échelle. Un rien dès lors, peut devenir révélation. Ainsi, (et ce n'est pas un artifice) en amplifiant la perception que nous avons de nous-mêmes, un petit mouvement de l'âme peut nous apparaître comme un tourbillon, une agitation devient – sous notre microscope – tempête, et les cent personnages que nous sommes à la fois et tour à tour, non pas seulement successivement, mais simultanément, s'entrechoquent, se combattent, s'entredéchirent, pêle-mêle, effarants. Si nous nous voyons ainsi – et c'est ainsi que nous sommes – où est l'être ? L'homme, où est-il ?

En particulier, la vie et la mort, l'amour et le meurtre, sont si intimes et participent tellement de la même essence, que, au passage d'un camion ou d'un train, sur un viaduc ou un pont, qui de nous ne s'est dit « qu'il pourrait » se suicider ? En me promenant sur une rive avec un ami, il m'est arrivé bien souvent de me dire que je « pourrais », d'un coup d'épaule, l'envoyer se noyer. Je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de penser que je « pourrais » assassiner les personnes les plus malveillantes à mon égard, mais je l'ai pensé pour les êtres que j'aimais le plus au monde, sans lesquels la vie m'eût semblé odieuse. M'attendrissant sur un enfant au berceau, j'ai souvent pensé que je « pourrais » le prendre par les deux pieds et le projeter hors de la fenêtre. Ces monstres mort-nés, je suis bien obligé de constater que je les ai conçus. Ajoutez-y du génie, de l'épilepsie, et tout autre ingrédient qu'il vous plaira (mais qui ne changera rien à la qualité monstrueusement humaine de... faut-il dire de nos « êtres » ?) et vous avez notre précieux microscope, et vous avez Dostoïevsky. Gide (et qui, mieux que lui connaissait, palpait, auscultait cette faune intérieure ?), au contact de Dostoïevsky, s'est vu. Et l'on comprend son



ironie, son accrochage au départ, son irritation de s'entendre dire pompeusement : « il faut d'abord chercher à se connaître ». Ces mots sont un abîme de sottise. La connaissance de soi, je veux dire la perception aiguë de ce qu'il y a, de ce qu'il y a à la fois et successivement et contradictoirement, en un homme, ou plutôt en la vie d'un homme telle qu'elle est dans l'événement et par l'événement n'a aucun rapport avec « il faut d'abord chercher à se connaître ».

Je ne sais plus si mon commentaire s'applique maintenant à Dostoïevsky ou à Gide. Au demeurant, Gide, commentant Dostoïevsky, ne se fait pas faute de dire qu'il a trouvé là une bonne occasion d'exposer sa façon de penser. Ou plutôt sa façon de voir. Car il n'y a pas de pensée dans ce livre. Pas plus qu'il n'y a de pensée chez Dostoïevsky. Je veux dire qu'il n'y a pas de corps de pensée. Il n'y a pas de « ruminant du cerveau » érigée en édifice permanent. On ne sait plus – dit en substance Gide – si la pensée, toute fugitive, toute relative, d'un homme-événement, à tel moment, en tel lieu engendre le phénomène ou est engendrée par lui. On ne sait plus où est le penseur, car il n'est là, temporairement, qu'en tant que pensée. Et celle-ci, à la façon des nuages, se fait et se défait au gré d'on ne sait quelle combinaison de vents contrastants. En vérité, la pensée n'est qu'un symptôme qui permet à l'intellect de se prêter à la vision, de la sortir de l'indistinct, de l'indéterminé, à la façon d'images successives, évidemment figées chacune d'elle, mais dont la projection cinématographique donne l'illusion du mouvement, et permet de diagnostiquer les vents. C'est bien là une façon de « voir », et une façon de projeter, non pas une vision, mais un état de vision. De sorte que la question préalable « qui suis-je », se posant sans cesse et se renouvelant sans arrêt en un continu de sensations, de perceptions, d'émotions, trouve dans ce discontinu qu'est l'intellect, à tout instant, les raisons qui lui sont nécessaires pour ne pas se donner de réponse, pour se prêter à son propre mouvement, propre et combien vital. Le « que suis-je », n'est valable, n'est vrai, n'est créateur, que s'il demeure interrogation et vision, que si, matraquant le personnage, il l'assomme, le paralyse, le rend muet, le supprime en un mot à lui-même. Mais c'est à ce seuil que je ne suis plus d'accord avec Gide ni avec Dostoïevsky. Nous leur devons beaucoup, nous ne leur devons pas tout. Cette « dépréciation évangélique de l'intelligence », ce « renoncement de l'individu », ce « sentiment de solidarité indistincte », par quoi j'ai terminé tout à l'heure mes citations, n'ont rien pour me satisfaire. Je ne vois pas qu'en dépréciant ma qualité la plus précieuse – tout de même – l'intelligence, je puisse apprendre à m'en servir de façon adéquate ; ni que le renoncement de l'individu se puisse opérer sans l'individu lui-même, s'affermissant au contraire sous le déguisement d'un sur-individu, ni qu'un sentiment de solidarité indistincte ait une valeur quelconque, une quelconque vertu. Il est certain que Gide n'a jamais été attiré par l'abêtissement, le renoncement, la dépréciation des facultés, le refuge dans des sentiments indistincts, ces mutilations fussent-elles « évangéliques ». Ce qui le fascinait c'est l'irrationnel évangélique, le jeu mystérieux de qui-perd-gagne qu'offrent les paraboles et que résume cette mort du grain, qui l'a tant hanté. Mais s'il ne pouvait manquer de comprendre que les gens rationnels sont les plus inconséquents et que les plus cohérents, les plus consistants, sont les plus absurdes et les plus vides, sa logique ne s'est jamais voulu prêter aux culbutes qu'exige l'irrationnel. Cette faiblesse – qui fut aussi un facteur de sa grandeur – projetait son esprit, au seuil de l'impensable, dans des métaphores de Diable et de Dieu, dont il ne cherchait pas toujours à se persuader qu'elles avaient un sens. Il envie Dostoïevsky d'avoir appris, du Christ, que « qui veut sauver sa vie la perdra » ; que « qui donnera sa vie pour l'amour de moi la rendra vraiment vivante » ; mais demeure convaincu que la vérité n'est pas là, puisque dès le premier pas qu'on lui demande de faire dans la direction de la foi, son horizon s'obscurcit, il bute, s'arrête, et, courageusement, repart vers sa propre lumière. Aussitôt cependant, sa raison, se heurtant à l'évidence vivante de l'irrationnel, se retrouve, malgré ses efforts, projetée dans le mythe. C'est ce qu'il en coûte de confondre l'irraison et l'irrationnel. Car s'il est vrai que l'irrationnel échappe à la raison, il ne s'oppose pas à elle. Il l'intègre loin de la nier. De même que l'adaptabilité ne peut se passer de l'adaptation (car si

je ne suis pas adapté aux conditions de cette minute-ci, comment pourrais-je absorber la minute qui vient ?) ni peut se passer de la détruire (car si je m'incrute dans l'adaptation aux conditions de cette minute-ci, comment aborderais-je la minute qui vient ?) et ainsi de suite, et ainsi de suite, de culbute en culbute, de vie à perte de vie, à vie encore ; ainsi les personnages qui nous hantent, fugitifs ou tenaces, mort-nés ou vampires, comment, par quelle aberration, par quelle « ruminantion », nous persuadons-nous qu'ils puissent, imperturbés, installer en nous des constantes ? L'ambitieux, l'envieux, le jouisseur, l'inquiet, le sage, le fou qui, aujourd'hui, usurpent la notion du moi, comment, pourquoi nous persuadent-ils que ce sont eux-mêmes qui hier, nous possédaient ? Qui reconnaît qui, dans ces rencontres ? Dans cette discontinuité, de quoi est faite la continuité ? Dans cette cacophonie, surgissant par bribes, sans entretenir de rapports entre elles (ce soir je suis un père de famille sentimental, ce matin j'ai ruiné un débiteur, etc..., etc...) où est la constante ? Où est le continu ?

## CHAPITRE XI

### CONSTANTES ET VARIABLES. RÉSURRECTIONS ET MORTS

Les constantes d'un individu, qui composent ce que l'on appelle son caractère, nous savons bien qu'elles existent. Nous le savons depuis le Roman de Renard. Renard, personnage fatalement, magnifiquement constant à lui-même, entouré de « types » de caractères, si apparents grâce à leur transposition (Ysengrin, Noble, Grimbert, Couard et tutti quanti) semble avoir donné à notre littérature et à nos esprits un goût immodéré des définitions simples, des représentations évidentes. Nous aimons savoir qu'un-tel est un avare, que tel autre est un misanthrope ; nous nous félicitons de notre clarté, lorsque nous avons substitué à un être vivant, une imagerie, un guignol. Un des plus habiles artisans de cette simplification, Molière, ce génie du médiocre, flatte jusqu'à nos jours son public, en ne lui laissant rien dans l'ombre, aucune marge, aucune profondeur, de sorte que ce public se félicite d'avoir tout compris (et Molière vivait du temps de Corneille !). Mais Renard était trop rusé pour ces moliéresques chasseurs de caractères ; il les a lancés sur une fausse piste. Son secret est l'amour. Il est perpétuellement amoureux, et parce qu'il aime on l'aime. On l'aime irrationnellement. Toujours à la fois en état de grâce et de pêché mortel, adoré du roi (chéri de la reine) dans ses actes les plus effarants de lèse-majesté, Renard échappe malgré ses constantes de caractère, de comportement, de goûts, à tous les traits qui voudraient le définir, et le contenir dans sa propre image. Plus malin que lui serait celui qui expliquerait rationnellement pourquoi le roi l'aime, lorsqu'il n'a que des raisons pour le haïr. Que la sympathie du public aille à celui qui rosse le gendarme, mais qui ne le rosse que jusqu'à un certain point, jusqu'à une distance convenable des marches du trône, le fait est connu. Mais Renard sape le trône, tourne en ridicule la majesté, à aucun instant n'est courtisan, et enfin disparaît (ou meurt, ou fait semblant de mourir) insoumis. Ainsi, son caractère, et ses caractéristiques, ne sont que l'aspect visible, descriptible de sa façon d'être ; mais derrière cette façade, (cette constante) il échappe, il est insaisissable, il a toutes les profondeurs, il est incompréhensible. Son comportement se conforme aux règles d'un jeu immuable ; mais pourquoi joue-t-il ? On ne le sait pas plus que l'on ne pourra jamais « savoir » pourquoi la forêt est forêt, pourquoi le vent est vent. À travers les tours de Renard, comme à travers le chant du coq, la chute du torrent, la fleur qui s'épanouit, on perçoit l'insondable, le beau, le terrible il y a.

Et alors, tout s'ouvre, tandis que tout se ferme derrière les portes closes de ces littérateurs qui voudraient que « d'abord on se connaisse ». Je crois que c'est cela que disait André Gide dans le passage que je citais tout à l'heure : commencez par savoir, dans le jeu d'échecs, dans le jeu de la vie, comment se meuvent un pion, un timide, une tour, un ambitieux, un cavalier, un sauteur, un fou, un autre fou, et vous « connaîtrez » les règles du jeu d'échecs, les caractères des hommes. Mais pourquoi joue-t-on aux échecs ? Pourquoi joue-t-on dans la vie ? Pour quelle raison profonde ? Pour quel mobile ? Cette question, ni Molière ni Henry Bordeaux ne se doutent qu'elle se pose, qu'elle est la seule qui compte et que le reste, la marche du jeu, n'est rien. Tandis que l'écho du « pourquoi » que l'homme adresse à la Nature, à l'Univers, ne peut que retentir dans des rêves et rebondir dans des mythes, les innombrables « comment » de l'homme en face du Monde sont utiles et profitables et chargés de fruits. Mais les « comment » des littérateurs au sujet des autres et d'eux-mêmes finissent dans des farces à la Mamamouchi et des romans plats ; tandis que la seule question qui nous mette face à face avec notre mystère intérieur, est le perpétuel « pourquoi », sans cesse renouvelé, lancinant, inexorable, que nous nous adressons à nous-mêmes, sans jamais nous arrêter à une réponse, sans cesser d'ouvrir au doute de nouvelles profondeurs où s'anéantissent les « parce que » et de nouveaux abîmes d'où n'émerge que

l'interrogation, le point seul de l'interrogation, en suspens, privé de tout, dénué même de la formulation qui l'avait engendré.

Nous nous retrouvons ici sur les traces de la pensée d'André Gide, lorsqu'après avoir rejeté l'étude de soi, il invoquait au sujet de Dostoïevsky une mort et une résurrection à la manière des Évangiles. Car cette dénudation de l'interrogation, à tout jamais privée de réponse, est une vraie mort : c'est la mort perpétuelle du « je suis ». En effet, le « je suis » est une réponse, une réponse affirmative, une réponse par anticipation, une réponse péremptoire, une réponse qui tue dans son germe toute nouvelle tentative d'interrogation. Gide savait fort bien que cette mort du grain dans la terre stérile des « parce que » n'est pas celle qu'il souhaitait. Celle qu'il appelait est celle dont parlent les Évangiles. Mais comment pouvait-il, avec son esprit habitué, entraîné à ne considérer une chose que pour ce qu'elle est, avec son talent d'artiste et d'artisan, comment pouvait-il, par un renversement dialectique, (alors qu'il formulait ses « pourquoi » sans savoir qu'en les intellectualisant, il les étouffait), reconnaître dans le doute qui l'assaillait encore, cela même qu'on lui présentait (les Évangiles) comme étant le contraire du doute : comme une foi ? Et puis, il était trop curieux. Il voulait bien mourir, à la façon du grain, mais il voulait surtout se voir mourir. J'ai déjà dit cela de Sartre. Lorsqu'on fait tant d'efforts pour connaître la relation entre le pensable et l'impensable, en d'autres termes, pour penser l'impensable, on tombe dans une logomachie, ou dans un bénitier. Gide n'a pas voulu s'obstiner jusque là.

Plus est indéterminée cette « perte de vie » (plus est vague cet abandon du soi) moins est réelle l'action qui en résulte. D'où ce sentiment « indistinct de solidarité » auquel Gide feint d'aspirer, et qu'il feint d'attribuer à Dostoïevsky. Je demeure persuadé que le christianisme de Dostoïevsky n'a qu'une part descriptive (je dirai presque décorative) dans son sentiment de solidarité humaine. Comment ne pas comprendre, au contraire, que si Dostoïevsky, par le truchement des innombrables caractères qui s'offrent à lui de tous côtés, s'identifie (ne serait-ce qu'un instant) à tous les êtres humains, c'est parce que, loin de se perdre, il se trouve, et se retrouve, partout, sous les aspects les plus divers, sous les formes les plus monstrueuses comme les plus banales, les plus fortement en relief et les plus plates ? L'indétermination de l'homme « qui se voit » n'est pas faite d'un seul élément, d'un seul équilibre, d'un seul caractère, bref d'une seule vie, qui ne sachant ce qu'elle est ni où se poser, finit par planer à la façon d'un brouillard sur l'espèce humaine, laquelle, à la faveur justement de ce brouillard, finit par se confondre dans une commune et abstraite grisaille. La vérité est à l'opposé de cette indétermination. L'on a si peu compris et si constamment pris à rebours les Évangiles que l'on ne semble pas s'être avisé de chercher (justement) à les lire à rebours, en vue de les comprendre. C'est « qui rendra sa vie vraiment vivante, la perdra par amour » qu'il faut lire : la perdra par excès de richesse. Parce que, la reconnaissant partout et en chacun, il ne saura vraiment plus « qui » il est.

L'on voit combien détestable est l'étude des caractères, lorsque nous nous imaginons qu'elle peut nous ouvrir la porte de la Connaissance. La psychologie contemporaine, qui surgit si rapidement et si admirablement armée (avec ses tests de comportement depuis les premiers mois de la vie de l'enfant ; ses tests de caractères et d'intelligence scolaire et extra-scolaire ; ses examens d'aptitude professionnelle ; ses recoupements médicaux ; les recherches sur les rapports du psychologique et du physiologique ; l'étude du rôle des glandes endocrines ; etc..., etc...) est – qui oserait le mettre en doute ? – d'une importance considérable. Cette science (cette batterie de sciences) qui mobilise à la fois les psychologues, les médecins, les ethnologues, les sociologues, les physiciens, les chimistes, les historiens, les géographes – et j'en oublie – nous éblouit en ce moment jusqu'à nous faire confondre les connaissances et la Connaissance, les acquisitions et la nue perception de l'homme, tel qu'il est, au sein impensable du il y a. Souvenons-nous des anciens Égyptiens, qui, entre autres Mystères, enseignaient

aux initiés, dans les profondeurs des sanctuaires, des théorèmes de géométrie, et est-il nécessaire de revenir sur la confusion théologico-scientifique de Descartes ? De tout temps, l'on a cherché la Connaissance (la relation entre le pensable et l'impensable) dans l'étude objective des lois de la Nature. Ayant, tout récemment renoncé à cette entreprise, la science a trouvé à la fois ses limites et posé la réalité – c'est-à-dire la relativité – de la pensée. Cependant, reprenant pour leur compte cette folle poursuite (abandonnée dans le domaine extérieur, objectif) les psychologues ont lancé les hommes « à la découverte de leur âme » en rebaptisant celle-ci psyché, mais sans majuscule. Je ne sais si leur faillite a déjà été constatée utilement, efficacement, de façon à nous éclairer sur le problème véritable que fuit la psychologie, par le biais de la métaphysique. Il devient de plus en plus évident que le surmoi occidental lance un appel pressant aux Vedantas, pour se faire accorder un refuge dans les cieux tranquilles de l'Absolu. Le penseur, ayant démonté « sa » psyché en pièces détachées et ne se reconnaissant dans aucune d'elles, s'investit lui-même, et usurpant la majuscule dont il a privé l'âme, se déclare Esprit. Voilà la vieille chanson qui recommence « da capo », avec ses conséquences sociales, la fausse notion de liberté (et de démocratie) l'empire de l'abstraction, les mots sans contenu, etc..., etc... Contre ces mobilisations guerrières (dont j'ai déjà tant parlé) la doctrine apostolique des matérialistes, nous démontre que neuf personnes sur dix, en cette planète, vivent mal, et que les autres questions sont secondaires.

La controverse byzantine entre les métaphysiciens et les pragmatistes porte sur « la nature humaine ». Pour les premiers, elle est une constante et un absolu, pour les seconds, une variable en fonction du conditionnement. Existe-t-il une constante de liberté indéterminée, indéfinissable, insaisissable en chacun de nous, qui se trouve comme emprisonnée dans nos caractères, dans nos qualités, « une liberté en condition » ? Mon caractère particulier, mes caractéristiques nationales, héréditaires, sociales, etc... ne sont-elles que des formes, des sortes de récipients contenant, limitant, mesurant ma liberté intérieure ? Dans ce cas, puis-je transcender mon conditionnement, refuser de m'identifier à mon métier, à mon état civil, et même à mon caractère, à mes goûts, à mes tendances, et retrouver par delà tout ce qui me définit, cette liberté emprisonnée ? Ou le conditionnement est-il si important, si essentiel, qu'en le modifiant dans le sens d'une justice sociale, qu'en tendant vers une perfection de production et de consommation, je trouverai, en voie de conséquence une liberté de fait, un épanouissement de mon être ? Un état social qui me permettrait de développer librement mes facultés et mes capacités latentes, bref qui, à la façon d'un bon sol, d'un bon climat, d'un bon jardinier, provoquerait en moi l'éclosion de ce que je puis contenir, la floraison de cette plante humaine que je suis, n'est-ce point le seul but à atteindre ?

Mais est-il nécessaire de montrer encore une fois que ces frères ennemis se ressemblent comme des jumeaux ? Que le non-conditionnement des uns, rejoint, par ces concepts vides de contenu, le dédain des autres pour le pourquoi intérieur ? Trouver la solution du problème dans une abstraction, ou faire abstraction du problème : tel est le choix que l'on nous demande de faire d'urgence, afin que les deux camps procèdent au dénombrement de leurs forces armées.

## CHAPITRE XII

### LA COMÉDIE PSYCHOLOGIQUE

Nous venons de voir que toute modification d'une constante (individuelle ou collective) est encore une constante; qu'un caractère transformé est toujours un caractère; que passer d'une condition à une autre condition, c'est être en condition. Si doit mourir le grain, de sa bonne mort, c'est en ce par quoi on le peut définir grain. Si doit mourir l'homme de telle mort qu'il vive, c'est en tout ce par quoi il se définit et s'enferme dans des architectures (propres, dites idiosyncrasiques, ou collectives, dites de classes, nationales ou idéologiques). Ces constructions ne sont jamais que des imageries simplettes et puérides. Dirait-on, encore, qu'entre autres caractéristiques, un-tel montre de l'avarice ou de la misanthropie; que un-tel a réagi en s'identifiant à ce qu'il croit être la France ou l'Indo-Chine; ou qu'un-tel encore, s'imaginant penser, n'a fait que répéter des opinions préfabriquées par un groupe social dans la défense de ses intérêts; cela indiquerait que cet individu multiple, ou plutôt multiforme, ou plutôt cacophonique, manifeste, entre autres choses, aussi cela. Il est cela à l'occasion; il l'est sous une de ses faces; demain il pourra ne plus l'être : cette face aura changé. Mais quoi? Où en arrive-t-on? Et combien fallacieuse, combien dangereuse, cruelle, meurtrière est cette découpe.

Des caractères individuels nous avons ainsi passé aux caractères collectifs. Ici, le déplaisant devient sanglant, la puérité sauvagerie. Je ne vois pas plus le bourgeois que je n'ai jamais vu le bourgeois gentilhomme, pas plus le prolétaire que n'existe le prolétariat. En vérité, la femme n'existe pas plus que l'on ne peut rencontrer le cent pour cent homme. Sauf, peut-être, en des monstres, je n'en sais rien. De même, le révolutionnaire, je veux dire, non pas qui ne soit que cela (aucun révolutionnaire qui se dit révolutionnaire, ne prétend n'être que cela) mais qui le soit tout le temps, qui le soit en permanence, qui adhère à tout instant, dans le tréfonds du mouvement qui l'anime à la révolution permanente, qui puisse avec l'autorité de la vérité proclamer, comme Jésus de son Père et lui, nous sommes un, cet homme, s'il existe, je veux dire tout de même, en fin de compte qui ne soit que cela, peut-il être, relié en aucune façon à un parti politique ? « Si cet homme existait, disent les politiques, il faudrait le tuer; car son tourbillon permanent de révolution effriterait, saperait, détruirait tout ce que la révolution même construirait, de minute en minute ». « Il faudrait le tuer » disent-ils; en vérité, ils le tuent et ne cessent de le tuer, à chaque minute, pour protéger l'édifice qu'ils construisent, et cette mort est une protection, une pierre de plus, posée chaque minute, sur le tombeau de la Révolution.

Cela, je tiens à le dire, car la distance qui sépare ce que j'écris aujourd'hui de ces stratèges, mesure le chemin parcouru par eux (à rebours), depuis le temps où l'on publiait « *La Comédie Psychologique* » [1]. Ce que j'écris aujourd'hui étant une nouvelle version, une remise au point, et en quelque sorte un rajeunissement de cet ouvrage, j'ai plusieurs motifs d'en parler et d'exposer clairement les raisons pour lesquelles je pense que nous ne nous sommes trompés en ce temps-là (il y a déjà vingt années de cela) qu'en la confiance que nous accordions à ceux qui l'ont trompée.

Nous, c'était Joe Bousquet surtout, à qui, le premier, j'avais confié la notion qui germait, d'un moi en mouvement, d'un moi concret, contingent, relatif, projeté contre sa propre vie, par l'élan, par l'exaspération de cette contradiction qui n'est autre que lui-même. Cette vision (car c'était une vision, pas plus, et surtout pas moins) venait de fort loin. Elle provenait d'un choc auquel je n'avais rien

---

1 « *La Comédie Psychologique* », précédé de A Présent (les tâches immédiates de la pensée révolutionnaire), chez José Corti (épuisé).



compris sur l'instant, et qui m'avait proprement écabouillé dès mes premières rencontres avec Krishnamurti, en 1924. Il avait fallu trois années à ce bouleversement pour me pousser à écrire un premier ouvrage [1] qui n'était qu'une sorte de vagissement, et trois autres années pour éveiller en mon esprit une perception quelque peu cohérente de l'aventure où je ne sais quoi en moi était projeté. Bousquet, ce mort vivant... oh ! non, ce prodige de vie, dans un corps anéanti, Bousquet fut, dès 1928, une des grandes coïncidences de la commune clarté qui nous dépossédait de nos regards. Il vint à moi par le truchement de je ne sais lequel de mes écrits. Je crois que Bousquet fut la preuve, pour moi, de l'existence du noir, grâce au fait que nous nous retrouvions l'un l'autre par delà ce qui venait nous frapper. Nous franchissions l'un et l'autre l'espace d'une mort à une autre mort : la sienne du noir au blanc, la mienne du blanc au noir. Je crois que je n'ai cessé, de longtemps, de mourir avec lui (jusqu'en 1939, avec mon éloignement de la France). C'était comme si chacun de nous parcourait en sens inverse le chemin que l'autre devait prendre. Ce que fut cette collaboration, seul Cassou aujourd'hui peut encore le savoir, Cassou qu'avec tant de chaleur, Bousquet voulut tout de suite que je rencontre.

Bousquet entra, sauta dans « la dialectique du moi » avec l'aisance, la richesse, l'érudition, les dons qui me manquaient. Il me rassura sur la validité de mon entreprise et c'est ainsi qu'avec peine et application (l'ouvrage s'en ressent) je commençai à mettre sur pieds cette « *Comédie Psychologique* ».

Sur ces entrefaites, le retentissant exil de Trotsky posait, comme problème non résolu, la ligne d'un mouvement social issu d'une contradiction interne. Le renversement, en Russie du système qui avait engendré le prolétariat et la prise du pouvoir, en un seul pays, de ce terme de la contradiction, avait provoqué en réaction, une guerre d'intervention menée par les Puissances alliées et associées, qui, pendant quatre années, à l'ombre d'une censure qui cachait tout, de 1918 à 1922, avait étouffé la révolution partout sauf en Russie, fabriqué un cordon d'États tampons, et maintenait le blocus dix années après la révolution d'octobre. Cette obstination qui causa la deuxième guerre mondiale et prépare la troisième, avait, en 1928, épuisé la Russie au point que Trotsky, fidèle à la révolution internationale, fut balayé par une vague de fond de résistance au rayonnement de la Révolution. Le pays faisait « masse » (dans le sens de résistance) par excès de fatigue, par excès de blessures, par la simple nécessité d'échapper à la destruction. Le « non possumus » de Trotsky, et de quelques apôtres de la révolution internationale fut, pour certains esprits, l'acte de foi en la vertu du rayonnement contre la masse (dans le sens de résistance) à la manière des apôtres Pierre et Jean. Les « chefs du peuple » (Actes IV, 5) ont leurs raisons. « Non possumus », leur répondent les fous de l'expansion.

Mais comment croire que ce fou l'était, qui, pendant six années (jusqu'à la mort de Lénine) avait, seul avec Lénine, porté sur ses épaules le mouvement qui se retournait maintenant contre lui ? On ne disait pas « Lénine » on ne disait pas « Trotsky », on disait Lénine-et-Trotsky en un seul nom. Le technicien de la prise du pouvoir, le chef de l'armée rouge, privé de son guide, Lénine, avait peut-être perdu le sens du réel. Le socialisme, en Russie devenait national sous la pression de nécessités historiques. Quelques années auparavant, le maréchal Pilsudsky, avait, en soldat, sous la protection des grandes puissances, transformé le socialisme polonais en national-socialisme. Certes, il y avait, entre le socialisme national et le national-socialisme l'irréductible opposition qui enlace d'une haine mortelle les deux termes d'une dualité virulente. Cela ne prouvait que ceci : que la révolution d'octobre n'était plus qu'un terme d'une dualité. Que, par conséquent, en démonstration de la théorie qui l'avait engendrée, elle agirait dorénavant contre elle-même, engendrant sans cesse son contraire. C'est ce que criait Trotsky, qui, d'un même souffle, constatait, également, reconnaissait, le caractère inéluctable et

---

1 « *Sur un Orgue de Barbarie* », à la Librairie de France en 1928 (épuisé).

nécessaire de cette tragédie.

Pour nous qui n'étions ni stratèges ni même tacticiens, ni hommes d'État, ni même politiciens et n'avions pour outil que notre soif de comprendre, le choix fut douloureux et long. Nous optâmes enfin pour ce qui avait été fait. L'on nous y invitait avec insistance, on nous faisait crédit et l'on voulait notre crédit. Chacun de nous eut ses raisons pour opter. La mienne me semble toujours justifiée : de toutes les œuvres de Marx, Engels, Lénine, Trotsky, Boukharine, Plekhanov, que sais-je, que j'avais lues, je n'avais voulu retenir que la phrase du Manifeste du Communisme où le Communisme est défini « une Communauté où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous ». Elle m'avait ébloui et m'étonne encore par l'accent essentiel mis sur l'individualité, alors que ceux que l'on voudrait aujourd'hui nous faire accepter comme successeurs apostoliques de Marx (Engels est supprimé) et de Lénine (Trotsky est néantisé), sont cruellement bornés (je veux dire limités) dans l'idée qu'ils se font d'une liberté individuelle ligotée dans un système mental et s'ébattant dans un jargon. Je fus assez vite l'objet d'une tentative de façonnement. En ce temps-là, quelques amis, en particulier Paul Vaillant-Couturier et Léon Moussinac, se proposaient de fonder une Association d'écrivains et artistes révolutionnaires. Je ne cessais de les harceler dans l'exécution de ce dessein. En mon esprit, il ne manquait à la Révolution que de se mettre à jour dans le domaine psychologique. Le matérialisme en mouvement, qui, puisant dans Hegel, avait adopté le mot « dialectique » pour désigner l'inséparabilité de deux éléments contradictoires comme source de son mouvement, et la recherche de cette contradiction comme base de la pensée, n'avait encore illuminé que les causes économiques du non-libre-développement de chacun et de tous. Il n'avait jamais encore absorbé sa propre projection dans la psyché, pour la bonne raison que Psyché, en ce temps-là, dormait encore, et rêvait. Engels, qui situait tranquillement le siège de la conscience dans le cerveau, sans se demander ce qu'est un « siège » pour une conscience, ni si un « siège » peut exister sans son occupant ou son assiégeant (selon les cas), n'avait guère été dépassé par les artisans de la Révolution. Ils avaient eu autre chose à faire. Ma « dialectique du moi » devait, à mon sens, faire germer une psychologie révolutionnaire, dont vingt ans plus tard, je vois, aujourd'hui, de plus en plus, l'extrême urgence, surtout depuis le naufrage métaphysique de nos Écoles de psychologie. Cette idée (de fertilisation de l'individu par le rayonnement d'une dialectique interne) avait enthousiasmé Joe Bousquet. Elle constituait à la fois le contenant et le contenu de notre « Comédie Psychologique ». Mais je ne tardai pas à constater que les membres du parti communiste tenaient cette idée pour une divagation d'intellectuels individualo-bourgeois. Lorsque l'Association fut fondée (l'A.E.A.R.) on nous convoqua dans les bureaux de l'« Humanité » et nous assistâmes à des séances de discussions « marxistes » où des personnes autorisées et compétentes se lançaient des citations à la tête, jusqu'au moment où l'avocat du diable se déclarait terrassé par des arguments ayant reçu l'imprimatur. Un jour je m'entendis dire qu'il fallait me faire « une injection de marxisme ». Le mot est exact et aurais-je pu ne pas le retenir ? On acquiesça à la ronde, je pris la fuite et ne reparus plus. À quelque temps de là, le périodique de l'A.E.A.R. publia, à propos d'une affaire que je ne connaissais pas alors et dont je ne me souviens pas aujourd'hui, un manifeste au bas duquel entre autres signatures, je lus la mienne. Je démissionnai et jetai au panier un manuscrit de quelque deux cents pages où j'avais avec soin écrit « pour la masse » un précis élémentaire de dialectique (« Pour qui écrivez-vous ? » était la question que l'on posait à tout le monde. Il eût été déshonorant de ne pas écrire « pour la masse ». Je n'écris plus que dans l'espoir que quelqu'un consente à me lire).

Cependant « *La Comédie Psychologique* » (précédée de « À Présent » où, avec un groupe d'amis et surtout Job Bousquet et René Daumal – dont le concours fut précieux – nous avons défini les bases

immédiates de la pensée révolutionnaire [1]) faisait à mon insu, un chemin que ne justifiaient ni sa forme un peu lourde, ni sa terminologie, ni sa diffusion restreinte, ni, moins encore, l'adhésion périmée à un système.

Ce chemin, étroit et tout en profondeur, ne doit rien à ceux auxquels était destiné notre appel. Je pense que nous avons crié trop tôt. Le siècle va nécessairement en sens inverse du neuf, aux époques où le vieux n'est plus remédiable... Mais pendant ce temps, des racines ténues et frêles s'enfoncent dans ce qui reste de bonne terre.

---

1 René Daumal collabora à l'ensemble du livre, mais en dernière heure prit ombrage à la suite d'un incident qui mettait en cause Krishnamurti et lui révélait la profondeur de mon attachement à lui. Je ne doutais pas qu'il ne se fît une fausse idée de mon ami et de mon amitié, mais n'eus pas le temps de le persuader que je ne cherchais à annexer personne et n'entretenais aucun dessein inavoué. Généreusement, il ne retira pas les notes qu'il m'avait données, mais demanda qu'elles ne fussent pas signées.

## CHAPITRE XIII

### NON POSSUMUS

Nous avons voulu que notre adhésion inconditionnée à un parti révolutionnaire fût publique et précédât l'exposé de « la dialectique du moi », afin que l'on sût que ce mouvement intérieur de l'être n'est rien s'il n'est pas une dédication. Nous ne voulions pas que l'on pût se croire autorisé à louer ou critiquer notre démonstration, à s'en divertir, en somme. Trop de philosophes – nous en voyons jusqu'à ce jour – ne sont enfin que des amuseurs publics, jonglant avec des mots en isme. Nous voulions persuader et étions persuadés que nous jouions un jeu dangereux, que l'illégalité, les persécutions, la mort, ne nous faisaient pas peur. (« Le Grand Jeu » : c'est ainsi que s'appelait le groupe réuni autour de Daumal). Nous ne risquions rien et ne le savions pas. Nous risquions tout en notre esprit, l'on refusa notre mise, cela ne changeait rien à notre fait. La vulnérabilité qui s'expose est vertu. En elle est la puissance de l'insaisissable. Le coup mortel que l'on peut recevoir alors n'a pas plus de signification qu'un accident de voiture.

Notre erreur – je le vois aujourd'hui, mais que de catastrophes, que de maturations n'a-t-il pas fallu et ne faudra-t-il encore – fut de nous être armés sans nous en rendre compte. Un parti est une arme, un système est une arme, une religion est une arme, et si l'on est ensuite frappé à mort, cette mort a pour mesure l'arme dont on s'était chargé. Elle a la mesure exacte, la signification exacte de l'arme dont on s'était encombré, c'est-à-dire qu'elle ne vaut rien, qu'elle non plus n'a pas plus de signification qu'un accident de voiture.

C'est d'ici que je repars, et peut-être ne serons-nous que deux ou trois à prononcer ce non possumus : nous ne pouvons pas nous défendre, car nous ne sommes rien; nous ne pouvons pas attaquer, car nous ne sommes rien. Des amis, parmi mes plus chers, me disent que s'ils n'avaient pas été dans la Résistance, que s'ils n'avaient pas combattu les Nazis, je ne serais pas là pour dire qu'il ne faut pas se défendre, en somme qu'il ne faut pas tuer. Ils se trompent sur ce que je dis : je dis non possum. Si je disais : il ne faut pas, je serais quelque chose, la figure d'un juge, législateur, ou maître d'école, certes d'un bavard. Je ne suis rien. Et s'ouvre déjà le gouffre des malentendus : celui des armes invisibles. Car l'on en est à honnir la bombe atomique en faveur des chars blindés; ou ceux-ci, gracieux les mitraillettes; ou celles-ci, invoquant une résistance passive. Même l'objecteur de conscience a un idéal; celui-ci est un refuge (psychologique), ce refuge une protection, cette protection une défense, cette défense une arme défensive, cette arme défensive une attaque. Cela est si vrai que l'on ne sait plus jamais, jamais à notre époque qui est l'agresseur. Une défense, même passive, est une attaque : elle attaque, brandissant l'idée de ce que je suis, contre l'idée que l'autre s'en fait. Sans l'affirmation : nous sommes ceci ou cela, il n'y a rien à protéger. La protection vient en second lieu. En premier est une affirmation : celle même que combat l'autre. L'arme invisible est le je-suis, la mobilisation le nous-sommes. Y aurait-il un nous-sommes sans je-suis ? Par quel renversement de logique asseoit-on nos problèmes dans un social fait d'anonymes ?

Mais laissons là les je suis, les nous sommes. Pratiquement, concrètement, faut-il laisser tuer une population, et dévaster un pays ? Je ne dis pas : il le faut. Je dis : on le fait. On appelle le tueur, on l'invite chez soi, on le nourrit, il coûte très cher, on se ruine pour qu'il mange, on l'installe sur des socles, sur des piédestaux, et l'on rassemble avec zèle le matériel incendiaire dont il se sert.

« Je suis militaire, donc je tue », fait dire J.-P. Sartre à un de ses personnages [1]. Cette évidence saute la rampe et rebondit sur les spectateurs qui s'en étonnent. Car on n'en est plus à entretenir des tueurs professionnels, à les servir obligatoirement, à leur rendre des honneurs : on les a mis au-dessus des citoyens, de sorte qu'enfin ils nous gouvernent. Les pays qui n'ont pas pour chef suprême le chef suprême d'une forte armée, sont, par quelque biais politique, les vassaux d'un général étranger, invité, prié de les occuper. Ceux-ci évaluent les pays en monnaie de tueurs. « Nous pourrions retirer nos troupes jusque dans la presqu'île de Bretagne », disent-ils [2]. Il ne resterait rien de la France, c'est évident, mais de peu d'importance. Cette idée, aujourd'hui même est de peu d'importance pour la majorité des Français, puisque la majorité des Français veut se faire gouverner ainsi.

Non possum. Je ne peux pas ne pas dire ce que je vois et ce que j'entends. Je vois et j'entends que la majorité des Français invite en France la même guerre qu'elle a fait subir à l'Indo-Chine. Elle veut cette guerre chez elle comme elle a voulu cette guerre en Indo-Chine. Je ne suis ni militariste ni antimilitariste. Je ne suis ni pour ni contre. Je dis : on veut cette guerre, la majorité la veut. Puisqu'elle la veut, elle l'aura. Elle l'a eue en Indo-Chine, elle l'aura aussi en France. Elle la prépare, cela coûte très cher. Déjà l'on ne mange plus à sa faim. Mais cela vaut la peine d'avoir faim, pour préparer une guerre que l'on veut. Que l'on cesse toutefois d'être malhonnête, de prétendre que l'on veut cette guerre là-bas et pas ici, ainsi et pas autrement, avec telles armes et pas telles autres. Inutile hypocrisie : que l'on se taise, puisque ce sont les généraux qui mènent. Ils ont les arguments-massue de leur métier. On appellera leur savoir-faire fatalité, déterminisme ou catastrophe.

Non possumus. Nous ne pouvons que débrayer. Débrayer, d'abord, comme j'ai dit plus haut, au microscope, chez nous, en nous, en tout petit, humblement, mais avec clarté. L'on nous menace d'un danger ? Craignons-nous ce danger ? Oui ? Nous voici embrayés. Sommes-nous pour la défense de valeurs helléniques, chrétiennes, blanches ou noires ? Nous voici embrayés. Pour les Droits de l'Homme, la Constitution américaine, la Justice ? Embrayés. Embrayés pour un isme. Embrayés pour un anti. Embrayés pour le sol. Embrayés pour le Ciel. Embrayés pour la joie, pour la douleur soufferte, pour les sacrifices consentis, pour le sens qu'on leur donne. Embrayés par toute cette vie morte, pourrie dans le mauvais sol des souvenirs. Embrayés par tout ce que nous sommes, c'est-à-dire par ce que nous possédons dans nos têtes, dans nos cerveaux qui nous situent ici, ainsi, et nous disent « tu es cela ».

Pour Péguy les deux plus grands Chrétiens sont le commandant en chef Louis IX et la capitaine Jeanne d'Arc. Ce n'est pas le poverello d'Assise, saint, très saint, pour qui la suprême félicité était, si l'on a faim et froid et que l'on frappe à une porte d'être brutalement renvoyé et de s'entendre crier « tu n'es rien ». Bien sûr, cette mort dans le bon sol est difficile à comprendre. Jouons franc-jeu : difficile à admettre. Allons jusqu'au bout : quels sont ceux parmi nous qui l'admettent ? L'admettre. Je ne veux que l'admettre et à chaque minute me voir avec clarté et, peut-être, peut-être à travers quelques lueurs, fussent-elles fugitives, ne pas être ce que je suis.

Et que surgisse le souffle, ne fût-ce qu'une seconde, de l'esprit, nu, purifié, vidé de tout.

Ne rien chercher à sauver de ce qui se détruit, partout autour de nous : pourrait-on être plus optimiste,

---

1 Dans « *Le Diable et le bon Dieu* ».

2 Ce mot est de M. Eisenhower, général américain. Et souvenons-nous des recommandations insistantes de M. Truman – qui furent diffusées partout – se résumant en cette phrase : « Aidons l'Europe, afin que la guerre n'ait pas lieu chez nous ».

plus confiant, plus léger, plus dégagé ?

C'est sur cela, qui n'est rien, que se fonde, en ce moment même, le nouveau monde. Monde sans objet ni objets, donc sans échanges avec l'autre. Monde sans mesure ni mesures; ni évaluations; ni comparaisons : monde inestimablement sans bordures. En lui, je suis l'autre que je meurtris et je me meurtris. Et si je le tuais – ainsi que je le tue tous les jours – c'est moi qui meurs. Toute idée que je me ferais de ce monde, n'importe quelle idée, tuerait. Car l'idée serait parallèle à l'idée que je me ferais de moi, ce ne serait pas celle que l'autre se ferait de moi, mais probablement celle qu'il se ferait de lui-même et, moi contre moi, nous nous tuerions. Ainsi de l'autre je ne peux rien penser : non possum. Ni même qu'il est mon frère; il n'est rien comme je ne suis rien : là est notre unité, notre cohésion, notre communauté de neuf où le souffle souffle où il va, cueillant le génie au passage, et la divine vérité des hommes qui n'a pas à se prouver. Mais ce monde n'est surtout pas fait de mots et ceux que j'écris si mal en ce moment ne font que révéler ma joie d'être tout de suite et brusquement si nombreux, alors que je pensais tout à l'heure n'être tout au plus que, peut-être, deux ou trois. Il y a, en ce monde, l'émotion fraîche de la chose vue à travers ce que nous avons été, et le soulagement d'avoir débarqué l'effrayante cargaison de mots sans contenu, remplis d'explosifs.

C'est dans ce monde-là que nous pourrions tracer ensemble l'allégorie que je poursuis. Mais souvenons-nous des trois anges d'Abraham : ils se présentèrent à lui qui plaidait pour les villes maudites, et partirent en leur direction; et voici qu'en cours de route, l'un d'eux disparut sans que personne s'en rendît compte. Ils n'arrivèrent donc que deux dans le pays de la dualité : son odeur de corruption avait fait barrage au grand mouvement trinitaire des anges de l'Éternel. Craignons de partir, poussés par leur frémissement intérieur et de nous retrouver, sans savoir comment – sans même le savoir – dans la contradiction méphitique du vieux, pour avoir emporté par mégarde en voyage, ne serait-ce qu'un rien du tout, un en-cas, un petit nécessaire.



## CHAPITRE XIV

### LA SOCIÉTÉ DES HOMMES N'EST PAS ESPÈCE

Nous pouvons maintenant, sans malentendus, reprendre l'examen de notre morceau de fer et de notre galet; passer à la vie végétale; à des considérations sur les sociétés des insectes; nous demander quand et comment le pour-soi inconscient devient un conscient pour-moi; comment se situent les unes par rapport aux autres les différentes formes du subjectif dans la Nature; examiner en somme les contradictions entre le il y a et ce qu'il y a, entre le rayonnement et la masse; et tout le long de ces réflexions, de cette promenade à travers ce qui précède l'homme, retenir ce que nous pourrions reconnaître en nous-mêmes, c'est-à-dire nommer en termes humains. Cette transposition de faits naturels en valeurs humaines ne sera, de toute évidence qu'une allégorie.

Nous avons vu que les agrégats les plus simples, ceux dont les éléments sont homogènes, n'ont d'autres réactions (chimiques, physiques) que celles que provoque en eux le monde extérieur, à la façon d'une fatalité. Fer est sujet disponible et toujours vaincu par les mêmes attaques. Point n'est besoin de ruser avec lui : son équilibre est éminemment instable du fait de sa stabilité. Du monde inorganique à l'organique, les équilibres provisoires sont de moins en moins statiques, adhèrent de plus en plus aux variations du milieu. La façon dont les différents équilibres spécifiques sont brisés par le mouvant il y a, constitue l'ensemble des lois naturelles. Ainsi les lois naturelles sont la résultante de réactions et celles-ci, par leur fréquence et par les modifications du il y a, tendent à se modifier elles-mêmes. Il en résulte que les lois naturelles ne cessent de se modifier. L'Univers n'est pas un édifice construit d'une façon rigide; il n'obéit pas à des lois immuables de mécanique, mais, au contraire, est un continu amorphe et plastique, en perpétuelle transformation. Il y a une part d'imprévu dans toute réaction. L'on nous parle de la « sensibilité » des métaux, de leur « fatigabilité », et les nouvelles et prodigieuses machines à calculer vont jusqu'à sembler posséder un système nerveux, tant elles sont parfois « capricieuses et irritables » ou au contraire « de bonne humeur ». L'on en est venu à les traiter en robots et à leur témoigner la considération qui se doit à des êtres conscients.

Et, à travers les règnes minéral, végétal, animal, nous ne savons pas où commencent la conscience en tant que perception et la conscience en tant que volition, ni même s'il existe une frontière entre elles. Nous ne le savons pas en ce qui nous concerne nous-mêmes. Des fakirs parviennent à arrêter les battements du cœur, dont le processus nous semble échapper à tout contrôle; par contre, lorsque nous croyons pouvoir corriger certaines de nos tendances, des astrologues nous disent qu'elles sont déterminées par des constellations. Tous les êtres, dans la nature, sont des mystères; les chauve-souris ont des radars; les anguilles connaissent la géographie; les fourmis, les abeilles, échangent entre elles des informations précises. De l'inorganique aux plus hauts degrés de l'organique, nous ne savons pas ce qui est réaction au milieu, et ce qui est réponse. Il est néanmoins aisé et banal de constater que les objets ne s'intègrent au il y a qu'en résistant au il y a, soit par l'élimination du plus grand nombre possible de possibles (la pureté du diamant fait sa dureté), soit en faisant appel au plus grand nombre possible de possibles (la souplesse de l'homme est sa sauvegarde). Les objets, les êtres animés, les espèces, se situent à tous les échelons de cette double résistance. Leurs pour-soi sont des équilibres provisoires, constitués de deux formes contrastantes de l'équilibre. Le il y a triomphe sur les perpétuelles ruptures d'équilibre de ce qu'il y a et ce qu'il y a n'est là qu'en triomphant sur l'incessant mouvement du il y a. Contradictoirement, le il y a (infini) est perpétuellement vaincu du fait que tout ce qu'il y a est un renoncement des possibles non avenus. (Sauf en l'homme, s'il apprend à mourir perpétuellement, c'est-à-dire à vivre le pour-soi jusqu'à la fin de sa courbe). Le pour-soi, du minéral à

l'homme, est une contradiction à la recherche d'une stabilité. Il arrive que celle-ci se trouve et s'intronise : une forêt pétrifiée dans un désert est l'image d'un pour-soi triomphant. De même un fruit séché, non mûri, demeuré sur l'arbre, affirme son existence en tant qu'objet. Mais le fruit qui mûrit, tombe et livre son noyau qui deviendra arbre. Une cellule ne se défend qu'en devenant deux cellules. Pour ne pas mourir, elle se multiplie. Pour ne pas perdre de terrain, elle en gagne. Plus elle en gagne, plus les cellules s'organisent par spécialisation. Plus les cellules d'un organisme sont spécialisées, moins l'organisme est spécialisé. En d'autres termes, il acquiert la liberté de ne pas réagir automatiquement aux impacts. Les variations du milieu ne l'affectent pas au point de le transformer en « autre chose », comme un métal en oxyde, ou un fruit, une fleur, un légume, en une nouvelle variété. Et, ne pouvant se transformer, il périt plus aisément. Ce qu'il a gagné en sécurité il l'a perdu en sécurité : il est plus vulnérable du fait qu'il l'est moins.

C'est qu'en vérité, il a transféré ses acquisitions à l'espèce, son embryon de liberté et de conscience à l'espèce; bref son pour-soi à l'espèce, et elle le garde et défie les siècles.

Le monde des insectes est le seul qui, traduit, transposé en signes humains, soit horrible et monstrueux. Penchons-nous sur une termitière. Nous y voyons des insectes de trois ou quatre types différents. Nous voyons des travailleurs et des guerriers qui, selon leurs attributions et leurs fonctions spécialisées, sont développés en certaines parties de leurs corps. À vrai dire, nous ne voyons que des femelles : des femelles stérilisées. Les mâles sont absents. Le rôle des ouvrières est de sécréter la substance dont est faite la termitière. Elles sont de deux types, car les unes sécrètent par la bouche et celle-ci est énorme, les autres par l'intestin dont l'orifice est constamment béant. Elles sécrètent sans arrêt. Les guerrières ont des pinces démesurées mais sont incapables de se nourrir seules : des nourricières sont là à cet effet. Les guerrières qui ne combattent pas ne sont pas nourries et meurent, étant inutiles. Réciproquement, les ouvrières n'ont aucune défense : celles qui cessent de travailler sont aussitôt et aisément tuées. Ces différences morphologiques sont obtenues par la forme et la disposition spéciale des cellules où l'on place les larves. Dans toute la termitière, une seule femelle a bénéficié de l'espace et de l'alimentation nécessaires à son plein développement, et quelques larves ont été manipulées de façon à engendrer des mâles. Parvenue à l'état adulte, la future mère a été fécondée et est rentrée de ses noces avec les organes du mâle – mort instantanément – attachés à l'abdomen. Les autres mâles, inutiles et qui ne servaient que de réserve ont été aussitôt tués. Fécondée une fois pour toute, la mère a été installée au centre de la termitière et s'est mise à enfler. Elle a acquis un volume dix fois supérieur à celui de ses compagnes. Elle n'est plus qu'un gigantesque ventre, incapable de bouger, auquel, comme une verrue est accolée une tête de dimension normale. Impotente, phénoménale, immobile et gluante, la mère, désormais, pond mécaniquement, sans arrêt, un œuf toutes les secondes. Le jour où elle pondra moins, on la tuera et on en fera une autre. Tel est le spectacle qu'offre la société des termites, la mieux organisée qui soit au monde. La termitière est faite d'un ciment très fin, mais qui ne s'effrite qu'à coup d'explosifs; ses galeries, passages, accès, et communications sont des chefs-d'œuvre d'ingéniosité; elle comporte des systèmes perfectionnés d'aération et de ventilation; des régulateurs de température; le trafic y est admirablement réglé, malgré sa densité. En tous points, la vie des termites est parfaite; aussi bien, est-il inutile de la décrire davantage.

La contradiction n'était qu'entre l'individu et le pour-soi. Entre l'espèce et le pour-soi, il y a identité de fonction. L'espèce est chair, la chair est fonctionnelle, son but est en elle-même, son activité s'appelle organisation. Et entre organisation et efficacité, il y a aussi identité. Une fonction remplie, doit l'être bien, doit l'être le mieux possible. Son imperfection ne sera jamais ce qu'elle peut être pour une œuvre d'art : une qualité; car une fonction n'est comparable qu'à elle-même (l'imperfection gothique nous

touche par rapport à la perfection classique; les imperfections de Matisse ou Picasso sont plus belles que des peintures académiques parfaitement exécutées; etc..., etc...) . Donc, si l'individu est fonction sociale, il doit l'être parfaitement. S'il l'est mal, il n'y a plus de limites à l'insouciance, à l'irresponsabilité, au sabotage. Par contre s'il l'est bien, le maximum d'efficacité qu'il peut atteindre est incalculable. À cet effet, la spécialisation est nécessaire. Les nazis avaient déjà entrepris l'étude des moyens propres à spécialiser les enfants dès avant leur naissance, par un traitement de la mère. En quelques générations, les peuples inférieurs comme le français, l'italien, n'auraient produit que des paysans obtus, destinés à nourrir la race des maîtres. Je crois que le seul problème était l'injection de l'intelligence à ceux-ci.

Mais laissons là ces sottises. L'empire de l'espèce sur l'individu est fonction de son degré d'organisation. Celle-ci, étant inexistante dans les espèces végétales, un végétal peut à tout instant devenir le prototype d'une variété nouvelle. Étant parfaite chez certains insectes, c'est là qu'elle s'exerce le mieux. Chez l'homme il y a confusion entre société et espèce, du fait que par le truchement de toutes les raisons du monde, la société ne cesse de faire pression sur les esprits en vue de se cristalliser en espèce. Et sur ce registre – comme sur tout ce qui importe – nos éternels frères ennemis, les croyants et les matérialistes, en s'opposant totalement, se ressemblent comme deux jumeaux.

Les matérialistes veulent que je sois un lieu géométrique, défini par la place que j'occupe en fonction de la production; ils veulent que toute pensée qui ne commence pas par se situer par rapport à la production soit dénuée de contenu : « nous, les camarades tourneurs de l'usine Un-tel, située à... réunis à telle date, où la production a été de... pensons que... ». L'apparence de raison que peut contenir ce point de vue, je l'ai assez développée lorsque, à propos de Descartes et d'autres, j'ai critiqué la fausse néantisation d'un personnage qui, s'étant fabriqué, ne se veut plus voir. Mais j'ai non moins explicité le processus inverse, du créateur qui, à travers le jeu des innombrables personnages qui le hantent, tour à tour ou simultanément, ne cesse de dégager la valeur des hommes : leur unité. Et si, ce faisant, je ne suis ni tourneur, ni garçon de café, ni rien qui se laisse conditionner par des rapports de production; si, différent en cela de Nicodème ahuri, je fais miennes les paroles : il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit, je suis le petit-bourgeois en train de divaguer. Jésus était un petit-bourgeois qui divaguait. La société matérialiste me demandera toujours qui je suis, d'où je viens, où je vais, et n'acceptera pas que je ne le dise pas : elle me le dira bien.

Les autres, les défenseurs canoniques de l'esprit, pour qui est sublime cette phrase de Jésus, me le diront aussi. Et me le disent déjà, par la réprobation tout à fait muette, tout à fait silencieuse, tout à fait unanime, dont ils enveloppent mes écrits. C'est parce qu'il n'y a pas de mesure commune à ces deux sociétés : il y a la société-espèce de la termitière ou la société où l'on est un avec les hommes et Dieu, n'étant rien et soufflant où cela veut. Il n'y a pas de cote, bien ou très mal taillée, qui nous mette un peu en termitière, un peu en société divine. Un tout petit peu d'imposition (psychologique), de façonnement (culturel), de conformisme (bien pensant), en vue de protéger la famille (française), les Institutions (nationales), le patrimoine (collectif), etc. et l'esprit ne souffle plus du tout où il veut, ne souffle plus du tout.

Les démocrates (laïcs) et humanitaires (libre-penseurs) ont d'autres propositions : abandonner le pour-moi (individuel) en faveur d'un pour-nous (fraternel). C'est la grande idée de notre époque. Il faut sortir de l'égoïsme, élargir son horizon, penser à l'échelle européenne, à l'échelle mondiale. Mais si l'individu abandonne le pour-soi et en fait don à une collectivité, celle-ci devient aussitôt espèce et le

mutile fonctionnellement. Car ce dépouillement, ce sacrifice de soi-même, qu'est-il s'il n'est une dévastation provoquée par l'homme-social, par l'homme-qui-s'est-défini-en-fonction-de-la-collectivité, bref par un rouage, déjà partiellement irresponsable, d'une machine ? Cette dévastation, ce pillage, ce déménagement à grande dimension, ce transfert du pour-moi au pour-nous, vide l'individu dans la mesure où il le comble. Lui qui n'est rien est maintenant impliqué au Panthéon, à l'Arc de l'Étoile, à Versailles, à St-Denis. Ou, s'intégrant à quelque autre espèce, dont il portera les stigmates (intellectuels, psychologiques, physiques) avec autant de satisfaction, il sera missionnaire, militant syndicaliste, anarchiste. Un jour, au cours d'une des innombrables batailles que se livrent les espèces, il sera mutilé. Dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, il empoisonnera le monde avec les manifestations de l'Association des Anciens Combattants, des Anciens Résistants, des Anciens Ceci ou Anti-Cela, qui sauvèrent des espèces dont on ne se souvient plus, par le sacrifice d'une espèce qui n'a jamais existé.

## CHAPITRE XV

### LES ESPÈCES ET L'HUMAIN

Les espèces ont besoin l'une de l'autre, parce qu'elles se mangent l'une l'autre. Sur terre, dans les airs, dans les eaux, ont lieu de continuel carnages. Les espèces qui survivent sont celles qui ne sont pas dévorées plus qu'elles ne dévorent. L'homme, pour instaurer son règne sur terre, a graduellement éliminé les espèces dangereuses et façonné, élevé celles dont il se nourrit. En outre, les sociétés humaines, fonctionnant en tant qu'espèces, se sont détruites les unes les autres, sans but biologique apparent : les Espagnols ont exterminé les Incas, les Turcs les Arméniens, les Allemands les Juifs d'Europe Centrale. Ce qui survit est le hasard des bilans. Le il y a est fait de ce qui reste. Les survivants ne sont ni les plus forts ni les mieux adaptés, mais ceux qui se trouvaient là où on ne tuait pas leurs semblables. En vue de ces perpétuels combats, les espèces ont développé des défenses et des attaques, des systèmes de protections et d'agressions. Ainsi, les espèces sont des machines à enregistrer les expériences : des machines totalisatrices. Ces totalisations, en fixant les moyens de survivre, fixent l'espèce aussi. C'est un état de contradiction, mais inévitable : l'organisation du passé, en tant que défense de l'espèce, la fixe dans une adaptation dont elle définit les limites. Ainsi, l'espèce ne sait lutter que contre du prévisible fait à l'image d'événements passés, et succombe à l'imprévisible, auquel elle ne saura opposer que des variations sur des thèmes enregistrés.

Contre les incessants changements du il y a, les espèces organisent leurs résistances : elles font « masse »; et, irrationnellement, n'octroient la sécurité aux individus qui les composent, qu'en proportion inverse de leur degré d'évolution. Biologiquement, les mammifères supérieurs sont infiniment plus évolués que les insectes. Mais le chien égaré est plus désespéré que le termite. En langage allégorique, je suis tenté de dire que le il y a agit « contre ». Non seulement agit-il contre tout ce qu'il y a, mais le développement et l'évolution que la Nature obtient dans les organismes, agit de plus en plus contre eux, en les rendant de plus en plus vulnérables. Les termites dévorent tout ce qu'ils rencontrent : à leur passage, des maisons entières s'écroulent, vidées de leur substance; et à l'abri dans leurs forteresses de ciment (qui atteignent plusieurs mètres de haut) imperturbables, ils défient les siècles. Enfermés dans le cercle de leur propre activité, ils n'ont même pas d'ennemis. Leur sécurité triomphe. Semblables à ces déchets qui, abrités près de la rive, tournent en rond indéfiniment et ne sont pas emportés par le courant du fleuve, les termitières sont abandonnées par « l'esprit qui souffle où il veut ». Leur labeur, leur incessante activité, leur faire invariable, sont la victoire femelle sur l'esprit : qu'importe, dès lors, la victoire ? Ces sociétés de mutilés sont des congrégations de mortes. Qu'est-ce à dire ? L'« esprit » est-il donc masculin ?

La très simple contradiction entre l'équilibre-masse et l'équilibre-rayonnement, en fonction de laquelle se situe tout ce qu'il y a, détermine les sexes et leurs fonctions dans les espèces. La femelle est centripète. Elle se referme autour du germe, auquel elle confère substance, pesanteur et masse. Le mâle est centrifugé. Il l'est physiquement et psychiquement. Il jette sa vie, la projette hors de lui-même, et va jusqu'à se projeter en entier dans sa propre destruction. Rien n'est plus instructif à ce sujet qu'un combat de coqs, où les adversaires, irrésistiblement électrisés, semblent accomplir leurs destinées en s'acharnant jusqu'à la mort. Les troupeaux ne se composent que de femelles et de châtrés. Les béliers, les taureaux, y mettraient un désordre indescriptible. Par contre, la reine des abeilles rentre chez elle après le vol nuptial où le mâle, en un seul acte, a exhalé sa vie et rendu inutile la présence des mâles, et dès lors, tout entre dans l'ordre, définitivement : la ruche s'anime et demeurera animée; le miel se fera et s'accumulera. Mais le prix de ce miel est la destruction de tous les autres possibles. La vie et la

conscience de vivre y sont pris dans un cul-de-sac.

J'imagine la conscience d'une fourmilière fonctionnant d'une façon assez analogue à celle de ce dormeur dont le pour-soi s'était identifié à une incessante recherche d'eau de fleur d'oranger. On se souvient que le faire de cette poursuite, sur des patins à roulettes, tout le long de chaînes de montagnes imaginaires, était la forme même qu'avait assumée le pour-soi-sommeil, enfermé dans sa propre protection. La réussite de la protection avait fait culbuter la conscience dans la nécessité d'une action mue d'un mouvement incessant, uniforme, inébranlable. Ce faire avait happé juste ce qu'il fallait de conscience pour l'identifier à l'urgence de chercher de l'eau de fleur d'oranger, et avait néantisé tout le reste de la conscience : tout ce qui, en posant la moindre interrogation, aurait rompu le mythe et brisé le charme hypnotique. Et cette recherche, nécessairement stérile, ne comportait ni espoir ni désespoir; ni expectative, ni frustration; ni joie, ni douleur. Elle ne comportait pas de résignation non plus : tous ces jugements de valeurs n'existent que par comparaison. Il n'y avait pas d'être en situation, mais une situation pour-soi, qui était son propre faire. Les fourmis, actives, hâtives, pressées, empressées, vont et viennent, viennent et vont. Les sociétés fonctionnelles fonctionnent pour fonctionner. Tel est leur postulat, leur credo, leur morale. « Business as usual ».

Les sociétés sont en tous cas femelles. Elles le sont toujours, tout le temps et par définition. D'où leur incompatibilité avec ce qu'enseignait celui qui, si justement, se disait Fils de l'Homme. Elles le sont, parce qu'elles s'appellent accumulation, patrimoine, protection, expérience, institutions. Elles le sont parce qu'elles s'appellent Passé et Valeurs. Elles le sont, parce qu'elles se sont cristallisées dès leur origine autour de rapports sociaux et économiques, autour de représentations de l'homme et de l'Univers, autour de relations familiales, nationales et internationales, qui ont forcément vieilli d'une année chaque année, d'une idée à chaque idée. Mais ces espèces humaines (en réalité pré-humaines), contrairement aux espèces animales, contiennent en leurs seins les éléments de destruction, qui, de catastrophe en catastrophe, tendent vers l'éclosion humaine. En effet, les espèces animales, des moins évoluées aux plus évoluées, impriment aux individus qui leur appartiennent, les stigmates des barrières infranchissables qu'elles opposent aux possibles refusés. L'animal, à sa naissance, exprime une prépondérance du passé sur l'indéterminé. Les réactions d'auto-protection de tout le passé de l'espèce, sont cela même par quoi se définit l'activité du jeune poussin qui, à la sortie de l'œuf, se comporte à la façon d'une petite mécanique bien remontée. Quant aux définitions morphologiques des espèces, on les découvre tout au long de l'évolution que parcourt le fœtus humain. Ce fœtus passe à travers les formes qu'assument les espèces et ne s'y arrête pas, et les espèces, à chaque progression, se reconnaissent en tant que fixations d'instant qu'il dépasse.

C'est ici que mon allégorie voudrait pouvoir s'insérer dans les prodigieux poèmes épiques – si mal compris – de la Genèse, de l'Exode, des Prophètes et des Évangiles. Car tout le drame humain est dans ce germe fouetté, harcelé, expulsé de chacun des abris qui sollicitent l'arrêt, la naissance, la fixation de l'espèce. Tout au long, cette invitation au repos, à la sécurité, à la survivance passive, a attiré le germe de l'Éternel, et il n'a pas résisté à son emprise enchanteresse. Saisi, happé par la magie de la Grande Femelle, il s'est retrouvé définitivement transformé en poisson, en chien, en singe, en statue de sel. Mais, malgré lui, une partie de lui-même, fouaillée au-delà des limites de ce qu'il pouvait supporter, semble avoir basculé dans l'indicible souffrance d'un refus obstiné, où, perdant vie et conscience, le germe s'est retrouvé par delà lui-même, dans l'état de mutation qu'impliquerait ce refus. L'homme ne descend pas du singe. S'est fixé dans l'état simiesque le germe qui n'a pas su devenir le cruel anthropopithèque gavé de sang. Le jeu des deux équilibres; le statique et le dynamique; celui de la Chair et celui du Souffle; celui du Nombre et celui de l'Infini (qu'importe leurs noms !) a constamment



réparti les pertes et les gains, mais en jouant à qui perd gagne.

L'espèce, étant une mécanisation du passé, les individus qui la composent ne peuvent, à aucun moment s'intégrer dans la conscience du présent. Leur armure d'instincts leur donne un accès instantané au monde, mais à travers les seules ouvertures de leurs spécialisations. Dans les espèces plus souples que ne le sont celles, condamnées, des insectes, le degré d'éducabilité des individus est loin d'avoir été établi. En particulier, chez les espèces domestiquées, dont la sécurité est assumée par l'homme et où, par conséquent, l'instinct de conservation est à peu près anéanti, il est fort difficile de discerner les qualités intellectuelles et psychologiques susceptibles de se développer à l'intérieur du vide qui s'est ainsi produit. L'on a vu des chiens et des chevaux sachant lire, écrire et réussir des calculs compliqués. Les familiers des bêtes leur accordent, à juste raison, des sentiments profonds et une intelligence complexe. Cependant, quelles que soient ces qualités, aucune bête ne se situera universellement dans l'espace et le temps, en tant qu'interrogation au sujet de son être. Il est en effet évident que, pour intelligent que soit un chien, il ne transcendera jamais le cercle magique où l'enferme sa condition morphologique, très limitée par rapport à celle de l'homme. Quoique l'on fasse pour lui, on ne pourra pas défaire sa naissance, qui a lieu dans le lointain passé du germe universel, au cours d'une des innombrables étapes où, lui, n'a pas voulu s'arrêter.

Et nous arrivons à l'homme ou, du moins, à l'approximation d'homme que nous représentons. Ici, l'organisme à sa naissance est le plus souple et le plus plastique que la Terre ait encore enfanté. En lui, sont mis en déroute les automatismes accumulés des espèces. En lui, le passé se tait, désemparé, ayant perdu jusqu'au souvenir des expériences. En lui, la durée des Temps a achevé sa course éperdue en vue de rattraper le Présent. En lui est l'aboutissement, non pas des adaptations qui fixèrent les espèces, mais des ruptures d'adaptations en vue d'adaptabilités de plus en plus délicates et précises. En lui, tous les possibles avenus sont silencieux dans l'attente de l'imprévisible contact de cette merveille plastique et du Présent. En lui, la Terre a enfin élaboré sa réponse au il y a, à l'éternel Présent du il y a, à sa fraîcheur, à sa spontanéité. Voici : le Passé a reculé; il ne pèse plus sur cette chair éminemment vierge; il n'imprime pas en sa conscience le savoir et le faire et le reconnaître et le choisir; ni les protections, ni les résistances, ni enfin tout ce par quoi les espèces mènent leurs luttes auto-mutilatrices contre l'ineffable courant vital du il y a. Regardez-le. L'Enfant est là. Et que fait-il ? Il dort, il ne se rend compte de rien.

Le Présent lui a donné son baiser ineffable. Cet être est si délicat que, nous dit-on, les astres lointains l'ont marqué des effluves de leur conjonction...

Eh... Mais c'est bien là que tout se gâte, et se retourne en une diabolique moquerie. Car cet être est une réponse si merveilleuse au Présent, que, plus vulnérable que la plus molle des cires molles, tout s'imprime en lui pêle-mêle, au hasard des contingences. Bientôt, tout à l'heure, tout de suite, ce chef-d'œuvre de virginité ne sera plus qu'un inextricable brouillamini d'empreintes.

Peu importe que la catastrophe se produise au cours de ce que l'on a appelé le traumatisme de la naissance ou dès les premiers mouvements de la vie intra-utérine : elle se produit inévitablement en chacun. Chacun de nous a reçu en don la grâce d'être effleuré par la présence du Présent. Au fait, je ne sais trop ce que ces mots veulent dire. Je voudrais exprimer tout ce qu'un être absolument neuf, absolument lavé du passé, éprouverait au contact de la mystérieuse présence du il y a, si, précisément, sa virginité, sa pureté, n'avait tout balayé en lui, ne laissant rien. Il y a là une contradiction totale, celle même qui expulse l'homme hors de tout ce qui le définirait à sa perception. La perception primordiale

et pure du il y a, étant neuve, ne se sait pas perception. L'enfant dort. En lui, le mystère s'est penché sur lui-même; peut-être l'ineffable s'est-il reconnu dans le Nombre de l'Univers; peut-être s'est-il murmuré son nom... Et l'enfant, grandissant, se hâtera de ressembler à tout le monde, c'est-à-dire aux êtres les plus laids, les plus mesquins, les plus stupides que la Terre puisse former.

\* \* \*

Et maintenant, de Profundis : du fond de l'abîme clamez vers le Seigneur; priez, invoquez le Ciel, suppliez; allez à l'église; cela ne servira qu'à vous enterrer davantage. Lisez cinq-cent-mille mots d'ontologie, de théologie, de philosophie, et vous vous enterrerez encore. Étudiez. Faites-vous psychanalyser. Exercez-vous au yoga. Vous vous enterrerez également, Aussi bien, pour ma part, je sens que mon écrit est sur le point de s'achever brusquement, car je n'ai rien à dire encore que je n'aie dit ad nauseam.

Je tenais, entre autres choses, à suivre avec logique le développement irrationnel de la contradiction interne qui est l'essence de tout ce qu'il y a, et à le poursuivre jusqu'à son éclatement paradoxal dans l'homme. J'ai choisi à cet effet des mots simples. J'aurais pu en choisir d'autres, et l'allégorie eût été différente. Je ne prétends pas avoir exprimé une vérité en termes de vérité : les mots ne sont que des images et une représentation ne vaut que dans la mesure où, s'effaçant, elle ouvre les voies de l'indéfinissable. Il m'importait de dépêtrer la recherche intérieure propre à tout homme digne de ce nom, des trahisons de la vérité que sont les religions et du blabla ontologique; je crois avoir montré, à cet effet, que l'emploi de mots sans contenu masque toujours la volonté d'instaurer un équilibre statique, basé sur des notions passées (la pensée n'est jamais qu'un passé congelé), donc en perpétuel désaccord avec le Présent. La science de l'être et le Présent, (le il y a vivant) ne se rencontrent jamais.

La Bonne Nouvelle d'une Révélation n'est pas la Révélation : la parole de Jésus n'est vraie que si l'on est un avec lui; si l'on est un avec la vérité, son parfum est celui du printemps.

Il y a une façon simple de s'aborder soi-même et d'aborder le Monde en état de Connaissance. Mais, il faut pour cela, n'être pas docteur.

L'état de stupeur totale devant le il y a, où tout l'être demeure suspendu, est trop nu, trop profondément, trop irrémédiablement religieux pour être perçu par un prêtre. Car toute représentation meurt à ce seuil, et les prêtres sont des marchands de représentations. Dans le vide absolu de la constatation « il y a », il n'y a rien à vendre. Il n'y a rien à croire. Il n'y a rien à gagner. Aucune religion ne pourrait résister à cette suspension terriblement religieuse des facultés. Aussi bien l'assomment-elles avec leurs credos, leurs preuves, leurs répétitions de gestes et de mots. L'impensable mystère du il y a est vite camouflé. Et la lutte stupide, au sein du il y a, pour asseoir un semblant de durée psychique est aussitôt organisée, dirigée par les religions, grâce au stratagème qui fait passer Éternité pour une « éternité des temps », une « éternité de durée », un « toujours ».

Au cours de cette sorcellerie, nous – chacun de nous – qui avons été effleurés ne fût-ce qu'en notre enfance, par l'aile rapide du il y a en pleine éclosion créatrice, nous voici métamorphosés à la mode des anciens contes de fées : transformés en pré-humains, en post-anthropothèques, aux doux chants d'hymnes religieux, guidés par nos parents, poussés par nos camarades, forcés par la société. Mais celui qui a vécu l'impensable jusque dans les fibres les plus secrètes de sa conscience, s'aperçoit petit à petit qu'une sorte de clé enchantée lui a été mise entre les mains, qui défera la mauvaise sorcellerie des

marchands. Cette clé ouvrira tout ce qu'il y a, dans le il y a, et lui montrera à l'œuvre le curieux mécanisme contradictoire par lequel tout ce qu'il y a va vers sa mort, bonne ou mauvaise. La bonne est celle qui défait ce qu'il y a, en soumission au il y a (je fais la volonté du Père, dit Jésus), la mauvaise est celle qui durcit ce qu'il y a, contre ce qu'il y a. Et il se trouve aussi que la mauvaise défait ce qu'il y a, ne luttant pas assez contre le il y a, et que la bonne durcit ce qu'il y a, en acceptation du don de vie. C'est là que les docteurs s'égarerent, à la poursuite de syllogismes.

Mais la clé déchiffre les signes intérieurs dans l'homme, et cette lecture a, pour premier effet, celui de nous faire taire. On ne peut pas à la fois lire ces signes et discourir, lire ces signes et réciter son bréviaire, lire ces signes et penser à une théorie. S'il est vrai que la Nature nous a créés plastiques et que l'empreinte vivante du Présent est enfouie en nous; si cela est vrai, qu'est devenue cette fraîcheur ? N'a-t-elle pas été recouverte par une pelure très fine de réactions, puis par une autre, et d'autres encore, en quantités innombrables, comme par des couches stratifiées de substance vivante, mais de plus en plus complexes et de plus en plus organisées, de façon à transformer en automatismes (combien nécessaires) tout ce que l'enfant a appris, de sa naissance à l'adolescence, et ensuite tout ce que l'adolescent a accumulé et enfin ce que l'adulte a thésaurisé ? Tout cela à la façon d'un cocon qui s'est enroulé, enfermé, ficelé autour de lui-même ? Et qu'y a-t-il dedans ? Y a-t-il quelque chose ? Ou, au contraire, n'y a-t-il justement rien, rien que l'ineffable réponse impensable du Présent au Présent ? Et que sommes-nous ? Sommes-nous ce cocon immobile, emberlificoté en lui-même ? Sommes-nous cette apparence ? Sommes-nous ce fouillis inextricable de fils entortillés sur eux-mêmes ? Oui, nous sommes cela. Mais c'est précisément cela qui doit « perdre sa vie » si l'autre, l'indicible, doit réapparaître.

Nous avons filé et tissé toutes les journées de notre existence et avons enseveli notre vie dans ce suaire. Et maintenant De Profundis : clamez de l'abîme. Qui vous entendra jamais ? Les Cieux sont vides, lorsque l'homme est stérile.

Avons-nous eu des expériences spirituelles ? Leur souvenir les a assassinées. La félicité que nous en avons ressentie les a assassinées. La certitude, le cri de joie, l'extase les a assassinées. Car ces délectables émotions se sont ajoutées au perçu, au goûté, au comparé, au connu, au passé, à la trame du tissu de nos jours. Goûtons-nous « encore une fois » cet ineffable ? Ce n'est donc pas lui. Peut-être nous a-t-il surpris une fois par mégarde. Mais si nous l'avons « senti » c'est qu'il n'était déjà plus là. Il n'y a pas de rencontre possible entre le neuf et le vieux. Et « qui » était là pour l'accueillir ? Est-on ?... Sommes-nous autre chose qu'un passé, et un passé est-il autre chose qu'une protection ? Qu'un système défensif ? Qu'une organisation fortifiée ?

S'il est vrai, dis-je, que la Nature nous a créés plastiques et que l'empreinte vivante du Présent est enfouie en nous, que sommes-nous, au cœur, au centre de cette empreinte, si ce n'est la virginale capacité de la subir ? Le mot subir est inadéquat : il y a capacité de répondre. Et réponse est inadéquat aussi : il y a possibilité de créer le Présent. Mais qu'est-ce qui crée, si ce n'est l'incrée ? Je pense qu'au départ, il y a, en chacun de nous prépondérance d'incrétation. Il y a rupture physiologique des fabrications en faveur d'une courbe, unique en chacun. Que nombre de possibles soient déterminés par l'hérédité et le milieu, cela ne me semble avoir qu'un intérêt descriptif, de même qu'en physiologie on étudie la composition des tissus, étude qui peut laisser l'athlète indifférent. Ce qui importe est que le rien du tout, enfermé dans le cocon de son moi, s'envole un jour. De l'état de chrysalide, ce prisonnier vivant et qui n'est rien, s'échappera-t-il, souffle soufflant où il veut ? Telle est la question, non pas être ou ne pas être, qui n'a aucun sens, mais sommes-nous ce rien du tout, enfermé dans le cocon du moi ? Non : nous sommes le cocon, devenu but-en-soi, fin-en-soi, et « je suis », et « je me connais », et « je

m'identifie avec moi-même » et « je dure », et « je suis étincelle », et « je suis parcelle d'un cocon divin, Atman, Dieu Personnel », et le reste.

Et tout ce dont nous sommes ainsi faits est le contraire, l'opposé, la négation de ce rien du tout, enfermé, qu'est l'incrédible en nous. L'ai-je assez dit, et que cela ne peut plus durer, car c'est ainsi que l'humanité se fera sauter ?

Je voulais, en commençant cet ouvrage, montrer la profondeur de la crise où nous nous débattons tous. Je voudrais que quelques-uns l'aient vue insondable. Il n'y a aucune commune valeur entre l'espèce pré-humaine que nous sommes et la lutte que nous entreprenons pour une Genèse au-delà de l'espèce : pour une mutation. La terrible aventure de la conscience est son pouvoir de se détruire en s'affirmant. Le pour-soi spontané et discontinu de l'enfant construit, tout naturellement, le cocon nécessaire à une conscience abandonnée par les automatismes de l'instinct. La cristallisation, l'identification de la conscience et de son cocon est inévitable, puisque le cocon s'empare de la totalité de l'expérience. L'incrédible emprisonné au centre de ce développement ininterrompu ne s'exprime que par éruptions volcaniques, incompréhensibles, déroutantes, parfois angoissantes, et qui s'opposent à la conscience-entité jusqu'à la plonger dans le désarroi. Nous avons tous connu, dans notre enfance, des moments où notre conscience semblait chavirer dans la terreur sans nom du vide où la plongeait des questions saugrenues mais profondes comme une maladie mortelle : comment se fait-il que je sois justement moi, moi, pas un autre ? Et que le monde soit précisément celui-ci ? Et que serait-il arrivé si j'étais un autre ? Et si mes parents n'étaient pas eux Etc... Etc... Nous avons tous connu les fausses mémoires, les souvenirs imaginaires, les mondes extravagants, les entités irréelles qui vont et viennent dans la conscience de l'enfant. Les parents se hâtent de leur opposer l'évidence de leur conditionnement, la solide et robuste réalité de leur monde préfabriqué. L'enfant inadapté à cette espèce pré-humaine est un souci, un problème, un objet de réprobation et de honte. Les éducateurs, et surtout les prêtres de toutes les religions, broient l'incrédible vivant, façonnent l'enfant, le mutilent en lui inculquant la terreur des châtements et la douceur des soumissions et des absolutions. Rien n'est plus sucré que le sourire des grandes personnes auréolant le jeune conformiste, l'enfant sage, le bon élève. L'espèce pré-humaine a toutes les armes pour elles, et les richesses de toutes les possessions. Il n'y a aucune commune mesure entre ce monde, pris en bloc, et le terrible cri intérieur de l'esprit étouffé.

La meilleure de ces armes est la pensée. C'est elle qui, par sorcellerie, fait surgir le passé mort et lui redonne vie. Elle n'est faite que de passé, cela est évident, puisqu'elle ne manipule que ce qu'elle peut intégrer dans ce qu'elle connaît. Aussi, mesurant sa faiblesse, a-t-on depuis longtemps délégué à son secours la panacée dite intuition. L'intuition métaphysique est douée du pouvoir admirable de diriger la pensée dans l'univers des paroles sans contenu et de lui permettre ainsi de donner les définitions de mots qu'elle ne conçoit pas. Nous avons vu, analysé, critiqué cette Comédie. Il n'est pas utile d'y revenir, si ce n'est pour jeter un dernier coup d'œil d'ensemble sur la majestueuse et solennelle assemblée de philosophes, d'érudits, de théologiens et de saints que, depuis des siècles, accumule autour d'elle l'espèce pré-humaine, condamnée à se détruire. Cette prodigieuse somme d'intelligences, offre à notre admiration tout ce qui compose notre patrimoine culturel. Pour rejeter ce patrimoine dans sa totalité, du fait que sa base, sa fondation, pour adéquate qu'elle ait été dans le passé, est erronée, fautive, pervertie, décomposée aujourd'hui, à cause de l'accélération du Temps (dont nous avons déjà parlé) il faut se laisser envahir par l'extrême humilité, par la nue simplicité de l'esprit.

Car, si l'on rejette ce passé, c'est soi-même que l'on rejette et est-ce possible ? Mais il existe une antinomie qui consiste à absorber, à intégrer, (à accomplir, comme disait Jésus) et c'est cela qui est

possible et nécessaire. Cela ne comporte pas tant d'études ni de grimoires. Cette simplicité de l'esprit est une maturation intérieure et, pareillement, une dévitalisation de ce qui l'abritait : de ce que j'ai comparé à un cocon. Cette simplicité de l'esprit est, en somme un transfert de vitalité. Et si l'ensemble de mon allégorie fait image, l'on voit bien que nous mourons aujourd'hui, que nous nous tuons et nous nous détruisons aujourd'hui, du fait de toutes nos protections. Protections intellectuelles et psychologiques. Protections armées. Les unes et les autres sont devenues fins à elles-mêmes. Si l'on veut vivre, on doit cesser de se protéger.

Et cesser de s'organiser. En bref, pourrait-on se décider à prendre au sérieux, à prendre à la lettre, les préceptes de Jésus, lorsqu'il nous demandait de ne pas penser au lendemain, de ne pas nous défendre, de ne pas nous protéger ?

Il est, certes, extrêmement difficile de percevoir ce renversement de valeurs, sur tous les registres, avec assez d'acuité pour prolonger son foyer en nous-mêmes. Et même lorsque cette conversion se produit en nous, il est diaboliquement difficile de l'y maintenir. Car il est diaboliquement facile et naturel de retomber à tout instant dans l'inertie du connu, des automatismes, des résistances passives. Et il est tout à fait inutile de réagir contre ces sollicitations, de se forcer à les refuser, car cette résistance serait la résistance même contre laquelle on s'imaginerait lutter et qui instaurerait la lutte elle-même. Elle s'appuierait sur quelque idée, sur une éthique, sur une aspiration vers l'unité humaine, sur une définition – ou pour le moins une notion de l'humain, sur un cadre de représentations préparé en vue de recevoir le souffle nouveau-né, comme si l'on pouvait prévoir l'imprévisible et penser l'impensable.

C'est au contraire une disponibilité totale et très vulnérable qui résulte de cette « lucidité intérieure, constamment sur le qui-vive, suspendue dans la perception d'elle-même à travers toutes les couches de la conscience » (Krishnamurti). Mais devant cette exigence de la conscience rendue à elle-même et de l'intelligence réinstaurée dans sa fonction, l'on a beaucoup de mal à admettre que c'est là que se trouve la solution de la crise mondiale. La difficulté, non seulement de mettre en œuvre cette lucidité, mais de comprendre même en quoi elle consiste, devrait réduire à un nombre infime les personnes disposées à s'y consacrer. Et ce travail, tout individuel, peut-il avoir une portée sociale ? Longtemps je me suis formulé ces objections, ou, plutôt, les ai-je opposées à Krishnamurti, dans des discussions passionnées. Je le voyais choisir le chemin le plus long et le plus frêle, comme si, pour éteindre un incendie, on s'en allait, avec une baguette de sourcier, en quête d'un filet d'eau souterraine. Mais, les années passant, je voyais nos pompiers, sous leurs coiffures de chefs temporels ou spirituels alimenter l'incendie avec tout ce qu'ils inventaient pour l'éteindre. Je voyais s'établir, dans la plupart des esprits, la confusion entre l'action catastrophique menée par des hommes qui s'identifiaient à l'inconscient collectif d'une nation, d'une religion, d'un groupe en état d'affirmation égocentrique par opposition à d'autres groupes, et telle action isolée qui pourrait résulter d'un homme, d'un seul, se dégageant au contraire de l'âme-groupe d'un troupeau. Sa conduite ne serait pas nécessairement marquée du sceau de l'érudition, ni de la connaissance approfondie des systèmes philosophiques, de l'Antiquité à nos jours. Elle se limiterait peut-être à un geste simple et naïf, qui s'épuiserait aussitôt exprimé.

Sans vouloir évaluer celui de Garry Davies, qui consista à s'asseoir un jour sur le bord d'un trottoir, devant le palais de l'O.N.U., et à déchirer son passeport américain, en se déclarant citoyen du monde, il m'apparaît d'une plus grande portée que le gigantesque appareil administratif mis en œuvre par l'O.N.U., l'UNESCO, le NATO (ou OTAN), le SHAPE, l'I.A.C.I., le B.I.I., la B.I.R.D. (ou I.B.F.R.D.), la B.I.S., le B.I.T. (ou I.L.O.) la B.R.I. (ou B.I.S.) le C.A.C., le C.A.T., le C.C.A., le C.F.S. (ou E.C.O.S.O.C. ou E.S.C.), la C.I.J. (ou I.C.J.), la E.C.A.F.E. (ou C.E.A.E.O.), la E.C.E. (ou C.E.E.), la

E.C.L.A. (ou C.E.A.L.), le F.I.S.E., le G.A.T.T., le I.C.E.F., le UNAC, l'UNICEF, l'ICAO, l'IMF, l'IRO, l'ITO, l'I U, l'OIR, l'OMS, l'UIT... et quelque deux ou trois mille autres organisations, qui entourent cent cinquante pays d'un réseau aux mailles serrées, dans lequel chacun de nous, désigné par des numéros d'ordre et de séries, a échangé son identité contre une fiche de police. Cette termitière de paperasses fonctionne toute seule, par le truchement d'une multitude de fonctionnaires irresponsables. Pas plus que dans une colonie d'insectes, il ne nous est possible de savoir « qui » dirige, « qui » mène, cette machine extraordinaire. Elle est faite de façon à se passer d'un centre de conscience. En vérité, elle n'est pas consciente, elle n'est qu'intelligente. Elle ne tend vers rien, si ce n'est vers sa propre hypertrophie. Chacun de ses pas déclenche fatalement le pas suivant, dans la pente qui mène à la guerre. En elle, il n'y a rien d'humain. Le geste d'un garçon qui déchira son passeport a plus de sens, plus de valeur, plus de contenu que l'ensemble de ces organisations. La suite de cette histoire est connue : après avoir ramassé des millions d'inutiles signatures, vacillé entre un pont sur le Rhin et la porte d'une prison militaire, s'être débattu dans les conflits qui surgissaient déjà entre plusieurs organisateurs des « Citoyens du Monde », Garry Davies se vit remettre un nouveau passeport, et on l'embarqua pour son pays d'origine. Ce petit filet d'eau n'avait pas vécu le temps de se diriger vers l'incendie.

Et il est bien et naturel qu'il en ait été ainsi. Partout, autour de nous, nous voyons de nombreux petits hommes faire de ces gestes, encore plus petits, plus naïfs, et de portée encore moindre. Des gestes honnêtes, directs et simples, que le tohu-bohu des fausses valeurs étouffe. Il ne tient qu'à nous de les reconnaître, et de nous faire reconnaître. Si notre pensée est vraiment profonde et vraiment réfléchie, elle se retrouvera de plain-pied avec les expressions les plus humbles de la vérité, car elle sera humble. Elle se retrouvera dans leur spontanéité et sera bénie par elle, du fait qu'elle sera sa conscience et la perception qu'elle aura d'elle-même. Ainsi se retrouveront ceux qui auront fait le tour d'eux-mêmes et ceux qui, démunis, arriveront directement. Ils s'entendront et s'entendent déjà : l'esprit de vérité est un.

L'on veut nous faire croire que cette espèce pré-humaine supportera une troisième guerre mondiale; qu'elle sortira de là telle qu'elle est, dans l'identité qu'elle prétend assumer et faire durer; qu'elle s'établira, se rétablira définitivement dans les définitions qui résultent de son passé; qu'elle s'installera à l'intérieur des cadres, des institutions, des traditions, des croyances mythiques qui prétendent fixer l'esprit au temps de Moïse, du Bouddha, ou de Ponce Pilate. Aucun diagnostic de l'état où nous sommes ne me semble plus faux. Pour faire une maladie, il faut être bien portant : pour supporter une attaque de peste ou de choléra, il faut être robuste. Nous avons dépassé ce stade : la guerre est une maladie que nous ne sommes plus à même de subir.

Si le pire vient à se produire, nous ferons une septicémie généralisée. Nous aurons d'innombrables foyers d'infection, de guerre civile, dans le monde entier. Pour rien : pour le portrait d'Eisenhower ou de Staline et l'idée idiote que nous nous en ferons. Mais c'est alors que le moindre geste vrai, du moindre petit homme, acquérera toute sa valeur. Là où il se produira, il arrêtera le conflit. Il mettra une limite au crime. Il montrera, très simplement, que s'entretuer n'est pas la bonne façon de trouver la sécurité. Autour de lui – autour de chacun de nous – se fera le débrayage; et la guerre, en panne, là, n'aura pas lieu.

\* \* \*

Et, selon la mesure où j'ai réussi à mettre un contenu dans les mots de cet ouvrage, et à inciter à la réflexion, je souhaite qu'autour de la vie – brève ou longue – qu'il aura, un peu de neuf surgisse : une



paix de l'esprit.

FIN